

Mes mémoires

De BABAMAMA

<https://www.amruta.org/my-memoirs-by-baba-mama/>

Au sujet de l'auteur :

H.P. Salve est né le 2 mai 1933; les Sahaja Yogis le connaissaient sous le nom de Babamama. C'est un titre indien marquant le respect qui signifie le frère de la Mère.

Il était le frère de Notre Sainteté Shri Mataji Nirmala Devi, la Mère, la fondatrice de Sahaja Yoga.

Babamama exerçait la profession d'expert-comptable à Nagpur.

Pour les Sahaja Yogis du monde entier (environ de 80 pays), Babamama représentait une figure paternelle extraordinaire, qui inspira tant de personnes par son humilité, son amour et sa compassion. Voici le premier livre qu'il ait écrit. C'était un grand conteur d'histoires et, comme tout maître en la matière, il avait encore bien des histoires à raconter.

Il décéda paisiblement le 28 février 2000.

Quatrième de couverture :

Ce livre, Mes Mémoires, est écrit dans un style inimitable par le plus jeune membre de cette famille illustre que sont les Salve, surnommé affectueusement Babamama. Aucune autre personne n'était plus qualifiée que lui pour parler de ces joyaux de l'Inde que sont les membres de cette lignée. Il fut le témoin direct des événements recréés par sa narration pétillante, notamment les engagements politiques de ces années tumultueuses qui précédèrent et suivirent l'Indépendance de l'Inde. Depuis sa naissance, il fut le chéri de toute la famille, et connut la confiance et la protection de sa sœur Shri Mataji Nirmala Devi.

Par essence, cet ouvrage relate l'histoire de la vie de Shri Mataji Nirmala Devi, qui, dès les premiers jours, fit preuve d'un amour et d'une compassion infinis pour les êtres, surtout les enfants, au-delà de toutes croyances et communautés confondues. Ce livre décrit soigneusement sa vie pas à pas.

« En éveillant ma Kundalini, Sa Sainteté Shri Mataji m'a donné la pure connaissance de la vérité et toutes les solutions indispensables. Elle m'a enseigné comment les religions sont fondamentalement reliées. Quelle est la raison de nos maladies mentales physiques et existentielles ? Je l'ai découvert : c'est lorsque nous n'avons pas de relation avec le Divin, (le yoga spirituel) et que nous continuons notre errance dans toutes les directions erronées de nos réactions mentales.

J'ai compris ce qu'était la connaissance secrète de l'amour, de la compassion et de la vérité. Mes pensées commencèrent à goûter un nouvel horizon sans plaintes, rancunes, haines ni jalousies. Mon attention commença à pénétrer le cours subtil de la vie, et je pris conscience que le monde entier est Un, que nous faisons partie intégrante d'un grand Être unique. Ce fut la résurrection d'une très modeste personne telle que moi, résurrection qui me permit de vraiment comprendre ce que sont l'amour, la paix et la joie. »

## Dédicace

Ce livre est dédié à  
Sa Sainteté Shri Mataji Nirmala Devi  
à Ses pieds de Lotus je remets ce livre

- Avant-propos:  
De Sir C.P. Srivastava

C'est un grand privilège d'écrire quelques mots sur ce livre qui narre, avec des détails très vifs, l'histoire de la vie d'une famille qui, sous la conduite du Mahatma Gandhi, joua un rôle important dans la bataille que mena l'Inde pour se libérer du joug britannique, et qui offrit au pays un chef politique brillant, altruiste, sensé, cultivé, érudit, courageux et visionnaire, Shri P.K. Salve. A l'époque de l'indépendance de l'Inde, cette famille dota le monde d'une incarnation Divine, pour l'émancipation et l'évolution des êtres humains vers un plan plus élevé, Mataji Nirmala Devi.

Ce livre, *Mes mémoires*, fut écrit dans un style inimitable, par le plus jeune membre de cette famille illustre, H.P. Salve, connu populairement et affectueusement sous le nom de Babamama. Aucune autre personne n'était plus qualifiée que lui pour parler de ces joyaux de l'Inde. Depuis sa naissance, il fut le chéri de toute la famille. Il a personnellement vécu les hauts et les bas de ces années tumultueuses qui précédèrent et suivirent l'Indépendance. Il a reçu la confiance et l'affection de tous les membres de sa famille, surtout celles de Mataji Nirmala Devi et fut le témoin et l'acteur de tous les événements qu'il a recréés dans sa narration pétillante.

Par essence, cet ouvrage relate l'histoire de la vie de Shri Mataji Nirmala Devi, qui, dès les premiers jours, fit preuve d'un amour et d'une compassion infinis pour les hommes, les femmes et les enfants, surtout les enfants, de toutes croyances et communautés. Ce livre décrit soigneusement Sa vie étape par étape.

Dans son enfance, Nirmala présenta des qualités révélant qu'elle était un prodige. Chaque fois que Ses parents étaient emprisonnés par les occupants britanniques, au cours de leur combat pour la liberté, c'est à elle que l'on donnait les responsabilités domestiques et non pas à ses frères et sœurs plus âgés, parce qu'elle était l'enfant la plus sérieuse de la famille. En temps normal, Elle continuait ses études, mais choisissait de suivre ses parents dans leurs activités politiques. Un jour, alors qu'elle avait environ 5 ans, on Lui demanda de parler devant une large assemblée. Sans la moindre hésitation ni le moindre trac, elle parla avec une ferveur patriotique et fit l'unanimité. Quelquefois, Elle accompagnait ses parents à l'Ashram de Gandhi, où Elle devint instantanément la favorite de Gandhiji. De temps à autre, Il lui parlait des projets et des objectifs de son mouvement basé sur les concepts de vérité et de non-violence. Pour Nirmala, ce furent des moments vraiment exaltants et mémorables.

Quand le Mahatma Gandhi lança le mouvement « Quit India » [Quittez l'Inde] en 1942, appelant les colons dirigeants à quitter le pays, Nirmala était alors une jeune fille de 19 ans. Elle se lança corps et âme dans des activités clandestines dangereuses, motivée par un sentiment de patriotisme intense et enflammé, en conséquence de quoi sa scolarité fut interrompue.

Plus tard, elle poursuivit des études médicales à Lahore, mais à cause de l'imminente Partition de l'Inde, elle quitta Lahore au début de l'année 1947. Elle se retrouva dans la maison familiale de New Delhi, où son père était alors membre de l'Assemblée Nationale. Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle aurait aimé terminer ses études de médecine, mais pour obéir aux vœux de ses parents, elle accepta de se marier. A l'époque, j'habitais temporairement dans la demeure de ses parents, en tant qu'invité de son frère qui était mon ami depuis l'université. Les parents de Nirmala pensèrent, à ma grande surprise, que je pourrais faire un bon fiancé pour leur fille. Ne voulant pas les décevoir, elle ne souleva aucune objection. C'est de cette façon que, grâce à ma bonne étoile, Nirmala et moi-même nous marièrent en 1947.

Depuis notre mariage, Nirmala s'est toujours montrée une épouse idéale, conférant un amour incommensurable et une attention extrême, non seulement envers moi et nos enfants, mais aussi et d'une façon identique, envers beaucoup d'autres enfants qui vinrent chez nous recevoir soutien et réconfort. Au début de ma carrière de membre du gouvernement, mon salaire était assez limité, mais elle réussit allègrement à tenir sa maison avec le budget alloué. Un jour, notre demeure fut cambriolée et nous perdîmes la plupart de nos biens. Il ne lui restait qu'un sari en soie et quelques-uns en coton. Pour me rasséréner, elle continua gaiement comme si de rien n'était. Elle ne réclama jamais rien, et fut toujours heureuse de vivre dans la mesure de nos moyens, maigres au demeurant. C'est grâce à Son soutien et Ses encouragements sans faille, que la famille fut capable de maintenir le plus haut degré d'intégrité. A mesure que le temps passait et que je recevais des promotions, les choses s'améliorèrent. Mais elle a toujours manifesté ces vertus que les textes sacrés indiens attribuent aux Déesses Mahalaxmi et Sarasvati.

Alors que Nirmala venait d'une famille de combattants pour la liberté et de personnes éclairées, j'appartenais à une famille conservatrice d'avocats et de propriétaires terriens. Un grand nombre de mes parents proches, avec lesquels Nirmala se retrouva en contact, étaient des personnes pleines d'idées antédiluviennes. Grâce à sa façon aimante, attentionnée et patiente, et parce qu'Elle offrait une attention sincère à chacun, Elle gagna leur cœur en peu de temps et devint la favorite « Bahu Rani » [belle-fille], se plaçant bien avant moi dans l'estime de la famille. Elle donna tout ce qu'Elle put et n'attendit jamais rien en retour.

Dès les premiers jours de notre vie commune, Nirmala commença à prendre une part active dans la promotion de nombreuses activités sociales, culturelles et humanitaires. Dans le district de Meerut, Elle parraina la création et le fonctionnement d'une maison des lépreux. A Mumbai, (alors Bombay), Elle mit en place des activités sociales pour les handicapés, surtout les non-voyants. Elle fut aussi l'égérie de la « Société du Cinéma pour Enfants » et du « Théâtre en Hindi ».

Nirmala a toujours montré un très vif intérêt pour toutes les activités culturelles, surtout en musique classique, danse, théâtre, peinture etc... Elle était la vie et l'âme de plusieurs événements organisés pour les invités étrangers de la Société Maritime de l'Inde, lorsque j'étais le directeur général de cette entreprise nationale. Elle a pris un grand intérêt à promouvoir la musique dévotionnelle classique de l'Inde, et c'est dans ce but qu'elle a établi « l'Académie Internationale de musique, danse et théâtre, de feu P.K. Salve », en mémoire de son défunt et estimé père. Elle a apporté une aide financière à ce projet, avec ses propres ressources uniquement, et en a confié la direction quotidienne à Babamama. Cette Académie a reçu des étudiants de nombreux pays, et leur a donné un enseignement de grande qualité. J'ai moi-même vu et entendu des performances à couper le souffle, venant d'anciens élèves de cette Académie. La musique classique et dévotionnelle est maintenant un élément essentiel des programmes et activités de Sahaja Yoga.

Je dois aussi mentionner, pour apporter une touche d'esprit plus légère, un domaine dans lequel Nirmala n'a apparemment pas manifesté de connaissances techniques exceptionnelles, c'est celui de la finance et de la banque. Sur tous ces points, elle s'en remet largement aux Sahaja Yogis.

La phase la plus importante de Sa vie débuta en 1970, quand Elle fonda Sahaja Yoga et qu'elle créa, d'un effort solitaire, un mouvement de masse. Par Sa bénédiction, des centaines de milliers de personnes, dans plus de 85 pays, appartenant à des confessions religieuses, des ethnies et des communautés différentes, ont atteint une transformation intérieure par l'éveil de leur Kundalini et la Réalisation du Soi. Elle est en train de transformer notre société actuelle, égoïste et immorale, en une nouvelle famille humaine universelle, dont les hommes et les femmes de tous âges et de tous continents, sont véritablement purs, chastes, compatissants et aimants. La drogue, l'alcool, la luxure, etc. ont disparu du jour au lendemain de la vie de ces personnes transformées. Je connais personnellement de multiples exemples de ce genre. A la place, elle a permis à tous d'être connectés au pouvoir omniprésent de l'Amour Divin.

Ce livre permet au lecteur d'avoir une compréhension et une connaissance claires de l'histoire fascinante de cette transformation globale qui se produit grâce à l'amour et au Divin.

Il existe de multiples autres facettes à la personnalité ô combien magnifique de Nirmala Devi. Elle a une profonde connaissance des Écritures Sacrées des religions les plus importantes du monde entier. C'est de cette façon qu'Elle a pu énoncer, pour tous les êtres humains et avec grand bonheur, une synthèse des points essentiels et fondamentaux de toutes les croyances, en tant que nouvelle philosophie unitaire et transcendante.

Elle est une puissante oratrice et une grande communicante. Des foules réunissant des milliers de gens L'écoutent dans un silence religieux. Elle est capable de Se remémorer et de narrer des anecdotes, des événements et des paraboles avec une précision étonnante, une clarté et une vitesse d'élocution, comme si Elle était en communication constante avec un puits de connaissance, le « champ de torsion » décrit par Einstein.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, Nirmala Devi dirige et fait fonctionner la totalité du mouvement Sahaja Yoga, sans secrétariat. Elle n'a même pas d'assistante personnelle. Partout, les Sahaja Yogis lui fournissent l'aide nécessaire avec beaucoup de joie et de dévotion. Grâce à une intégrité qui règne de toute part, tout se passe très bien. Je ne connais franchement aucun autre mouvement qui fonctionne si efficacement, et sur la seule base du volontariat fondé sur l'amour. Ceci est un hommage autant aux Sahaja Yogis qu'à leur guide bien-aimée.

En écrivant ce livre, Babamama a rendu un service inestimable au mouvement de Sahaja Yoga tout entier. Les Sahajas Yogis auront maintenant un aperçu des multiples facettes et événements de la vie de Shri Mataji Nirmala Devi, présentée si authentiquement par l'auteur, avec une connaissance personnelle et intime.

Je recommande cet ouvrage à tous ceux qui recherchent une meilleure façon de vivre à travers une expérience spirituelle.

Je conclurai par quelques observations personnelles. Dans son livre *Mes mémoires*, Babamama écrit que dès qu'il me vit pour la première fois en 1947, juste avant que je n'épouse sa sœur, il me prit instantanément en grippe à cause de mon allure de bureaucrate. En ce qui me concerne, je l'ai apprécié instantanément, car c'était à l'époque un garçon très intéressant et extrêmement malicieux, âgé de 14 ans, qui se promenait joyeusement en pantalons courts. Dès lors, il a su être un enfant très agréable et, plus tard, un membre tout aussi apprécié de la famille Srivastava.

1Notes de l'auteur

De BABAMAMA

Avant toutes choses, que les érudits et les personnes possédant une autorité linguistique sur la langue anglaise me pardonnent, car comme pour Shri Mataji, toute ma scolarité s'est déroulée en langue vernaculaire, et l'anglais n'a été pour nous qu'un sujet optionnel. Dans ce contexte, je demanderai donc aux critiques d'éviter les critiques et de considérer le contenu plutôt que sa forme.

Je dois aussi m'excuser pour toutes les erreurs et omissions, car c'est la première fois que je tente d'écrire un livre.

Connaître la vie de Shri Mataji pendant les années précédant Sa Manifestation, et tout particulièrement l'histoire de Sa famille, est un désir qui fut longuement chéri par la plupart des Sahaja Yogis. Les efforts que j'ai faits dans ce sens ont rencontré quelques difficultés, surtout par rapport à l'histoire de la famille, et c'est pourquoi certaines périodes ne sont pas traitées. J'ai essayé de maintenir l'intérêt du lecteur tout au long de cet ouvrage, et c'est pourquoi j'ai choisi de développer mon livre suivant le modèle du récit. Si j'ai échoué à conserver votre intérêt, c'est peut-être parce que j'ai dû fournir un certain nombre de détails avant de développer un événement particulier.

En 1995, Sesh, d'Afrique du Sud, vint à l'Académie de musique de Nagpur et me rendit la vie impossible en m'embêtant constamment pour que j'écrive ce livre, ce que je ne faisais pas, par pure paresse. Elle fut un facteur de motivation et pour atteindre ce but, elle alla même jusqu'à sacrifier ses études pour venir travailler à mon bureau, et m'asticotait tout le temps pour que je continue à écrire. J'admets avec fierté qu'il lui revient plus que la moitié du crédit pour m'avoir motivé à écrire ce livre. Son mari, Matt, était tout aussi enthousiaste au sujet de cet ouvrage, et me rappelait, de sa façon amène, que je pouvais arriver à vaincre ma paresse en fournissant un petit effort supplémentaire. Il alla jusqu'à m'inviter aux États-Unis, et a aussi contribué à l'aboutissement de ce livre.

Comment puis-je oublier le docteur Rajiv et sa charmante femme Dolly, qui me rappelèrent aussi constamment mon obligation et ma responsabilité envers le monde Sahaj et combien les gens attendaient avec impatience d'en savoir plus sur Shri Mataji. Ils m'invitèrent à Manille, cependant, à cause de mes engagements, je ne pus m'y rendre, pas plus qu'en Amérique.

Je remercie particulièrement Sannie Bhaiyya, Shantatai et Sir C.P., pour m'avoir accordé des interviews et m'avoir fourni les informations vitales et nécessaires à la réalisation de ce livre.

Mes derniers remerciements, mais non les moindres, vont à Mamta et à Amber, qui ont pris le relais de la pugnacité de Sesh, et m'ont harcelé scrupuleusement et incessamment pour achever ce livre. Toutes les deux ont pris mes longues dictées, à la main, sans aucune objection et sans montrer la moindre fatigue. Je dois dire que ces deux personnes sont comme mes propres filles, mais que je n'aurais pas escompté un tel amour et un tel dévouement à toute épreuve, même de la part de mes propres filles. Il est très gratifiant de voir comment Shri Mataji a transformé les gens, et comment Son amour se manifeste à travers Ses dévots, qui montrent une abnégation extrême dans le travail qu'ils entreprennent. Je les salue, ainsi que tous ceux qui appartiennent à cette catégorie. Je dois aussi remercier ma belle-fille Sunita, pour avoir édité ce livre pour moi.

Puisque cet ouvrage traite de l'histoire inédite de Shri Mataji, j'ai arrêté ce livre à l'année 1986, car ensuite, tout ce que Shri Mataji a fait pour Sahaja Yoga, et le peu que j'y ai contribué, est connu de tous. Donc, pour éviter la répétition, (et pour conserver quelque chose à écrire dans le prochain livre, si je décide de l'écrire) j'ai trouvé approprié de n'écrire sur Shri Mataji et Sa famille que sur la période précédant 1986.

J'espère et je prie pour que cet ouvrage comble toutes vos attentes, et vous apporte l'information que vous êtes en droit d'espérer.

Pour finir, je remercie mon épouse qui a toujours été tolérante envers moi et mon comportement, qui ne fut pas toujours à la hauteur du rôle d'un mari.

A vous, pour toujours,  
Babamama  
Juin 1999

Au sujet du livre

Ce livre est la réponse aux demandes persistantes et fidèles concernant Sa Sainteté Shri Mataji Nirmala Devi Srivastava, Son environnement familial, Son enfance, Sa jeunesse, Ses activités politiques, et ainsi de suite.

On pensa par conséquent que si un membre de Sa famille tel que moi écrivais un livre, cela répondrait aux questions des Sahaja Yogis concernant les années qui précédèrent et suivirent Sa Manifestation. Ce récit a donc pour protagoniste principale Sa Sainteté Shri Mataji Nirmala Devi, et les faits qui y sont narrés concernent tout autant Sa vie que les événements en rapport avec Ses activités politiques et religieuses.

Ce livre fait aussi valoir la nature de la célèbre famille Salve, dont le nom signifie encore aujourd'hui honnêteté, amour inébranlable pour le pays et intolérance envers l'injustice. Cet ouvrage contentera sûrement les Sahaja Yogis, et sera aussi d'un intérêt pour les gens qui observent soigneusement la progression de Sahaja Yoga, d'autant plus que la plupart des événements ont été racontés par un témoin direct.

## Chapitre 1

De 1883 au 21 mars 1923

Mon père Prasadrao est un enfant posthume. Il est né de ma grand-mère Sakhubai le 15 juillet 1883 à Ujjain. Mon grand-père Keshavrao, qui était le descendant de la dynastie des Shalivahan, mourut environ quatre semaines avant la naissance de son fils, à la mi-juin. Un jour, mon père nous raconta la mort tragique et surtout inattendue de notre grand-père dans la fleur de l'âge. Voici son histoire :

Mon grand-père était parti à la gare de Rahuri afin d'accueillir sa cousine (ma grand-tante Renukabai) qui venait pour aider ma grand-mère Sakhubai, pendant la période de confinement, qui précède l'accouchement.

Il venait d'une famille royale qui possédait, dans la ville de Shrigoon, un château dont le nom est Wada en marathi

Ma mère me raconta plus tard, et Sa Sainteté Shri Mataji le confirma, que mon arrière-arrière-grand-père appartenait à une famille royale. Cette caste de guerriers dans la religion hindoue descendait du fameux roi Shalivahan, contemporain de Jésus Christ ; un livre relate d'ailleurs sa rencontre avec Jésus au Cachemire, le « Bhavisha Purana ». Cette famille royale régnait sur un territoire près de la ville de Rahuri, incluant celle de Shrigoon. Leur autorité s'étendait jusqu'à Hyderabad au sud, où se trouve d'ailleurs la statue du roi Shalivahan.

Cette royauté remontait à la fameuse dynastie Satvahan, qui dirigea le centre et le sud de l'Inde à partir du troisième siècle avant J.C. jusqu'au troisième siècle environ. Elle-même était une branche d'une autre dynastie, celle des Chandragupta Maurya, qui régna dès le quatrième siècle avant J.C.

Au premier siècle après J.C., un des descendants de la dynastie des Satvahan eut un fils du nom de Shalivahan. Il partit de Chittodgarh et migra du nord de l'Inde pour venir s'installer à Prathisthan (Paithan) près d'Aurangabad, dans le Maharashtra.

Le roi Shalivahan vainquit le fameux roi Vikramditya et mit en place un nouveau calendrier, appelé Shalivahan shak, en opposition au calendrier existant de Vikramditya, appelé Vikram Samvat. Dans le sud de l'Inde et au Maharashtra, les habitants utilisent toujours le calendrier de Shalivahan, alors qu'au nord, et à l'est, ils se servent du calendrier de Vikramditya. Les deux sont basés sur les mouvements de la lune et non du soleil.

Un jour, au XVIIème siècle, une forte inondation détruisit le palais de Prathisthan (Paithan). Le Maharaja Shri Shivaji offrit sa protection au roi et sa famille, des descendants du grand Shalivahan, qui vivaient alors dans le palais. Pour récompenser la valeur et l'intelligence qu'il voyait chez leur ancêtre, Il leur fit don d'un territoire incluant la ville de Rahuri, et les éleva au rang de Shahanow kali, caste de guerriers. Ils firent reconstruire un château dans la ville de Shrigoon, près de Rahuri.

De nos jours, on appelle ce château Naiakanche Shingune. Shingune signifie « le château qui appartient au Naik ». Ce Naik avait le titre de « mottabbar » du royaume, dirigeant de la cour, du temps des Zamindaris, les puissants propriétaires terriens de la fin du XIXème siècle. Il prit le pouvoir après le départ des Salve de Shrigoon, c'est à dire après le départ de la grand-mère suivant

la mort du grand-père. On appelait aussi la ville de Shrigoan du nom de Shingve.

De même à cette période-là, d'autres membres de la famille, de la branche hindouiste, réussirent à s'approprier la terre de mon grand-père Keshavrao Salve. Ces faits sont enregistrés dans les archives des Anglais.

Prenant conscience du péché commis par son aïeul, qui avait subtilisé l'héritage à la mort du grand-père Keshavrao, l'actuel héritier vivant dans le palais, a offert plusieurs chambres à Shri Mataji. Il y a un très bel endroit appelé le Nahani de Sita, où Sitaji et Shri Rama vécurent lors de leur exil. Trois cents ans auparavant, les descendants de Shalivahan avaient fait construire un magnifique temple sur les lieux du château, dédié à ce couple de Divinités. Tous ces monuments sont construits dans le style architectural Rajput, style que Shri Mataji a aussi utilisé pour la construction de Sa maison de Pratishtan.

Reprenons le fil de notre histoire. Comme la gare ferroviaire de Rahuri se trouvait à dix kilomètres de la ville de Shrigoan, mon grand-père prit son cheval de bonne heure pour aller chercher sa cousine Renukabei. La mousson avait déjà commencé et il menaçait de pleuvoir. Mon grand-père ignora cependant les nuages noirs et se rendit à Rahuri sans protection ni équipement contre la pluie imminente. Arrivé à la gare, il fut déçu de ne pas trouver sa cousine sur le quai et décida de rentrer. Sur le chemin du retour, bien qu'il se mît à pleuvoir sérieusement, il ne s'arrêta pas pour se mettre à l'abri, tant il était ennuyé que sa cousine ne fût pas venue. Sous un vent violent, il traversa la rivière grossissante qui sépare Rahuri de Shrigoan. Alors qu'il grimpait sur un rocher abrupt de la rive opposée (qui était devenue extrêmement glissante), il tomba de son cheval et perdit connaissance. Mon père nous raconta qu'il resta inconscient assez longtemps, entièrement exposé à la pluie. Il développa à la suite une pneumonie qui s'avéra fatale.

La mort prématurée de mon grand-père en juin 1883, s'avéra extrêmement désastreuse et tragique. Ce fut une véritable épreuve de force pour ma grand-mère Sakhubai. En fait, la mort accidentelle d'un mari est une terrible calamité pour une femme indienne, et encore plus pour ma grand-mère, car la catastrophe s'était produite alors qu'elle était à un stade avancé de sa grossesse. (A cette époque, la culture traditionnelle indienne et la coutume enseignaient aux femmes indiennes le respect et la vénération de leur mari, et ce depuis l'enfance. Pour elles, il était leur monde, leur père nourricier et leur protecteur. D'ailleurs, elles dépendaient entièrement de lui.) Il va sans dire qu'elle n'était absolument pas préparée à affronter les affaires courantes, comme s'occuper de l'immense propriété héritée de son défunt mari, ou d'autres devoirs auxquels elle n'avait jamais été confrontée auparavant.

Ma grand-mère Sakhubai était cependant une femme très courageuse, sans peur et très déterminée. Elle décida donc de faire face à toutes les éventualités qui se présenteraient à elle. Ses qualités ont joué un rôle important dans l'éducation de ses enfants et ont imprégné aussi ses petits-enfants. Mais à ce moment-là, elle était très déprimée, abattue, et sur le point de s'effondrer totalement. Elle était d'autant plus affectée que la plupart des membres de sa belle-famille s'étaient ligués contre elle. Comme elle était chrétienne, ils ne voulaient pas qu'elle hérite d'une propriété qu'ils déclaraient tenir de leurs ancêtres et qui appartenait à la branche hindoue de la famille.

Nous allons abandonner un instant le récit de la naissance de mon père car, à ce stade, il est judicieux de décrire les circonstances qui poussèrent mes aïeux à embrasser le christianisme.

La petite sœur d'un de mes valeureux ancêtres devint veuve alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. (Marier les jeunes enfants était une pratique courante et acceptée par la société hindouiste de l'époque). Cet ancêtre avait des idées libérales concernant la religion. De ce fait, il ne pouvait pas accepter les rites et les coutumes hindous fanatiques qui sévissaient en ce temps-là. Il s'opposait

particulièrement aux atrocités et aux actes ignobles commis contre les veuves. Selon la tradition hindoue, les veuves devaient se raser complètement le crâne, porter un sari blanc et s'en couvrir la tête constamment. Elles ne pouvaient se rendre à aucune cérémonie, puisque leur présence était considérée comme peu propice, à tel point que même leur ombre ne devait toucher personne. Comme pénitence, elles n'avaient pas le droit de se remarier et devaient vivre en réclusion totale.

Sa petite sœur endeuillée subit ces atrocités qui furent perpétrées par les prêtres hindous sous le couvert de la coutume et des rites, ce qui était choquant et attristant. Cela dépassait ce qu'il pouvait tolérer, car ces faits s'opposaient au respect de la dignité humaine, aux valeurs et aux idéaux qui lui tenaient à cœur. Le harcèlement de sa sœur devint de plus en plus insupportable. La société indienne considérait ceci comme une contribution aux soi-disant péchés de la veuve, supposée coupable de la mort de son mari. Par contre, quand un époux se retrouve veuf, il a le droit de se remarier, n'est jamais condamné par la société, et surtout n'est jamais considéré comme responsable du décès de son épouse. Cette discrimination est encore pratiquée de nos jours dans certains villages reculés.

Puisque ceci était perpétré au nom de la religion, mon ancêtre se trouva forcé de se rebeller. Les prêtres et les membres influents de la société restèrent sourds à ses prières. La mentalité des gens était très étriquée, à cause de la peur ancestrale que les prêtres leur inspiraient, et leurs propos étaient tenus pour sacro-saints. On devait les accepter aveuglément, sans les questionner ni les passer à l'épreuve de la raison et de la rationalité.

Un jour, à l'occasion de la visite d'un temple, certains des membres de la famille commencèrent à lapider la petite veuve, car elle ne s'était pas rasé les cheveux. Ce n'était qu'une petite fille et elle en perdit connaissance. Son frère décida alors de la ramener au château. Cependant, ces mêmes parents les avaient devancés et, étant déjà dans la place, refusèrent de leur ouvrir les portes. Son frère la transporta alors dans une grande demeure à l'extérieur du château, connue jusqu'à nos jours sous le nom de "Salve wada".

Quand mon aïeul comprit qu'il se heurtait à un mur d'une foi obstinément aveugle, qui conduisait à torturer une jeune enfant, il décida d'abandonner une telle religion et d'embrasser la chrétienté. Il ne devint pas musulman, car ces derniers infligeaient à leur population féminine un traitement encore plus terrible. Des membres éloignés de sa famille, de confession hindoue, le condamnèrent pour sa conversion au christianisme ; cependant il conserva sa demeure même après avoir changé de religion. Il maria sa sœur à un autre brahmane déjà converti par un prêtre anglais. Mon grand-père naquit de cette famille de chrétiens.

Revenons-en à l'histoire de la naissance de mon père. Dès que mon grand-père décéda, ses frères et le reste de sa famille commencèrent à créer des problèmes au sujet de la propriété qu'il laissait derrière lui, qui appartenait de droit à sa femme Sakhubai et à ses enfants par héritage. On dit que la famille a essayé d'empoisonner le lait de Sakhubai et des siens. Par chance, Sakhubai se rendit compte que ce lait était toxique, car le chat, qui en avait bu, venait de mourir. Suite à cet événement, elle décida de partir définitivement du « wada » à la première occasion.

La mousson était très forte et toutes les rivières débordaient de leur lit. Sakhubai savait que si elle retardait encore son départ, ce serait au détriment de sa sécurité et de celle de ses enfants. Si elle devait agir, c'était immédiatement, sans plus tarder.

Cependant, toutes les chances étaient contre elle : l'attitude terrorisante de sa belle-famille, un temps peu clément avec des pluies torrentielles et des rivières en crue. A cela s'ajoutait qu'elle n'avait jamais pris le train, et n'avait aucun moyen de se renseigner sur les trains ou sur un autre moyen de transport. Dans ces circonstances, tenter de traverser une rivière en crue avec cinq enfants, en étant de surcroît enceinte, était vraiment impensable et en fait suicidaire. Néanmoins, elle était très

croyante et avait une foi immense en Dieu. Elle était aussi très optimiste et possédait en plus un esprit très combatif.

Une nuit pluvieuse, alors que le village était endormi, elle rassembla tout ce qu'elle pouvait porter, un peu de l'argent qu'elle avait pu économiser les jours prospères, quelques bijoux, et laissa derrière elle le "Salve Wada". S'étant assurée que personne ne l'avait vue, elle se glissa discrètement hors de la maison avec ses cinq enfants, ses biens attachés dans le dos. La pluie s'étant changée en bruine, c'était le bon moment pour s'échapper, car tout le monde était à l'intérieur ; elle prit silencieusement le chemin de la rivière.

Au grondement que la rivière faisait, elle comprit que le courant était très fort. Elle connaissait le relief des rives pour s'y être souvent rendue les premiers temps. Les éclairs discontinus devenaient oppressants, car ils étaient suivis des grondements du tonnerre qui effrayaient les petits enfants ; toutefois, la lumière des éclairs persistant quelques secondes donnait assez de clarté pour qu'elle puisse déterminer le lieu où elle se trouvait et se frayer un chemin dans le noir. Peu à peu, elle se déplaça avec ses enfants jusqu'à un endroit où le lit de la rivière était assez peu profond et étroit.

Priant le divin, elle empoigna la main de ses deux filles et donna celle de ses deux autres fils à Salomon, son fils aîné, afin qu'il les conduise jusqu'à l'autre rive. Salomon, âgé de onze ou douze ans à cette époque, était comme un jeune homme bien charpenté et un nageur expérimenté. En fait, il était bâti comme un lutteur. Son physique était exceptionnel et il pouvait porter de lourdes charges sur ses épaules ou dans ses mains. Ainsi, avec mes deux plus jeunes oncles sous la protection de Salomon et mes deux tantes serrant fermement les mains de Sakhubai, ils pénétrèrent très lentement dans l'eau.

Elle avait imaginé que traverser la rivière se ferait sans problème puisque son fils lui ouvrait la marche. Mais quand elle atteignit le milieu du lit, elle réalisa que le courant était très fort et que le sable sous ses pieds était glissant. Alors elle appela Salomon, lui tendit ses deux filles et demanda à ses deux jeunes fils de nager jusqu'à la rive. Elle-même nagea pour atteindre la berge en s'opposant au fort courant. Elle devait d'autant plus rassembler son courage et ses forces qu'elle savait qu'il n'y avait pas d'autre alternative. Salomon, prenant conscience du danger qu'il y avait à laisser ses deux frères nager, les porta sur ses épaules, serra fermement ses deux sœurs par la main et traversa la rivière d'un pied ferme. Bien qu'elle ne fût pas une nageuse expérimentée, Sakhubai réussit à se maintenir à flots. Quelle que fût sa compétence en matière de natation, celle-ci était fortement diminuée par le port d'un sari de sept mètres de long. Cependant, n'ayant que le choix de tenir ou de se noyer, elle mit toute sa vigueur et sa puissance au service de ses talents limités de nageuse.

La pluie incessante s'était renforcée dans les alentours et elle se laissa surprendre par le cours d'eau. Le courant commença à la faire dériver mais, comme je l'ai écrit plus haut, son indomptable volonté et son courage lui donnèrent la force et l'énergie d'atteindre l'autre rive, bien que la rivière l'eût un peu entraînée en aval. Pendant ce temps, Salomon, grâce à sa profonde détermination et son habileté, avait réussi à braver le fort courant et avait rejoint l'autre côté en toute sécurité. Traverser cette rivière en crue était une tâche impossible, mais elle venait de la réussir ! Sakhubai pouvait dès lors demander à chacun comment il allait. Ensuite, elle fit l'inventaire de ses biens attachés dans le dos et fut satisfaite de constater qu'ils étaient intacts, bien qu'entièrement mouillés. Maintenant lui incombait la responsabilité, et non la moindre, d'atteindre avec toute sa famille la gare ferroviaire, qui se trouvait à 8 ou 10 kilomètres de la berge. Mais, par rapport à ce qu'elle venait d'accomplir, marcher sous la pluie, dans la boue, pendant 8 à 10 kilomètres, avait tout d'une promenade ! Sakhubai et ses enfants arrivèrent finalement à la gare complètement trempée. Ils n'avaient pas d'affaires sèches alors, après avoir fait du feu, ils s'assirent tous ensemble, serrés les uns contre les autres, pour attendre le train.

Comme je l'imagine aujourd'hui, l'image de ma grand-mère émerge telle une personnalité phare,

pleine de bravoure et de convictions dans son combat contre l'injustice ; une personne qui avait, d'une part, des qualités de force et de courage, et d'autre part, un amour maternel et bienveillant vis-à-vis de ses enfants. Ces qualités sont une source d'inspiration pour tous ses enfants. Je souligne particulièrement ce point, car toutes ces qualités ont imprégné ses enfants et ses petits-enfants, surtout Shri Mataji.

A cette époque il n'existait qu'un train reliant la ville de Rahuri à celle de Manmad. La malchance s'en mêlant, le train était en retard. Sakhubai commençait à s'inquiéter, car il y avait une forte probabilité pour que sa belle-famille vienne la chercher dès que le jour commencerait à poindre. A l'est, le ciel changeait de couleur et prenait une teinte rouge orangé, ce qui signifiait que l'aube était proche. De plus, la pluie avait cessé. Sakhubai ferma alors les yeux pour se plonger dans la prière, implora le Tout-Puissant et attendit le train. Quand elle ouvrit les yeux, deux choses se présentèrent à elle simultanément : elle entendit la cloche annonçant l'arrivée imminente du train en gare, puis elle vit les premiers rayons de soleil. Peu de temps après, le train arriva. Elle monta à bord avec ses enfants et le convoi quitta finalement Rahuri sans plus tarder.

Elle atteignit Manmad en premier, car l'ami de son mari, Monsieur Chatre, vivait dans cette ville et elle connaissait son adresse. Puis elle se rendit à Ujjain chez son frère. C'est dans ces circonstances difficiles que mon père naquit le 15 Juillet 1883 à Ujjain. Il pleuvait ce jour-là et le bébé vint au monde le matin. Ce fut un accouchement sans problème, le bébé était radieux, avec un joli visage, une peau très claire et des yeux sombres et brillants.

On ne sait pas comment son frère gagnait sa vie, mais ma digne grand-mère pensa qu'il n'était pas bon de lui ajouter la charge supplémentaire d'une sœur endeuillée et de ses cinq enfants. C'est pourquoi son frère l'introduisit auprès de Monsieur Wilkey, un prêtre missionnaire anglais établi à Indore, qui était l'un des chefs administrateurs de la mission chrétienne d'Indore, ville voisine d'Ujjain.

En apprenant son histoire, Monsieur Wilkey, qui connaissait son frère depuis longtemps, lui proposa son aide en lui offrant de colporter des bibles. Ce travail impliquait de faire du porte-à-porte parmi les chrétiens de la ville d'Indore, mais aussi dans ses alentours et jusqu'à des villages éloignés. Il paraît qu'elle ne gagnait que 4 "annas" (un quart de roupie) de commission par bible vendue, mais elle avait l'avantage de bénéficier d'un logement gratuit dans les locaux de l'église. Sakhubai était fondamentalement optimiste et, bien que le salaire d'une colporteuse semblât être très maigre, elle accepta la proposition de travail. Digne comme elle était, elle ne voulait être une charge pour personne. Elle possédait encore des bijoux qu'elle vendait de temps à autre.

Accepter cette situation, c'était faire beaucoup de compromis dans sa manière de vivre, comme abandonner la vie royale et majestueuse qu'elle avait connue comme femme de souverain. Elle dut aussi accepter un logement d'une seule pièce, à l'opposé du palais auquel elle avait été habituée. Elle était consciente des réalités de sa vie actuelle et, c'est pourquoi elle occulta de son esprit son passé glorieux.

Son travail de démarcheuse l'obligeait à aller d'un endroit à l'autre. Comme tous les autres enfants allaient à l'école, personne ne pouvait s'occuper de mon père encore nourrisson. Quand elle devait se rendre hors d'Indore dans les villages reculés, elle laissait mon père à la garde de son frère ou de Rénukabai.

C'est ainsi qu'elle commença sa nouvelle vie. Le produit de la vente des bibles était irrégulier et très insuffisant, mais elle apprenait à ses enfants à vivre une vie très frugale selon leurs moyens. Shri Mataji est également très parcimonieuse et spartiate. Elle peut dormir sur un trottoir ou vivre dans la jungle mais, parallèlement, Elle va se soucier du confort de chacun.

Le plus âgé de mes oncles, Salomon, pouvait comprendre les difficultés que sa mère traversait. Il avait une brillante carrière universitaire devant lui et un futur plein de promesses. Cependant, cela aurait signifié qu'il serait resté indifférent aux souffrances et efforts de sa mère, ce qui n'était pas dans son caractère. Il avait aussi la possibilité d'abandonner ses études afin de lui venir en aide, et c'est ce qu'il choisit.

Aussi un beau jour, il rassembla tout son courage pour en parler à sa mère. Sakhubai fut très impressionnée de son sens profond de la responsabilité et de son implication par rapport à la famille. Néanmoins, comme à ce moment-là il n'avait même pas obtenu son baccalauréat, Sakhubai le persuada de différer sa décision, au moins jusqu'à ce qu'il ait obtenu son diplôme.

Elle avait profondément envie d'éduquer tous ses enfants, mais sans en avoir les moyens. Elle savait que tous ses enfants étaient très éveillés et intelligents, c'est pourquoi elle voulait d'autant plus qu'ils fussent éduqués, surtout les garçons. Les jours passaient et ses revenus restaient identiques, alors que les dépenses augmentaient. Mon père, Prasadrao, son plus jeune fils, était en train de grandir et ses besoins aussi s'accroissaient ; il devint inévitable que Salomon trouve un petit travail qui puisse lui permettre de gagner un peu d'argent, tout en continuant ses études.

Sakhubai habitait dans l'enceinte de la mission et se rendait toujours à l'église avec ses enfants. Un dimanche, le carillonneur ne vint pas et le prêtre chercha un homme qui serait assez robuste pour pouvoir sonner la cloche se trouvant au sommet de l'église. Salomon, qui était aussi fort que robuste, offrit ses services. Il sonna la cloche avec tellement de rythme et de vigueur, que le missionnaire Monsieur Wilkey lui proposa de devenir le carillonneur attitré de l'église, pour la belle somme de cinq roupies par mois.

Ainsi démarra la carrière de Salomon, dont la personnalité altruiste et généreuse commençait à influencer le caractère de ses plus jeunes frères et sœurs. Ce job du dimanche lui allait parfaitement bien, car il ne perturbait pas sa scolarité ni ses études, pas plus qu'il n'affectait la dignité de la famille, puisqu'il rendait service à l'église.

Cinq roupies par mois, ce n'était pas un très gros salaire, mais cela fit assurément une vraie différence pour Sakhubai. Ses revenus étaient inconsistants et dépendaient du nombre de bibles vendues. Les rentrées d'argent de Salomon étaient stables et sûres. Elle pouvait au moins se procurer des provisions et rations pour le mois. Un jour, ma mère me raconta que, durant la dernière décennie du XIX<sup>ème</sup> siècle, le riz se vendait à 10 kudavs la roupie (sept kilos par kudav). On pouvait donc obtenir soixante-dix kilos de riz pour une roupie, alors que le blé s'échangeait à sept kudavs la roupie. Avec deux roupies, on pouvait se procurer du riz et du blé pour le mois. C'est pourquoi cinq roupies, cela représentait beaucoup pour ma grand-mère, et lui procurait la sécurité financière qu'elle avait tant connue du temps de son mari. Elle vendit aussi un à un ses bijoux, mais cela n'eut qu'un temps.

Pendant ce temps, Prasadrao grandissait. Depuis son plus jeune âge il aidait sa mère. A quatre ans il accomplissait de petites tâches ménagères et devint de ce fait son assistant. Il insistait pour l'accompagner lorsqu'elle sortait, surtout quand elle parcourait les alentours d'Indore. Au départ, Sakhubai n'y voyait pas d'objection, mais quand il commença à prendre de l'âge, elle prit l'habitude de le laisser à la maison en prétextant qu'il était responsable de petits travaux domestiques. En fait, elle voulait qu'il devienne autonome et sûr de lui, car elle savait que s'il était trop dépendant d'elle, cela s'avèrerait mauvais pour son évolution. Cet apprentissage précoce joua un très grand rôle dans la vie future de mon père.

Mon père me raconta une histoire qui montre à quel point il avait une totale confiance en elle. Un jour, toute la famille partit pour un petit pique-nique au bord de la rivière. Tous mes oncles étaient

des nageurs expérimentés et sautaient allègrement dans l'eau pour nager. Mon père, qui avait tout juste cinq ou six ans, avait naturellement peur de s'approcher du bord, puisqu'il ne savait pas nager. Ainsi, même si ses frères l'avaient assuré qu'il ne se passerait rien, il n'essaya pas de s'avancer vers l'eau.

Sentant qu'il avait peur, Sakhubai lui dit d'aller rejoindre ses frères pour apprendre à nager. Prasadrao ne craignait pas de couler mais répondit qu'il était incapable de nager. Sakhubai resta très ferme et lui demanda d'aller dans l'eau, en l'assurant encore une fois que ses frères seraient près de lui. Son assurance, c'est sûr, lui donna le courage d'y aller, mais en restant d'abord sur le bord, là où il pouvait jouer dans une eau peu profonde. Soudain, Salomon, l'aîné de ses frères, le prit dans ses bras et l'emporta jusqu'au milieu de la rivière avant de le lâcher prestement. Prasadrao coula et commença à s'étrangler par manque d'air. Mais les mots apaisants de sa mère, plus son courage et son instinct de survie, le firent sortir de sa stupeur et il eut la présence d'esprit de donner une poussée des deux pieds. Quand il remonta à la surface il fut étonné de voir que ses frères se trouvaient un peu plus loin en aval. Mais Sakhubai était debout au bord de l'eau et lui dit d'essayer de nager de son mieux. Les mots de sa mère lui redonnèrent confiance et il commença donner des coups de pieds et de bras dans tous les sens, pour tenter d'imiter ses frères. C'est comme ça qu'il reçut sa première leçon de natation. Il devint ensuite un champion dans cette discipline sportive. Nager devint une drogue pour lui. Il avait l'habitude de se rendre tout seul jusqu'à la rivière à n'importe quelle occasion, même pour se laver. Cependant, Sakhubai l'avertit de ne pas devenir dépendant de quoi que ce soit, de peur de devenir esclave d'une habitude.

Telle était l'éducation de Sakhubai. C'est pourquoi tous ses enfants étaient très indépendants, mais ne franchissaient jamais les limites de la discipline qu'elle leur imposait. Elle leur enseignait aussi à ne pas tolérer l'injustice sous aucune forme. Elle pensait sincèrement qu'accepter l'iniquité était un acte de lâcheté, et elle ne voulait surtout pas que ses enfants deviennent craintifs. Elle leur apprit la valeur de l'honnêteté. Une honnêteté sans compromission avait une valeur absolue et ne pouvait pas être relative : on ne pouvait qu'être absolument honnête ou totalement déloyal. Elle leur dit qu'être droit les rendrait braves et courageux et leur permettrait de faire face aux difficultés en ayant confiance en eux. Elle ne fit jamais de compromis lorsqu'il fallait être intègre et pensait que le plus grand péché que l'on puisse commettre était d'être malhonnête. Ses enseignements se sont imprimés dans l'esprit de ses enfants. Dans le contexte d'extrême pauvreté dans lequel ils vivaient, c'était particulièrement important pour former leur caractère.

L'astuce, le sens de l'honnêteté, le dévouement au travail, l'empressement constant à combattre l'injustice, le respect de la dignité humaine, devinrent les qualités de ses enfants. Tous étaient très aimants et très obéissants. Pour Prasadrao, elle n'était pas seulement son idéal, mais aussi une source d'inspiration, et tout ce que sa mère disait ou conseillait était sacro-saint.

Le temps passa et Prasadrao alla à l'école de la mission. Dès les premiers temps, il montra de quelle envergure il était en tant qu'élève. Il n'était pas seulement le meilleur de sa classe, mais était très en avance et discutait avec intelligence de sujets enseignés dans les classes supérieures. C'était un lecteur vorace avec une mémoire photographique. Il était très à cheval sur le respect du moindre détail et rien ne lui échappait. Shri Mataji a aussi des qualités exceptionnelles, Elle n'a jamais beaucoup étudié l'anglais ni l'hindi en tant que matière scolaire, mais grâce à Ses nombreuses lectures, Elle a maîtrisé ces deux langues. Elle a aussi une mémoire extraordinaire et une très profonde attention.

Dans le véritable sens du terme, mon père était son propre maître et n'avait besoin de l'aide de personne. Il se mit à ses études aussi facilement qu'il se mettait à ses jeux. Sa compréhension des matières scolaires était si bonne qu'il n'aidait pas seulement ses camarades de classe, mais aussi ceux des classes supérieures.

Malgré tout, ses études ne se passèrent pas sans difficulté. Le problème le plus important venait de la pauvreté de la famille. Comme le kérosène était très cher, en tous les cas c'est ce qu'il croyait, il ne pouvait pas se permettre de le brûler uniquement pour faire ses études. Par conséquent, après 9 heures du soir, il allait dans la rue pour étudier à la lueur d'un réverbère. Il était de règle à la maison d'éteindre les lumières après le dîner, donc Prasadrao se rendait chez un ami qui pouvait se permettre le luxe de brûler du kérosène, ou bien s'installait dans la rue sous une lampe.

Je me souviens qu'une fois, alors qu'il nous racontait ce passage où il étudiait sous un réverbère, mon frère aîné lui demanda pourquoi il avait besoin de tellement travailler puisqu'il était si brillant. Il répondit qu'il n'y avait pas d'autre alternative, car sa bourse d'études n'était versée qu'à la condition de rester le meilleur de sa classe. Sa famille ne pouvait vraiment pas se permettre de perdre l'argent de cette bourse. Il redoutait aussi d'être obligé d'arrêter ses études, ce qu'il ne voulait à aucun prix. Il désirait étudier ; pas seulement pour rendre justice à ses talents et à ses connaissances, mais pour s'assurer que les sacrifices faits par sa famille, surtout par Sakhubai et son frère aîné, n'étaient pas faits en vain. De fait, il ne fit jamais de concession pour ses études et travaillait même pendant les vacances

Ainsi, la famille continua à vivre dans des conditions extrêmement austères et Prasadrao resta le meilleur élève de sa classe année après année. David, son aîné direct, et Shantvanrao, l'aîné de David, continuaient leurs études. Salomon, par contre, dû arrêter d'étudier après le baccalauréat. Après avoir fait différents petits boulots, il se vit offrir un poste d'enseignant à l'école primaire Danielson de Chhindwara. Le révérend C.D. Zadhav, qui avait épousé Shantabai la deuxième sœur de mon père, dirigeait l'église luthérienne de Chhindwara et avait beaucoup d'influence sur les missionnaires de cette ville. C'était un poète de grande réputation et il composait des hymnes et des bhajans en hindi, qui, de nos jours, sont encore chantés dans les églises hindouistes. Le révérend Zadhav écrivit à mon oncle Salomon pour lui annoncer qu'il y avait un poste vacant à l'école primaire Danielson de Chhindwara, et qu'on recherchait un candidat chrétien méritant. Salomon fut d'abord embauché comme professeur, puis comme directeur de l'école. Le salaire n'était pas très lucratif, mais c'était un revenu assuré qui s'avéra être d'une grande aide pour Sakhubai. Salomon lui envoyait chaque mois une partie de son salaire, en limitant ses propres dépenses et en vivant frugalement à Chhindwara. Cet acte impressionna beaucoup ses petits frères. Après quelques années, Shantvanrao obtint son baccalauréat et se vit aussi offrir un poste dans cette école, qu'il accepta.

Salomon se maria avec Shevantibai Saunsare. Finalement, Shantvanrao se maria également avec Premabai Saunsare, la jeune sœur de Shevantibai. Mon père Prasadrao et son frère aîné David continuèrent leurs études à Indore où ils avaient emménagé avec leur mère pour aller au lycée. Ils se rendaient souvent à Chhindwara pour voir leurs frères. Le lien d'amour et le respect qui unissaient chacun était la caractéristique la plus significative de cette famille, qualités qui allaient jouer un rôle primordial dans le développement de l'arbre familial des Salve.

Tous les frères étaient très sportifs et jouaient au cricket, au hockey, au football et à d'autres sports. David, qui était son aîné immédiat, n'était alors qu'un élève de lycée, mais il fût repéré par l'Administrateur en chef d'Indore alors qu'il jouait au hockey. Le Commissaire de police d'Indore, un Anglais, fut extrêmement impressionné par l'agilité et l'habileté dont David faisait preuve lorsqu'il jouait au hockey. Il demanda à David s'il voulait rejoindre la Police. David accepta avec enthousiasme et eut un entretien le lendemain avec le commissaire.

Dans le but de tester ses aptitudes et ses connaissances, le commissaire lui demanda de lire un journal de police. Il faut savoir que l'écriture d'un journal de police est souvent très peu soignée et difficile à déchiffrer. On va jusqu'à dire que parfois, l'auteur lui-même n'arrive pas à se relire.

Cependant, oncle David, qui était réputé pour son sang-froid et son esprit vif, entama sa lecture comme s'il comprenait chacun des mots. Là où il ne pouvait déchiffrer, il reformulait avec ses propres termes. Le résultat fut une lecture sans accroc. Le commissaire n'en revenait pas ! Il lui offrit immédiatement un poste d'agent de police. Mon père comparait toujours mon sens de l'humour à celui de son frère David. Comme lui, j'ai le flair pour débusquer tout ce qui est drôle, et on me connaît pour mes blagues au sujet de mes frères et sœurs. Shri Mataji est quelqu'un qui a beaucoup d'humour également. Après son mariage Elle était restée très gentille avec mes amis et les faisait toujours rire de Son humour subtil. Je ne l'ai jamais vue se fâcher contre quelqu'un. Même lorsque dernièrement Elle a écrit Son livre, qui est plutôt profond et dur envers les occidentaux, Elle a décrit les choses avec tellement d'esprit qu'on le lit d'une seule traite.

Pendant ce temps, on avait demandé à Salomon, l'aîné des frères, d'enseigner la théologie au séminaire de Chhindwara, car il avait une connaissance très étendue de la religion. Oncle Shantvan lui succéda plus tard au poste de directeur de l'école primaire, alors que mon père Prasadrao obtenait son diplôme de fin d'études secondaires au lycée chrétien d'Indore, qui était affilié à l'université de Calcutta.

Il faisait ses études en gagnant en même temps sa vie. Je me souviens d'un événement se rapportant à sa vie étudiante dont il nous avait parlé. Avec les cours qu'il donnait et sa bourse d'études, il avait économisé 10 roupies. Comme il avait un faible pour les chaussures, il acheta une paire de souliers très chers valant 8 roupies. Il était vraiment enchanté de sa nouvelle acquisition et voulait faire partager son plaisir à toute sa famille. Quand il atteignit la maison, il fut reçu par sa mère qui lui demanda ce qu'il y avait dans la boîte qu'il serrait si fermement dans ses bras. Il lui dit avec fierté qu'il s'était acheté des chaussures avec ses économies. Il s'attendait à ce que sa mère apprécie. Elle, très à cheval sur la discipline et étant la sagesse incarnée, dit à mon père de rapporter ses souliers, vu que tous ses autres frères ne portaient que des « chapels » (tongs en cuir) ou des chaussons. Dans ce contexte, il était injuste que mon père soit le seul à en avoir. Il comprit alors le bon sens de sa mère et ramena promptement ses chaussures au magasin. Il lui donna les dix roupies et n'acheta plus une seule paire de chaussures avant d'être diplômé. Le respect qu'il avait pour le discernement de Sakhubai était tel qu'il en apprit le sens du sacrifice.

Durant ses années de collège et de lycée, mon père eut beaucoup d'amis qui étaient toujours prêts à l'aider. Parmi ses compagnons, il en citait un en particulier qui s'appelait Jal. Il était de confession Zoroastre et appartenait à une famille très influente. Le midi, Jal ramenait toujours à manger pour deux, en disant à sa mère qu'il avait beaucoup d'appétit, ainsi Jal pouvait partager son repas avec mon père. Sa mère se demandait toujours pourquoi son fils avait un tel appétit le midi alors que le soir il mangeait beaucoup moins. Mon père nous dit que Jal trompait sa mère en racontant que le soir il étudiait mieux avec l'estomac léger. Il s'endormait d'ailleurs avec la lumière allumée pour faire croire à ses parents qu'il étudiait.

Au lycée chrétien d'Indore, mon père connut un assez grand nombre de réussites. Le docteur Wilkey, le principal du collège (à ne pas confondre avec monsieur Wilkey d'Ujjain), avait repéré l'intelligence de mon père et l'encourageait toujours à mieux faire. Son ami Jal n'était pas aussi doué que lui et mon père lui donnait des cours. Parmi ses autres compagnons de l'époque, on trouve monsieur W.R. Puranik, qui devint plus tard juge de la Cour Suprême, monsieur Garud, qui finalement vint à Nagpur et dirigea le lycée de Seva Sadan où Shri Mataji passa son baccalauréat des années plus tard. Il y a aussi monsieur Kaore qui revint le voir vingt ans après; il était connu pour aimer chanter sous la douche et mon père lui demandait toujours en plaisantant si la douche s'était habituée à ses chansonnettes.

En préparant son baccalauréat, il avait choisi les mathématiques comme une des matières principales, mais il tomba très malade et ne put se présenter aux examens. De ce fait, il échoua. L'année suivante, il changea de matière et prit le sanscrit, car il pensait qu'il connaissait

suffisamment bien les mathématiques et qu'il serait intéressant de découvrir un autre domaine. Il était passé maître en langues étrangères, surtout en sanscrit : il connaissait vingt-six langues et en maîtrisait quatorze. Après sa licence, il fit plusieurs métiers, dont professeur au lycée d'Indore. Il travailla quelque temps à Manipuri Farookhabad et aussi à Jhansi, maintenant situé dans l'Uttar Pradesh. Il devint finalement professeur au lycée St. John à Agra. Il choisit cette ville car elle offrait la possibilité d'y suivre des cours de droit, et parce que son vœu le plus cher était de devenir avocat.

En 1906 il épousa Karunabai, fille de son oncle maternel, Shri Gaikwad, ce qui était une coutume fréquente au Maharashtra pour préserver l'héritage. Il fut béni par la naissance de sa première fille en 1908, qu'il appela Urmilla. Il prenait des cours de droit et enseignait parallèlement. C'était une tâche difficile car, non seulement les cours étaient nombreux et intensifs, mais il partageait le temps qui lui restait entre sa vie de famille et son travail d'enseignant. Il obtint ses examens à la Faculté de Droit d'Agra, affiliée à l'université d'Allahabad; il continua de travailler comme enseignant.

Toute la famille se réunissait à Chhindwara pour passer l'été ensemble. A l'une de ces rencontres, oncle Salomon suggéra à mon père de venir y travailler en tant qu'avocat. Oncle Salomon était si attaché à son frère, qu'il ne voulait pas qu'il restât éloigné de la famille dont la plupart des membres s'étaient installés à Chhindwara pour une raison ou pour une autre. Mon père rejoignit finalement Chhindwara en 1914. A ce moment-là, il avait trois autres enfants: Vimila, Ashwini et Kamala. Deux de ses frères ainsi qu'une sœur qu'il aimait vraiment beaucoup, se trouvaient déjà dans cette ville, ce qui rendait ce déménagement très tentant.

La première guerre mondiale éclata à cette époque-là. Mon père venait juste de commencer à pratiquer le droit. Au vu de sa popularité, le préfet (deputy commissioner) de Chhindwara lui proposa le poste d'officier de recrutement. Il était engagé comme tel pour la préfecture toute entière. Il travailla en tant qu'officier jusqu'à la fin de la guerre en 1918. En 1919, il reçut la distinction de Rao Sahib pour l'excellence de son travail en tant qu'officier recruteur. Il fut aussi présenté au roi George V lors de sa visite en Inde. En reconnaissance des services rendus à la nation, on lui offrit le poste d'adjoint du commissaire, mais il déclina l'offre car il préférait travailler dans le privé plutôt qu'être militaire de carrière.

La première femme de mon père, Karunabai, était une personne très talentueuse qui travaillait dans le social. Elle était très douée pour la couture. Lors d'une exposition de couture à Chhindwara, elle obtint le premier prix pour la création d'un magnifique panier. La fille de Monsieur Danielson l'évêque de l'Eglise Evangélique Luthérienne à Chhindwara, Mrs Lemmon, était très amie avec Karunabai. Ensemble elles dirigeaient un cours du soir pour adultes que beaucoup de femmes suivaient, généralement pour apprendre l'anglais.

Quand la guerre mondiale fut terminée, mon père se consacra exclusivement au travail d'avocat en droit pénal, à Chhindwara. Il commença d'abord par travailler avec Rai Bahadur Mathura Prasad, en tant que second. Rai Bahadur était un éminent avocat en droit pénal, célèbre pour son sens juridique. Seulement, il était très distrait, et il existe beaucoup d'anecdotes à ce sujet. Je me souviens tout particulièrement d'un exemple.

A cette époque, l'Etat ne possédait pas de Parquet permanent, comme c'est le cas maintenant. De nos jours, nous avons un ministère public, des avocats, des avocats généraux etc., pour représenter l'Etat dans une affaire. Néanmoins, durant la première guerre mondiale, le gouvernement utilisait les services d'un éminent avocat pour plaider en faveur de l'Etat. Grâce à sa bonne réputation, Rai Bahadur Mathura Prasad était souvent sollicité pour représenter l'Etat dans des affaires criminelles. Il plaidait pour l'Etat plus souvent qu'à son tour, mais un jour, il accepta de défendre une personne accusée de meurtre, et dut donc argumenter contre l'Etat, en tant qu'avocat de la défense.

Le matin de la plaidoirie, mon père, sachant à quel point il pouvait être tête en l'air, lui rappela qu'il plaiderait pour la défense et non pour le ministère public. Pourtant, quand Rai Bahadur prit la parole, il oublia qu'il travaillait pour la défense et commença sa plaidoirie comme un procureur l'aurait fait. Mon père se rendit tout de suite compte qu'il se trompait et essaya d'attirer son attention en tirant sur sa robe, mais Rai Bahadur, parti sur sa lancée, ignora ses tentatives. Il fallut se rendre à l'évidence : tirer sur sa robe ne donnait aucun résultat, alors mon père se leva pour essayer de l'interrompre. Rai Bahadur le réprimanda, lui demanda de s'asseoir et de ne pas couper son discours. La Cour elle-même était perplexe et la confusion la plus totale régnait ! Constatant la gravité de la situation, mon père décida de ne pas tenir compte des protestations de Rai Bahadur Mathura Prasad et lui glissa fortement à l'oreille qu'il devait plaider pour la défense et non pour l'accusation. Tout à coup Rai Bahadur Mathura Prasad réalisa son erreur. Mais, étant un avocat de très grande réputation, il ne pouvait pas avouer qu'il s'était trompé, alors il marqua un silence et, comme un magicien sait le faire, il dit : "Monsieur le Président, selon moi, ce pourrait être la meilleure ligne d'accusation pour le ministère public ! Maintenant, permettez-moi de continuer avec le point de vue de la défense."

Rai Bahadur Mathura Prasad était aussi célèbre pour son habileté à récupérer ses honoraires auprès de ses clients. La plupart étaient des villageois sans éducation et avaient beaucoup de mal à payer les sommes réglementaires. C'est pourquoi il mit au point une nouvelle façon de recouvrer son dû. Il gardait toujours trois porte-plumes sur son bureau : un en bois, le second recouvert d'argent et le troisième plaqué or. Il avait l'habitude de dire à ses clients que s'il remplissait leur requête en utilisant le porte-plume en bois, le coût serait de deux roupies, s'il prenait le porte-plume en argent, le montant s'élèverait à trois roupies, et s'il utilisait le plaqué or, ils devraient payer cinq roupies. Les villageois innocents et crédules lui demandaient alors comment obtenir la meilleure requête : il répondait inévitablement que si le formulaire était écrit avec le porte-plume en or, le client était sûr de gagner. C'était sa façon de récupérer ses honoraires de cinq roupies par formulaire. Quand mon père lui objecta que cette façon de faire était injuste, Rai Bahadur lui répondit qu'elle n'était pas abusive, car c'était la seule façon de récupérer la somme exacte sans la quémander.

En très peu de temps, mon père devint un avocat en droit pénal de renom. Son travail l'amenaient régulièrement à Nagpur, c'est pourquoi il acheta une voiture. Il se fit aussi construire une maison dans la rue principale de Nagpur. C'est la maison dans laquelle Shri Mataji est née.

En 1919, Karunabai tomba très gravement malade. Le 27 août 1919, elle demanda à voir toute sa famille, ses amis et ses relations, car elle pressentait qu'elle n'en avait plus pour très longtemps. Mon père fit prévenir tout le monde et plus de 150 personnes vinrent lui présenter leurs adieux. Quand Rai Bahadur Mathura Prasad se rendit à son chevet, elle le pria de veiller sur son mari et ses enfants. Le 29 août 1919, elle dit aux parents qui s'occupaient d'elle, qu'elle allait quitter ce monde le jour même. Elle les supplia de ne pas pleurer ni se lamenter, car cela prolongerait d'autant son départ. Juste après, elle leva son bras droit et pointa trois doigts vers le ciel. On interpréta ultérieurement ce geste comme le signe qu'elle avait vu trois messagers de Dieu venus pour l'emporter. Ses derniers mots furent en Marathi "Deva mala ghe", ce qui veut dire "Oh Dieu, s'il Te plaît, reçois-moi." Elle rendit ensuite son dernier soupir. La mort de sa femme fut un choc violent pour mon père et tous mes oncles et tantes, car Karunabai, à la nature aimante, était chérie de tous.

Au moment de sa mort, sa fille aînée Urmilla, avait tout juste 11 ans, et son plus jeune fils, Sushil, était à peine âgé de trois ans. Il fallut donc qu'une dame vînt s'occuper des enfants. Mes oncles et tantes, qui s'étaient déplacés pour l'enterrement, restèrent un certain temps, mais ils ne pouvaient prolonger très longtemps leur séjour, car ils devaient eux aussi s'occuper de leur propre famille. C'est pourquoi ils persuadèrent mon père de se remarier.

Mademoiselle Cornelia Jadhav et son père étaient venus s'installer à Nagpur, après avoir quitté

Nandgoan, près de Rahuri. Elle naquit le 20 décembre 1892 dans ce village de Nandgoan.

On dit que jadis, Malojirao, le grand-père maternel de Shivaji, fut persécuté par Aurangzeb. Or, comme d'une certaine façon Aurangzeb redoutait les guerriers Shalivahanas, qui étaient des dévots de la Déesse (Devi), Malojirao et son fils Jadhav, leur demandèrent asile et protection. Ensuite, les Shalivahanas leur firent don du village de Nandgoan, qui se trouvait en face de Shrigoan, sur l'autre rive du fleuve Devnadi (fleuve divin), afin que le grand-père et le père de Shivaji puissent y vivre heureux ("nand" signifie « apprécier »). Aurangzeb n'envahit jamais le royaume de Maloji. Leurs descendants restèrent toujours sous la protection de ceux des Shalivahanas, qui se firent plus tard appeler "Salve".

Mademoiselle Cornélia Jadhav, Corneliabai comme tous ses intimes l'appelaient, fut reçue à l'examen de la licence de mathématiques, avec les honneurs de l'Université Fergusson à Pune, ce qui lui permit d'obtenir le poste de directrice du lycée Ste Ursula à Nagpur. Elle était l'étudiante de Wrangler Paranjpe. En fait, à cette époque, elle était la seule femme à suivre ses cours. Après ses années de lycée à Ahemad Nagar, où elle avait résidé avec son père qui était bibliothécaire, elle se rendit à Pune pour passer sa licence, bien que sa famille s'y opposât. Ils s'inquiétaient de ce qu'elle était la seule fille à étudier mais aussi parce qu'elle n'avait pas l'habitude des grandes villes. Cependant, Corneliabai campa fermement sur ses positions et entra à l'université malgré les protestations.

A cette époque, les femmes étudiaient rarement au-delà du baccalauréat, c'est pourquoi elle rencontra une forte opposition, tant de la part de sa famille que de la communauté. Mais son envie d'avoir un diplôme en mathématiques était si forte qu'elle fit tout pour que son désir triomphât, quelle que soit la force de l'adversité rencontrée.

La future femme de mon père, Corneliabai, était une brillante académicienne avec des aptitudes exceptionnelles en mathématiques. Elle devint une spécialiste des mathématiques indiennes. Je me souviens qu'elle avait un jour interpellé Jagat Guru Shankaracharya (un des auteurs du livre Mathématiques indiennes) au sujet de la base d'une théorie qu'il avait avancé et réussit finalement à le convaincre qu'il avait commis une erreur dans le fondement de ses hypothèses. Elle était une experte en sanscrit et nous apprit que le théorème de Pythagore en géométrie était déjà connu en Inde depuis fort longtemps. Elle faisait aussi des études sur la langue sanscrite et était très compétente sur la culture indienne antique.

Elle fut élevée selon une discipline très stricte par son père et avait, de ce fait, d'excellentes habitudes. Elle aimait la propreté, ce qui devint plus tard un point de discorde avec ses enfants, surtout avec moi. Elle était très conservatrice et parcimonieuse dans son mode de fonctionnement, mais avait une idéologie très large. Elle nous racontait souvent des histoires au sujet de ses habitudes frugales et conservatrices. En voici l'une d'elles.

Quand elle arriva à Nagpur en tant que proviseur du lycée Ste Ursula, on lui offrit le fabuleux salaire de 125 roupies par mois, ainsi qu'un logement tout équipé et une employée de maison. Quand elle reçut son premier salaire, elle se rendit au bureau de la direction pour leur rendre 100 roupies car, disait-elle, tout ce dont elle avait besoin tenait dans le budget de 25 roupies. La direction fut bien sûr étonnée de voir cela et on apprécia le geste, mais on la persuada d'accepter son salaire, car une réduction de ses honoraires aurait entièrement déstabilisé l'échelle salariale de tout le personnel.

Ses habitudes conservatrices eurent une très grande influence sur l'éducation de ses enfants. Son sens de l'honnêteté et sa franchise étaient deux de ses qualités. Elle était honnête, car elle avait une foi absolue en Dieu; elle était franche, car elle ne craignait rien et elle ne voulait jamais que l'on fasse preuve de favoritisme ou qu'on accepte la partialité.

A force de persuasion, l'une de mes tantes amena mon père à prendre la décision de se remarier. Moyennant l'intermédiaire d'amis, on envoya une proposition de mariage à monsieur Jadhav, qui était à la retraite et vivait à Nagpur avec sa fille Corneliabai. Elle n'avait pas encore réussi à se marier, car, comme elle était hautement diplômée, elle ne trouvait aucun homme avec un statut supérieur ou égal au sien dans la communauté chrétienne. Ainsi, monsieur Jadhav fut ravi et soulagé de recevoir cette proposition de mariage. Cependant, il tenait à avoir l'approbation de sa fille et lui fit part de cette sollicitation.

On attira l'attention de ma future mère sur les points suivants : le fiancé en question était incontestablement un veuf accompagné de cinq enfants, mais il était très compétent, jeune, bel homme, bien placé dans la société, très croyant et non buveur. Elle pesa le pour et le contre. Plus tard, elle me dit que deux choses influencèrent son choix. La première, c'est qu'il était un avocat brillant et très cultivé. La seconde et la plus importante, c'était qu'il croyait en Dieu et qu'il ne buvait pas. Elle ressentit aussi beaucoup de compassion pour les enfants qui étaient orphelins de mère à un si jeune âge. De plus, elle savait que son père vieillissait et tenait beaucoup à ce mariage.

Mon père comprenait les hésitations que Corneliabai pouvait éprouver et lui proposa d'en discuter en tête à tête, mais, conservatrice comme elle l'était, elle refusa toutes ouvertures en ce sens. Un jour, je me souviens l'avoir un peu taquinée en lui disant qu'elle avait dû être subjuguée par la beauté de mon père. Ne relevant pas mon trait d'humour, elle me répondit que ce fut pour d'autres considérations qu'elle décida d'épouser mon père et que la nouvelle génération ne pouvait pas comprendre des pensées aussi profondes !

Enfin, après plusieurs négociations, ils se marièrent le 21 juin 1920 dans l'Église Évangélique Luthérienne de Chhindwara. A cette époque, Corneliabai était une femme très délicate, avec un visage aux traits fins et gracieux, alors que mon père était robuste et bien bâti. En regardant leur photo de mariage, on ne peut s'empêcher de penser qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

En temps voulu, elle emménagea avec mon père à Chhindwara et ils commencèrent leur vie de famille. Son travail d'épouse et aussi de belle-mère de cinq enfants était un vrai défi, d'autant plus que le plus jeune garçon, Sushil, souffrait depuis sa naissance d'épilepsie et qu'il était mentalement retardé. Au début, elle dû aussi affronter l'opposition des enfants, mais graduellement elle gagna leur confiance et leur cœur. Le 18 mars 1921, elle fut bénie par la naissance de son premier fils Narendra. Mon père, tout autant que ma mère, furent vraiment ravis d'avoir un fils comme premier-né.

Entre-temps, mon père avait cessé de travailler avec Rai Bahadur Mathura et avait ouvert un cabinet indépendant. Très vite, il devint l'avocat en droit pénal de Chhindwara le plus demandé. Ma mère Corneliabai voulait aussi passer un diplôme de droit et suivait les cours de la Faculté de Droit de Nagpur. Elle ne put les achever à cause de ses engagements familiaux.

Mon père Prasadrao, resta à Chhindwara jusqu'en 1927. Durant cette période, il participa activement aux affaires civiles de la ville. Il fut élu membre du comité municipal de la ville, en était le vice-président et Rai Bahadur Mathura Prasad le président. Lors de son mandat de vice-président, il forma une commission sous la présidence de Rai Bahadur Mathura Prasad et d'autres membres influents de la ville, afin de construire à Chhindwara un hôpital pour femmes. Cette ville en avait vraiment besoin et en réclamait un depuis fort longtemps. Mon père fit une forte donation et s'impliqua personnellement dans la construction de cet hôpital qui, de nos jours, rend encore de loyaux services. Mademoiselle Maclean, une Écossaise, fut la première directrice de ce centre hospitalier.

Chhindwara étant une région houillère, beaucoup d'Européens et d'Anglais travaillaient à la mine

de charbon et habitaient dans la ville et ses environs. Ils avaient fondé un club sportif exclusivement réservé aux Européens et aux Anglais. En réaction à cette ségrégation, les Indiens passionnés de sport de Chhindwara prirent la décision de constituer leur propre club. La ville étant située sur un plateau de la chaîne de montagnes Satpuda au centre de l'Inde, ils nommèrent leur club : "le club du plateau".

Comme je l'ai écrit plus haut, mon père et mes oncles étaient de grands sportifs et ils adhèrent tous au club. N'ayant pas de grandes ressources financières, on transforma un simple pré en terrain de cricket. Bientôt cet endroit devint très populaire; on invita une équipe de Nagpur avec des membres vaillants tel que: Bhau Sahib Bhide, le colonel Nayudu, alors connu sous le nom de Kankaiya, Sylvester Chaube, dit Chobbs. Le colonel marqua cent points en une manche en réussissant plusieurs séries de « six ». Mon père, qui jouait pour Chhindwara avec monsieur Benton (commissaire de police adjoint), marqua lui aussi plusieurs séries de « six ».

(NDT : Lorsque qu'un batteur envoie la balle hors des limites du terrain sans avoir touché le sol, il marque 6 points, un « six » . Réussir cent points en une manche est un exploit rare dans la carrière d'un joueur)

Comme mon père était non buveur, il avait persuadé tous les sportifs du Club du Plateau de s'abstenir de boire de l'alcool dans les locaux. Au début, il y eut quelques résistances, mais il avait le soutien du président Rai Bahadur Mathura Prasad et bientôt tout le monde fut d'accord pour rester sobre au club. D'ailleurs, à maintes occasions, mon père quitta des réunions amicales ou des dîners pour la simple raison que des boissons alcoolisées y étaient servies. L'amour que mon père portait à son pays était aussi fort que celui qu'il avait pour le sport. Voici quelques exemples de son sentiment patriotique.

Les célèbres frères Ali et leur mère étaient astreints à résidence à Chhindwara, dans une petite maison sur la route de Chakkar. Nous habitions alors dans une petite maison du Jagirdar (chef militaire récompensé par une petite territoire) de la ville de Harrai, non loin de celle attribuée aux frères Ali. Comme ils avaient la permission de nous rendre visite, ils venaient chez nous presque tous les jours. En constatant l'intimité entre les frères Ali et mon père, le commissaire de Chhindwara, qui était Anglais, lui demanda d'user de son amitié auprès des deux frères, pour leur soutirer des informations. Il voulait connaître leurs futures actions anti britanniques dans le cadre du mouvement Khilafat. Mon père refusa catégoriquement et lui répondit : "Si les Britanniques m'ont donné le titre de Rao Sahib (titre de respect pour notables) pour que je fasse preuve d'antipatriotisme, je préfère renoncer au titre plutôt que de trahir mon pays et mes concitoyens."

Voici un autre exemple doublement significatif de son amour pour sa patrie, car il se produisit avant qu'il ne rejoigne le Mouvement national, et surtout parce qu'il illustre sa personnalité exceptionnelle et son dévouement altruiste pour le pays. Ces qualités jouèrent plus tard un rôle important dans le combat pour la liberté.

En 1921, feu Sarojini Naidu, (baptisée du titre de « rossignol de l'Inde » par le Mahatma Gandhi), faisait partie des « leaders » les plus exposés du Congrès. Après avoir tenu une conférence à Nagpur, elle se rendit à Chhindwara pour en présenter une autre. Un commissaire adjoint suppléant de confession musulmane fut sollicité en sus par le commissaire de police afin de noter son discours, avec pour consigne d'en rendre compte ensuite au préfet (deputy commissioner). L'officier était assis juste devant mon père qui assistait aussi à l'exposé. Il y avait bien sûr d'autres personnes du département de police assignées à la même tâche. Ce commissaire adjoint musulman fut tellement subjugué par la puissance et l'enthousiasme communicatif de sa conférence, qu'il en oublia de prendre des notes et applaudit le discours de Sarojini Naidu, en totale unisson avec l'audience. Les autres membres du personnel de la police rapportèrent cela au préfet (deputy

commissionner). Le commissaire adjoint s'en expliqua en disant : "Si vous lisez mon rapport, vous constaterez que je l'ai citée pratiquement mot pour mot. Ceci n'a été possible qu'à partir du moment où j'ai réussi à comprendre et à m'impliquer dans ses propos." Quand on raconta cette histoire à mon père, il remarqua qu'en tant qu'Indien, on ne pouvait pas éviter d'être inspiré par les paroles de Sarojini Naidu. Lui-même était totalement Indien de cœur et aussi très patriotique. Il récita un poème en ourdou à la louange de cette grande dame disant qu'il existe des millions de gens éduqués et parmi eux des milliers de diplômés, mais qu'il n'y a qu'un coucou qui chante dans le jardin, tous les autres étant des corbeaux.

Le patriotisme de mon père s'exprimait aussi dans une rébellion obstinée contre les traitements infligés par les Britanniques aux Indiens, aux Anglo-indiens, à ceux qui se prenaient eux-mêmes pour des Anglais et aux Indiens que l'on appelait "Brown Sahibs" . Un jour, il y eut un match de cricket opposant Anglais et Indiens. A ces occasions, on plantait deux tentes côte à côte pour que les membres des deux équipes puissent s'asseoir à leur convenance et sans discrimination raciale. Cependant, un dimanche, on organisa un match entre l'équipe du club de Chhindwara et celle des mines de charbon, dont certains joueurs étaient de purs Anglais et les autres des « Brown Sahibs ». Le commissaire de police de Chhindwara, un Britannique, était responsable de l'aménagement du terrain. Il avait demandé aux employés de planter les deux tentes très loin l'une de l'autre et avait donné l'instruction de prendre la meilleure pour les Anglais et de la planter sous un arbre, alors que celle des Indiens devait se trouver à bonne distance. Quand mon père arriva sur le terrain, il comprit tout de suite que l'aménagement des tentes était un acte discriminatoire envers les Indiens. Mon père, accompagné des membres de son équipe, dit aux employés de faire savoir au commissaire de police et au chef de l'Administration du Département (district collector) qu'ils avaient quitté le terrain pour protester contre cette discrimination raciale. En rentrant à la maison, mon père annonça qu'il avait décidé de ne pas jouer le match en raison de l'attitude raciste des Britanniques. Ma mère avait préparé un succulent repas. Elle était très bonne cuisinière, surtout pour la préparation du riz "pulao". Mon père lui dit que le dîner était annulé, mais qu'elle n'était pas obligée d'être d'accord avec lui. Cependant, elle était aussi une très grande patriote et ne pouvait pas supporter l'insulte faite aux Indiens.

Dès que la nouvelle fut transmise aux directeurs de la rencontre, les chefs de l'administration, le colonel Ploughdon et le colonel Chitaly, se rendirent chez nous pour convaincre mon père de jouer le match. Il leur répondit humblement mais fermement que la discrimination raciale était un crime social, qu'il ne jouerait donc pas le match d'aujourd'hui, ni aucun autre match pour ou contre les Anglais. Tous deux s'excusèrent au nom du préfet de Chhindwara. Ils lui certifièrent que les tentes avaient été replantées côte à côte et qu'il n'y aurait dorénavant plus jamais de semblables discriminations. Ce n'est qu'à ces conditions que mon père et les autres membres de l'équipe acceptèrent de jouer et, comme promis, il n'y eut plus jamais de discrimination raciale sur les terrains de sports.

Un jour, Shri Mataji avait alors huit ans et on la conduisit à un match de cricket où son beau-frère jouait. Le drapeau du Parti National était toujours accroché à leur voiture, flottant au vent. Ce match devait opposer des équipes de soldats. Ces derniers demandèrent à ce que le drapeau soit enlevé. Shri Mataji sortit du véhicule et leur dit qu'ils devraient d'abord la tuer avant d'enlever le drapeau. Alors on le laissa accroché à la voiture pour flotter au gré du vent. De retour à la maison, sa belle-sœur fut très effrayée de cette altercation, mais son beau-frère lui dit qu'elle avait bien fait.

Mon père, Prasadrao, a toujours encouragé ses enfants à faire du sport, car il croyait fermement qu'en plus de former un esprit sportif, le sport vous apprend la collectivité, le partage, la compréhension mutuelle et surtout, la notion de but à atteindre. C'est pourquoi tous ses enfants y compris les filles pratiquèrent tel jeu ou tel autre pendant leurs années de collège ou de lycée. Shri Mataji Elle-même était une championne confirmée de badminton au niveau national. Elle jouait aussi à beaucoup de jeux indiens et représenta Nagpur, par l'intermédiaire de son école, lors de manifestations sportives de niveau régional.

Prasadrao avait un autre centre d'intérêt : la chasse, notamment les grandes parties de chasse au tigre. Durant les années 1921-1922, Son Altesse le Maharaja de Khilchipur suivait la formation d'officier judiciaire à Chhindwara. C'était un grand sportif doublé d'un très bon chasseur, un « shikari »(chasseur). C'est pourquoi lui et mon père devinrent de très bons amis. Ils partaient très souvent ensemble à la chasse, surtout pendant les vacances. Au cours d'une de ces sorties, ils partirent débusquer du gros gibier. Mon père avait pris avec lui une carabine lourde (numéro 301). Cependant, ils ne rencontrèrent aucun gros animal, mais croisèrent une horde de chevreuils noirs. Mon père était un si bon tireur que lorsqu'il visa et tira, la balle transperça un premier chevreuil, pour atteindre ensuite un deuxième qui se trouvait non loin de là. Ses compagnons s'attendaient à ne ramasser qu'un seul cadavre et furent très surpris d'en trouver deux, pour un seul coup de feu. Le Maharaja de Khilchipur fut si impressionné par son habileté au tir qu'il lui offrit un fusil très rare, qui pouvait même tuer des éléphants.

Khilchipur est un petit pays au centre de l'Inde près de Bhopal. Sa formation accomplie, le Maharaja rentra à Khilchipur et invita plus tard tous les membres de la famille de mon père à venir visiter sa contrée. Ma mère me raconta que Shri Mataji avait à peine un an quand ils s'y rendirent. Ils y résidèrent en tant qu'hôtes de l'état pour une dizaine de jours. Etonnamment, Shri Mataji se souvient de tout ce qui concerne ce séjour à Khilchipur.

Mon père était aussi connu pour sa vive intelligence et sa présence d'esprit. Il nous relata l'exemple suivant : pendant la période de l'après-guerre, on demandait souvent aux officiers d'accomplir plusieurs tâches à cause du manque de personnel. Un magistrat musulman du nom d'Abdul Subban Khan travaillait aussi comme officier du trésor, car on ne pouvait pas se permettre de suspendre la trésorerie qui brassait beaucoup d'argent. Il travaillait donc au trésor public jusqu'à trois heures de l'après-midi, puis se rendait au tribunal pour s'occuper d'affaires criminelles jusque tard dans la soirée. La principale activité de mon père concernait le droit pénal et comme Abdul Subban Khan ne prenait ses fonctions qu'à partir de trois heures de l'après-midi, mon père n'avait plus aucune soirée de libre pour jouer en extérieur.

Le colonel Ploughdon, le Président du Tribunal de Grande Instance, était aussi un passionné de cricket. Un soir où mon père se trouvait sur le terrain de jeux, le colonel Ploughdon remarqua que les filets n'étaient pas installés. Le préposé lui expliqua que l'équipement se trouvait très loin du terrain et qu'il devait emporter le matériel sur le porte-bagages de sa bicyclette, ce qui occasionnait du retard. Le colonel voulut trouver une solution alternative. La maison du magistrat Abdul Subhan Khan étant très proche du terrain, mon père suggéra donc immédiatement que l'on garde l'équipement dans sa maison, et que ce dernier devienne responsable de la préparation des filets pour la fin d'après-midi. Le chef de l'administration du district acquiesça et demanda à l'employé d'aller chercher immédiatement le magistrat, mais comme il était toujours en salle du tribunal, l'employé ne le trouva pas. Le chef de l'Administration du Département (district collector) fut ennuyé de voir qu'un officier puisse encore travailler après les heures d'ouverture. Alors il se rendit au tribunal suivi de mon père, et constata que les séances battaient leur plein, bien après les horaires habituels de fermeture ! Monsieur Subhan Khan se leva pour recevoir le chef de l'administration en

s'attendant vraiment à ce que celui-ci le félicite de travailler si tardivement. Mais, contre toute attente, son chef lui dit en hurlant qu'il n'y avait aucune raison de travailler si tard ! Il lui demanda ensuite de le suivre sur le terrain de cricket. Il le nomma responsable de la mise en place des filets et lui demanda de s'assurer qu'ils soient installés pour 17 heures, lui donnant la permission de quitter la cour cinq minutes avant la fermeture du palais de justice. Il remercia aussi mon père d'avoir fait une suggestion aussi valable qu'utile. Ainsi, grâce à son intelligence et sa présence d'esprit, mon père se retrouva libre de jouer au cricket en soirée.

Mon père ne jouait pas seulement au cricket, mais il pratiquait aussi le hockey, le football, le billard et le tennis, ce qui l'avait amené à se faire beaucoup de camarades. Le fameux juge Pollock, dont les décisions sont citées même de nos jours, qui devint plus tard le juge de la Cour Suprême de Nagpur, fut un de ses grands amis quand il était stagiaire dans le service juridique à Chhindwara. Le juge Pollock, nom sous lequel il fut connu ultérieurement, était un " Cambridge Blue", honneur donné aux joueurs de cricket de l'Université de Cambridge. Il était impressionné autant par le jeu de mon père que par la perspicacité judiciaire dont il faisait preuve. Cette amitié contribua fortement à bâtir la carrière de mon père en tant qu'avocat.

Le juge Pollock, tous ses amis et associés, étaient très impressionnés par la façon de vivre des membres de la famille Salve, qui étaient chrétiens et non buveurs, et dont les fondements reposaient sur la valeur morale. Tous avaient une base religieuse, mais plus particulièrement mon père, qui n'était pas un fondamentaliste. Il respectait toutes les religions et par-dessus tout il respectait la dignité humaine, car il croyait que chaque être humain était la création de Dieu, indépendamment des castes, règles ou religions.

L'honnêteté et l'intelligence étaient deux de ses qualités qui, ajoutées à son esprit large et ses dispositions aimables faisaient de lui un homme très populaire où qu'il allât. Sa femme Coneliabai contribuait largement à maintenir ses principes de haute qualité morale. Comme lui, elle était très honnête et franche. Il est certain qu'elle était très stricte sur la discipline, car elle était mathématicienne, mais derrière cette rigueur, on pouvait toujours sentir sa chaleur. Je pense que nous, ses enfants, lui devons beaucoup, car si elle n'avait pas eu ce système de valeur et cette discipline stricte, la plupart d'entre nous ne serions pas ce que nous sommes aujourd'hui. Je me souviens d'avoir demandé un jour à Shri Mataji pourquoi Elle avait choisi de naître dans la famille Salve. Elle me répondit que c'était essentiellement grâce à de tels vertueux parents dont Elle pourrait toujours être fière.

Après la naissance de Narendra, ma mère suivit les cours de la Faculté de Droit pour préparer sa licence. A cette époque, les cours de la Faculté de Droit se tenaient partiellement à l'Université Morris de Nagpur. C'est pourquoi elle était amenée à se rendre fréquemment à Nagpur. Mais la charge des responsabilités familiales ne faisant que s'alourdir, elle dut abandonner ses études. Entre temps, mon père continuait de prospérer et était devenu l'un des avocats en droit pénal les plus importants de Chhindwara et de Nagpur.

Au milieu de l'année 1922, ma mère attendait encore un enfant et cette fois-ci mes parents avaient tous deux le désir que ce soit une fille. Au début du mois de mars 1923, alors qu'elle devait rester chez elle pour se reposer, ma mère exprima l'envie d'aller voir un tigre sauvage dans son environnement naturel. Chez les Indiens, il est habituel de réaliser tous les souhaits d'une femme enceinte; cette coutume repose sur la croyance que les désirs d'une femme enceinte sont en fait ceux de son bébé. Ainsi, malgré les protestations de la sage-femme qui s'occupait de ma mère, mon père organisa une partie de chasse (shikar) dans la jungle environnante. On produisit les traditionnels roulements de tambour, le vacarme que l'on nomme "haka" en hindi, afin de déloger les animaux sauvages de leur cachette. Pendant ce temps, mon père et ma mère attendaient assis sur un "machan", plate-forme située généralement au sommet d'un arbre. Finalement, un énorme tigre apparut dans le champ de tir de mon père et il braqua son fusil vers l'animal. Ma mère regarda plus

attentivement le fauve et découvrit que c'était en fait une tigresse attendant des petits. Elle demanda immédiatement à mon père de ne pas tirer. Quand il la questionna pour savoir pourquoi elle l'avait arrêté, elle lui répondit qu'elle voulait voir un tigre en vie et non un cadavre. En plus, la tigresse allait bientôt mettre bas et cela avait touché son instinct maternel. Voilà les raisons qui faisaient qu'elle ne voulait pas qu'on la tue. Mon père lui dit en plaisantant qu'elle allait peut-être mettre au monde Shri Durga, la Déesse qui chevauche un tigre. On comprendra à quel point cette plaisanterie était prophétique au fur et à mesure de mon histoire.

Cet événement se situe au mois de mars 1923. A cette époque, il n'y avait pas de maternité ni de gynécologues obstétriciens. Les accouchements se faisaient généralement à la maison avec une sage-femme. Une parente de la famille de mon père était une sage-femme très expérimentée; on fit donc appel à elle. On réserva une petite chambre au milieu de la maison pour le jour de l'accouchement. Ma mère ne présentait aucune douleur liées aux contractions, il n'y avait aucune indication que le travail avait commencé. Mais le matin du 21 mars 1923, elle commença à sentir des contractions et on la conduisit à la chambre prévue. Sur le coup de midi, elle accoucha d'une petite fille très radieuse au teint clair. Ce bébé avait une peau immaculée et la tête couverte de cheveux noirs et épais. La naissance de cet enfant était unique pour les raisons suivantes :

- \* ma mère avait très peu souffert
- \* le bébé avait à peine poussé des cris, en fait la sage-femme avait dû le faire crier
- \* elle avait des yeux très brillants et lumineux, un sourire très doux
- \* sa peau était rose et immaculée. C'est pourquoi quand Renukadevi la vit, elle dit qu'Elle était Nishkalanka , ce qui signifie « sans défaut ». Renukadevi ajouta que c'était le nom du dixième avatar de Vichnou (la dixième incarnation) mais comme le bébé était une fille, il fallait l'appeler Nirmala, ce qui veut dire pure, immaculée. Ma mère lui donna aussi un deuxième prénom, Daisy, en l'honneur d'une professeure idéale.
- \* Elle était née au milieu de la journée, le 21 mars, jour où le soleil accomplit son trajet depuis l'équateur jusqu'au Tropique du Cancer, et annonce le début d'un fort ensoleillement surtout en Inde. C'est aussi le moment de l'année où le jour et la nuit sont d'une durée égale.
- \* le bébé était né à Chhindwara, qui est localisée sur la longitude du Tropique du Cancer. La ville sainte de la Mecque est aussi située le long du Tropique du Cancer.
- \* Elle était la première fille de ma mère bien que mon père en eût déjà trois d'un premier mariage.
- \* L'enfant était née un mercredi, jour où beaucoup d'autres saints sont nés.
- \* Elle était issue d'une famille royale très pieuse et vertueuse, qui avait un grand sens de l'honnêteté et de la sincérité, tout en restant aussi très large d'esprit et respectueuse de toutes les religions. Surtout, ses parents étaient très cultivés et très versés en sanscrit. Ils étaient extrêmement patriotes.

Je m'étendrai plus longuement et plus loin sur la discussion que j'ai eue avec Shri Mataji au sujet du choix de Son incarnation dans cette famille particulière.

Chapitre 2  
De 1923 à 1927  
L'enfance de Shri Mataji à Chhindwara

Dès son plus jeune âge, Shri Mataji était très joueuse et allait vers tous ceux qui L'appelaient. Elle avait un sourire très doux et ravissant, qui était Sa façon de témoigner de la joie envers chacun.

En 1922, ma mère préparait ses examens de droit. Elle avait l'habitude de conserver tous ses bijoux dans une boîte en bois, et l'emportait toujours avec elle chaque fois qu'elle se rendait en cours à Nagpur. Quand elle arrivait à Chhindwara, elle faisait très attention de ne pas l'oublier à l'intérieur de l'automobile ou de la "tonga" (attelage léger à deux roues tiré par un cheval). Une fois, elle dut

emporter quelques bagages en plus de son coffre à bijoux : or ce jour-là, au moment de descendre de la carriole, la pluie se mit à tomber. Comme elle portait aussi dans ses bras le petit Narendra (connu plus tard par ses initiales N.K.P.), qu'elle emmenait toujours avec elle en allant à ses cours, elle se dépêcha de descendre de la "tonga" pour protéger le bébé de la pluie, et demanda à son domestique de s'occuper des bagages. Le coffre à bijoux se trouvait exceptionnellement à l'avant de la voiturette et c'est sans doute pourquoi le domestique oublia de le prendre lorsqu'il sortit les bagages.

La "tonga" était déjà réservée pour la course suivante, et dès que les sacs furent hors de la carriole, le cocher s'en alla, emportant avec lui la boîte à bijoux. Un peu plus tard, ma mère questionna son domestique à propos du coffret, mais il plaïda l'ignorance, ajoutant qu'il n'avait vu aucun coffret dans la voiturette. Elle avertit aussitôt mon père de la perte de sa boîte à bijoux et l'affaire fut signalée au commissariat, qui était voisin de la maison. La police passa immédiatement à l'action et se rendit chez le cocher mais ne put retrouver le coffre à bijoux.

Avoir égaré cette boîte était plus qu'ennuyeux, car parmi les bijoux, il y avait le cadeau de son ami Rai Bahudur Mathura Prasad et de ses oncles et tantes. Cette perte était surtout un présage de mauvais augure. Non pas à cause de sa valeur commerciale, mais parce qu'en Inde, on croit fermement que si la maîtresse de maison perd ses bijoux, cela présume un péril ou un danger pour la famille.

Quinze jours après sa naissance, on emmena Shri Mataji se faire baptiser à l'église. Ma mère, Shri Mataji, ma tante et son fils Uttam, ainsi que d'autres tantes prirent place dans une « tonga ». Alors qu'ils traversaient le pont de la rivière Bodri - qui se trouve très près des faubourgs de Chhindwara - une roue de la "tonga" se brisa. Les chevaux commencèrent à ruer et à se dresser sur leurs pattes arrière en poussant des hennissements curieux, et la voiture se cassa par le milieu. Shri Mataji tomba entre les deux morceaux du châssis. Ma mère me raconta que lorsqu'on retira les restes de la voiture, on retrouva Shri Mataji totalement saine et sauve, souriant radieusement.

Environ un mois plus tard, un feu se déclara dans l'aile droite de la maison, car Vimla avait renversé un peu de Kérosène de la lanterne qui se trouvait près de la cheminée. Par chance, on arriva à contrôler le feu avant que celui-ci ne provoque de graves dégâts aux personnes ou aux biens, mais cet incident fut aussi considéré comme de mauvais augure. Ma mère développa une attitude encore plus protectrice vis-à-vis de tous ses enfants et ne les autorisait même plus à sortir pour jouer. Certains parleraient de superstition, mais les femmes de la maison étaient d'un autre avis et ne pensaient plus qu'à protéger leurs enfants. Ma mère faisait particulièrement attention à Shri Mataji. Comme Elle était vraiment mignonne avec sa peau claire et ses longs cheveux noirs, et qu'Elle avait un très beau visage, ma mère avait peur que quelqu'un ne Lui jette un mauvais sort.

Quelques mois après ces incidents, mon cousin Uttam, le fils de l'oncle Shantwan, tomba gravement malade et sa maladie s'avéra fatale. Lui aussi avait un beau visage avec des yeux très pétillants comme ceux de Shri Mataji. L'effet de sa mort sur la famille Salve fut immense, et chaque parent concentra son attention sur Shri Mataji, de peur qu'Elle aussi ne souffre d'une maladie grave. Cependant, Shri Mataji restait de très bonne humeur et souriait toujours à tout le monde, ce qui était comme l'assurance que rien de mal ne pouvait Lui arriver.

A ce moment-là, ma mère était enceinte et mes deux parents décidèrent que si c'était un garçon, ils proposeraient à oncle Shantwanrao de l'adopter. La perte d'Uttam affecta tellement mon père qu'il eut le sentiment que la seule façon d'atténuer la douleur de mon oncle serait de lui donner son futur petit garçon. Ma mère accepta facilement : tel était le lien qui unissait les membres de la famille, tel était l'amour qui existait entre eux.

Un mois après le décès d'Uttam, environ, ma mère sortit faire des achats en portant Shri Mataji dans ses bras, âgée alors d'environ six mois. Le bazar où elle se rendit n'était pas très loin du bungalow

familial. Pour rentrer elle prit une "tonga", dans laquelle elle déposa Shri Mataji sur le siège arrière, puis demanda au cocher de l'aider à gravir le marchepied pour s'asseoir également à l'arrière. Alors que le conducteur s'apprêtait à l'aider, le cheval, pour une raison inconnue, se mit à avancer avant que ma mère ne pût monter à l'intérieur. Voici ensuite ce qui arriva : le cheval entraîna la carriole avec Shri Mataji seule à bord sur le siège arrière, tandis que ma mère et le cocher courraient à leur poursuite en criant aux passants de stopper le cheval. Cependant, au lieu de s'arrêter, le cheval augmenta sa cadence et passa au trot pour finir pratiquement par galoper. L'attelage avançait maintenant très rapidement et la distance qui le séparait de ma mère augmentait. Comme l'allure accélérât, ma mère commença à avoir peur que quelque chose de plus grave n'arrivât. La voiturette sans conducteur était devenue une sorte de spectacle pour la foule qui s'attendait à un accident imminent. La route sur laquelle la « tonga » s'avancait aboutissait à un croisement en "T": si elle allait tout droit, la carriole irait tomber dans un fossé ; si elle prenait à droite elle irait dans le sens contraire à notre maison. A la surprise générale, le cheval ralentit, prit sur la gauche dans la direction de notre bungalow, et puis se remit à galoper. La maison se trouvait à peu près à huit cents mètres du carrefour en "T". Ma mère et le cocher continuèrent leur poursuite à l'intérieur d'une autre "tonga" qu'elle avait louée en chemin, mais en vain. En approchant de notre maison le cheval se mit à ralentir, commença à trotter, puis s'arrêta de lui-même juste en face de la porte de notre bungalow, se retournant comme s'il voulait s'assurer que la passagère de sa carriole était bien saine et sauve.

Ma mère me raconta que lorsqu'elle atteignit la voiture, Shri Mataji était allongée sur le siège arrière sans crier ni montrer aucun signe d'inquiétude; Elle lui offrit Son sourire habituel, ce qui soulagea infiniment ma mère. Elle prit le bébé dans ses bras et remercia le Tout-puissant d'avoir sauvé son enfant. On considéra cet événement comme un miracle, et chacun s'étonna qu'une voiturette sans cocher ait pu s'arrêter exactement en face de notre maison, en emportant un nourrisson incapable de parler. Je n'ai pas besoin de dire au lecteur qui, assurément, tenait les rênes de ce cheval sans cocher ! C'est un des exemples que j'ai racontés à plus d'une personne et qui montre les pouvoirs divins qu'Elle possédait déjà étant bébé.

Ma mère me disait que le seul problème qu'elle avait rencontré avec Shri Mataji, venait de Son abondante et longue chevelure qui était très difficile à coiffer. Mais à chaque fois, Shri Mataji lui demandait de mettre beaucoup d'huile sur Ses cheveux, pour pouvoir les démêler facilement. C'est vraiment le seul souci que ma mère rencontra avec Shri Mataji enfant.

Au moment de baptiser Shri Mataji, ma mère rêva de sa propre mère : elle lui dit en songe que sa fille était vraiment très particulière, et qu'elle devait Lui donner son propre prénom, ma grand-mère maternelle s'appelant "Shantabai". Le matin suivant, ma mère raconta son rêve à mon père. Celui-ci lui répondit que le nom de "Nirmala" décrivait parfaitement le teint immaculé de l'enfant et la pureté de son sourire. C'est pourquoi ils décidèrent que si le prochain bébé était une fille, elle porterait le nom de sa grand-mère maternelle. Le 6 mai 1924, ma mère mit au monde une autre petite fille. Mes parents étaient tous deux un peu déçus car ils voulaient un garçon, afin que mon oncle Shantwanrao puisse l'adopter. Comme c'était une fille, elle reçut le prénom de "Shantasheela".

Avoir trois enfants en bas âge mit fin aux espoirs de ma mère de devenir avocate, et elle renonça donc à ce désir. Le 10 juin 1926 elle eut un fils qu'on appela Vinaykumar, plus connu sous le nom de Balasahib. En 1927 mon père vendit son bungalow de Chhindwara à monsieur Rai Bahadur Malak, qui était le chef spirituel de la communauté Bohara (communauté musulmane détachée de la branche principale de la religion islamique) et s'installa à Nagpur de façon permanente. Shri Mataji avait alors quatre ans.

Shri Mataji a une formidable mémoire et aime beaucoup les animaux. Dans la maison de Chhindwara, mon père avait un singe, un chien et un perroquet qui étaient libres de se déplacer

comme bon leur semblait. Ma mère me dit que lorsqu'ils déménagèrent à Nagpur, Shri Mataji se rappelait de tous ces animaux et les appelait encore par leurs noms. Déjà toute petite, Elle avait l'habitude de jeter des grains de riz sur la pelouse pour nourrir les moineaux et les colombes. Comme Elle se rappelait très bien du bungalow de Chhindwara, un jour Elle traça un plan absolument parfait de la maison. Elle savait aussi où Elle était née : Elle se souvenait même de sa naissance et de tous ceux qui y avaient assisté. Elle se remémorait le jardin et la maison de notre oncle aîné, puis plus tard, parla même du pont de la rivière Bodri (sur lequel Elle eut un accident de "tonga" étant bébé). Etant donné qu'Elle n'avait que quatre ans, il était surprenant de voir à quel point Elle se rappelait de tout si clairement. C'était une enfant heureuse et satisfaite qui ne criait ni ne pleurait jamais, même pour avoir du lait : on Lui donnait régulièrement du lait, mais un jour la domestique oublia de le faire, et Elle ne cria même pas pour dire qu'Elle avait faim.

### Chapitre 3

De 1923 à 1933

L'avènement de l'empire britannique (raj)

À l'époque de la naissance de Shri Mataji, le règne britannique était à son apogée. Il est pertinent de mentionner à ce stade du récit, comment et pourquoi les Britanniques vinrent en Inde.

En l'an 1599, les Hollandais entretenaient un commerce d'épices avec la Grande-Bretagne. Un jour, ils augmentèrent le prix de la livre d'épices de cinq malheureux shillings, ce qui poussa les négociants britanniques à ouvrir leur propre compagnie maritime en Angleterre. L'entreprise fut officiellement ratifiée le 31 décembre 1599, quand la reine Elisabeth Ier signa une charte royale donnant à la compagnie des droits exclusifs pour commercer avec les pays situés au-delà du Cap de Bonne-Espérance, pour une période initiale de 15 ans.

Huit mois plus tard, un galion de 500 tonneaux appelé "Hector" jeta l'ancre dans le petit port de Surat, au nord de Bombay (que l'on appelle aujourd'hui Mumbai). Cela se passa le 24 août 1600. William Hawkins en était le capitaine. Il avait entendu parler de la prospérité et de la richesse des

Indiens et commença à explorer l'intérieur des terres à la recherche de rubis, diamants, or, et aussi de poivre, gingembre et indigo, que l'on trouvait à profusion dans la région.

Finalement il se retrouva à la cour de l'empereur Jehangir, souverain de 70 millions de sujets. L'empereur Jehangir, dont l'hospitalité était le point faible, reçut le capitaine à bras ouverts. Non seulement l'empereur mongol le fit membre de la royauté, mais il le couvrit également de multiples présents, dont une très belle jeune fille appartenant à son harem, qui fut baptisée ultérieurement par une mission américaine.

L'empereur signa aussi une ordonnance royale (?firman ?) autorisant la compagnie East India à ouvrir un comptoir commercial près de Bombay, appelé autrefois Mumbai, ce qui signifie la Mère Amba. C'est de cette façon que les Britanniques débarquèrent en Inde et qu'ils commencèrent à changer le nom des villes, car ils ne pouvaient pas prononcer correctement les sons indiens. Mon père avait coutume de dire qu'enseigner une langue indienne à un Anglais était une lourde tâche. Un jour, quelqu'un voulut savoir comment dire à son domestique d'ouvrir ou de fermer la porte. Mon père adapta l'hindi : Dawaze khol de? ce qui veut dire "ouvrir la porte" avec un son comme « there was a cold day » ? Et pour fermer la porte, qui est dawaze band kha, il le transforma en « there was a banker ». Il disait que ce serait plus parlant pour eux!

Bientôt le commerce britannique prospéra : deux bateaux quittaient chaque mois les ports indiens pour la Grande-Bretagne, emportant avec eux épices, caoutchouc, sucre, soie brute, mousseline, coton et indigo, et revenaient chargés de hordes d'entrepreneurs avides d'établir leurs affaires en Inde. Les Indiens, peu soupçonneux, accueillirent les Britanniques à bras ouverts pour deux raisons. Premièrement, ils étaient très innocents et se laissèrent entraîner par les belles promesses des négociants anglais, et deuxièmement, les Anglais ne montraient aucune arrière-pensée. En fait, ils étaient initialement intéressés par le commerce et les affaires. Mais dès qu'ils comprirent le potentiel énorme du commerce indien, ils commencèrent à s'établir politiquement et administrativement. Ils appliquèrent la doctrine du "diviser pour mieux régner" en s'impliquant dans les politiques des petits souverains et c'est ainsi que commença le processus qui conduisit au règne britannique.

Par conséquent, en plus du commerce et des fabriques, un petit nombre de troupes britanniques commença à se propager en Inde. Puisqu'ils avaient un intérêt substantiel dans le jute et les produits à base de jute, ils focalisèrent leur attention sur le Bengale et les secteurs environnants, qui constituaient les plus grandes zones de production. Comme certains des propriétaires terriens - les "Zamindaras"- leur refusèrent la permission de commercer ou de cultiver du jute sur leurs terres, un conflit ouvert se déclara. Un propriétaire terrien, dont les terres se trouvaient près de Plassy, à côté du Bengale, repoussa hors de sa contrée la présence britannique illégale. Ceux-ci ripostèrent et Robert Clive, qui dirigeait l'armée britannique, livra une guerre sanglante contre l'armée du Zamindar, (rassemblant des propriétaires), et des souverains voisins. Ce conflit est connu sous le nom de la guerre de Plassy.

Historiquement, la guerre de Plassy s'avéra être le tournant ou plutôt le point de départ de l'impérialisme britannique. Les chamailleries mesquines entre souverains, fomentées par les Britanniques, firent d'eux des proies faciles pour des Anglais rusés et astucieux. Leur politique du "diviser pour mieux régner" se révéla très payante. Leur "modus operandi" consistait à encourager les querelles entre deux dirigeants. Puis ils prenaient parti pour l'un des deux belligérants, lui offraient un petit territoire en sus, et enfin récoltaient une taxe en échange de leur protection. De cette façon, bien que le souverain fût légalement le propriétaire de sa contrée, il devenait, grâce à cette imposition, l'esclave des Anglais. Les Indiens simples et francs ne pouvaient pas comprendre ce piège, jusqu'au moment où les Britanniques finirent par pratiquement diriger le pays. Cette situation se prolongea sans interruption et sans obstacle jusqu'en 1857, près de 256 ans après leur

arrivée en Inde.

En 1857, la reine Rani Laxmi Bai de Jhansi déclara la guerre aux Anglais. Ironiquement, bien que les Indiens fussent supérieurs en nombre, ils ne possédaient pas d'armes comparables aux fusils et aux canons de leurs adversaires. La reine de Jhansi combattit avec des épées et des arcs traditionnels et les Indiens perdirent la guerre. Les Britanniques appelèrent cela une mutinerie, une rébellion contre l'empire britannique. Si la reine de Jhansi perdit la guerre, la façon dont elle avait mené le combat pour son indépendance força l'admiration des Anglais et ils dirent : " Nous avons vaincu Jhansi, mais la véritable héroïne c'est Laxmi Bai qui est couronnée de sa bravoure". Cependant pour les Indiens, ce fut le début de la révolution pour la liberté. Initialement, cette révolution commença à se développer par des cas isolés de révolte mais, comme la brutalité des Anglais s'intensifiait et qu'ils tuaient sans merci des innocents, les Indiens eurent de plus en plus envie de se battre pour leur liberté. Plus les Britanniques réprimaient ce mouvement, plus fort il en ressortait. A la fin du XIXème siècle, les Anglais comprirent que tôt ou tard, ils devraient quitter l'Inde.

Au début du XXème siècle, la première guerre mondiale donna quelque répit aux Britanniques, puisque les priorités avaient changé et que même les Indiens s'étaient engagés à combattre. Cependant, à la fin de la guerre, plusieurs des grands dirigeants se rassemblèrent. Le Mahatma Gandhi apparut sur la scène et les Indiens se rallièrent à lui comme si le Messie était arrivé.

C'est en 1925 que mon père rencontra le Mahatma Gandhi pour la première fois. Un soir, revenant du tribunal et se rendant à la gare de Nagpur pour prendre le train de Chhindwara, il vit un attroupement important dans le parc de Kathurchand, qui se trouve sur le chemin de la gare. Quelqu'un à l'allure très frêle s'adressait à la foule. En se renseignant, il apprit que c'était le Mahatma Gandhi qui faisait un discours. Mon père était un nationaliste et avait entendu parler du Mahatma Gandhi et de son mouvement de non-violence. C'est pourquoi, par curiosité, il l'écouta; il parlait de l'esclavage envers les Anglais, du droit à la liberté pour l'Inde, et disait que tout Indien qui se respecte devait rejoindre le parti de la non-violence, parce tous vivaient en servitude sur leur propre terre natale.

L'impact de ce discours sur mon père fut colossal, non seulement parce qu'il était un nationaliste pur et dur, mais aussi parce qu'il croyait fermement que vivre dans le respect de soi est impossible si l'on est un esclave. Même si les Anglais lui avaient donné un titre, même s'il était chrétien lui aussi, ce qui impliquait beaucoup de privilèges sous le régime britannique, il ressentit le besoin de se révolter contre les occupants.

Sur le trajet de retour vers Chhindwara, il pesa le pour et le contre, afin de décider s'il allait ou non rejoindre le mouvement nationaliste non-violent. Il consulta ma mère qui n'approuvait pas non plus l'esclavage. De ce fait, ils décidèrent tous les deux de rencontrer Gandhiji dans son ashram de Sevagram. (situé à environ 80 kilomètres de Nagpur). Ma mère dit que Gandhiji les avait tous deux beaucoup impressionnés par la clarté de sa pensée et par la puissance de ses convictions envers son mouvement de non-violence. Il pressa mon père de rejoindre le Congrès. Les Britanniques n'avaient aucun droit légal pour diriger l'Inde et les renvoyer devenait le devoir souverain de chaque Indien. Ils avaient dirigé l'Inde sans jamais avoir fait preuve de bon sens, ni avoir reçu de sacrement ou d'autorité pour le faire.

La rencontre eut l'effet escompté. Mon père rentra de Sevagram pour Chhindwara et ma mère me raconta plus tard que sur le chemin du retour, il gardait un air fort décidé et parlait très peu. Visiblement, quelque chose se passait en lui. De retour à Chhindwara, la première chose qu'il fit fut de brûler tous ses habits occidentaux sur la place publique. Comme on le sait déjà, mon père aimait beaucoup les vêtements, mais s'il devait rejoindre le parti du Congrès, il fallait se comporter comme

un homme du parti dans tous les sens du terme. En brûlant tous ses habits en public, il établit d'abord un détachement total vis-à-vis des complets très chers qu'il avait fait faire sur mesure, puis un détachement total par rapport à l'argent que cela lui avait coûté, et enfin, vis-à-vis du statut social que le port de ces vêtements impliquait. Mon père ne connut jamais d'ambivalence dans sa poursuite du mouvement national, contrairement à certains chefs de l'époque comme Moti Lal Nehru (le père de Jawaharlal Nehru) et Mohammed Ali Jinnha. Si mon père devenait nationaliste, il devait l'être entièrement, sans compromis. J'imagine très bien l'effet qu'il obtint sur les gens de Chhindwara et de ses alentours, y compris sur les Anglais, en brûlant ouvertement ses vêtements. C'était son premier acte de rébellion envers les Anglais. Ensuite, mes parents se mirent à porter des khadi (habits traditionnels faits de coton filé à la main avec un rouet), et ce, jusqu'à leur mort.

En 1927, mon père décida de s'installer à Nagpur à la requête du Mahatma Gandhi, pour s'occuper plus efficacement des affaires pénales concernant des personnes liées au parti du Congrès. En 1930, Mahatma Gandhi commença à protester contre la levée d'une taxe sur le sel, produit de première nécessité. Son intention était de remettre en question le fait que les Britanniques, qui étaient des étrangers, prétendaient imposer les Indiens sur du sel produit en Inde par des Indiens !

La célèbre marche de "Dandi", qu'il entreprit au départ de l'ashram de Sabarmati jusqu'au village en bord de mer de Dandi, dans la contrée de Kutch, symbolisa sa conviction que les Anglais n'avaient pas le droit de diriger l'Inde. Cette marche eut un effet magique sur les masses, et la nation entière se leva comme un seul homme pour combattre les Britanniques.

À Nagpur, les chefs locaux du Congrès, y compris mon père et ma mère, furent très souvent emprisonnés. Entre temps, la taille de la famille avait encore augmenté. En 1928, après que mon père eut emménagé à Nagpur, une autre fille, Indubala, vint au monde le 25 août. Le 28 juin 1930, naquit une fille de plus, Shashkikala. A cette époque il y eut aussi des décès : celui de ma grand-mère Sakhubai, en 1925, et celui d'une de mes sœurs, Vimala, qui s'éteignit le 1er novembre 1931.

Les années 1930-1933 furent une période où la population indienne était prise de ferveur pour le mouvement de la liberté. Mes parents se rendaient à des réunions presque chaque soir, pendant que les affaires de mon père, en tant qu'avocat en droit pénal, étaient florissantes. Comme mes parents avaient très peu de temps pour s'occuper de leurs enfants et que leur nombre ne cessait de croître, ils étaient toujours à la recherche d'une maison plus vaste. Les enfants les plus âgés étaient occupés par leurs études scolaires ou universitaires. En 1932, ma plus grande sœur, Urmilla, épousa Neelkant Nagbar, qui travaillait pour la police, et dut partir pour habiter chez son mari.

Ma mère n'avait pas le temps de s'occuper des travaux ménagers, et les frères et sœurs aînés étaient pris par leurs études et autres activités. C'est ainsi que Shri Mataji, à l'âge précoce de 7 ou 8 ans, décida de prendre sur Ses épaules la responsabilité de tenir la maison. Elle s'était déjà rendue chère aux autres grâce à Ses qualités d'intelligence et de cœur. Par conséquent, les tâches consistant à tenir la maison, répondre aux demandes variées de ses aînés, autant que s'occuper des plus jeunes, Lui revint naturellement. Au départ, ma mère n'avait pas vraiment envie de confier la charge de la maisonnée toute entière à une enfant. Cependant, elle prit rapidement conscience que sa fille était très douée. Elle réalisa qu'Elle avait une rare compétence à prendre en main la routine des problèmes domestiques; mais aussi, Elle réussissait très bien à s'occuper des membres divers et variés de la famille qui venaient toujours rendre visite à mon père, lui qui avait pour faiblesse d'être trop hospitalier.

En 1932, ma mère se retrouva de nouveau enceinte pour la septième fois, et elle me dit plus tard qu'elle n'en fût pas très heureuse. Elle avait déjà tellement d'enfants à élever ! Surtout, cette grossesse allait sûrement perturber son implication dans les activités politiques qui gagnaient maintenant du terrain dans toute l'Inde. Alors que le jour de la naissance approchait, elle exprima

une nouvelle fois l'envie de voir un tigre en liberté, mais c'était impossible à réaliser car mon père était trop pris par son travail et son implication politique. Il emmena ma mère au zoo le plus proche et lui montra un tigre en cage. C'est dans ce contexte que je naquis le 2 mai 1933, au sein de la maison de Ratnam Babu Mudliar, dans le quartier de Mohan Nagar à Nagpur.

## Chapitre 4

De 1933 à 1947

De mon enfance au mariage de Shri Mataji

J'étais le douzième enfant de mon père et le septième de ma mère. Étant le plus jeune, tous mes frères et sœurs voulaient s'occuper du petit dernier de la famille. Shri Mataji avait alors dix ans et prenait soin des besoins de la maisonnée. Elle avait senti que ma mère, du fait de ses activités politiques, ne me donnait pas l'attention dont j'avais besoin, et elle commença à me garder sous son aile protectrice. Mon premier souvenir d'enfance remonte à notre séjour dans une grande maison sur la "Ghat road" qui appartenait à monsieur Chitnavis. On appelait cette habitation « Le bungalow de verre » (Kanch bungalow) car beaucoup de ses fenêtres donnaient sur la rue principale et les carreaux étaient faits de verres multicolores.

En 1936, je crois, nous avons déménagé et sommes allés nous installer dans le quartier de la "New Colony" (la Nouvelle Colonie) de Nagpur, dans une résidence appartenant à monsieur Baig. En 1937, mon père fut élu maire de la municipalité de Nagpur, poste qu'il occupa jusqu'en 1939. Cette année-là, ma vie connut deux événements majeurs. Le premier, c'est que je fus forcé d'aller à l'école, et comme la plupart des enfants, je n'aimais pas du tout m'y rendre. Mais étant le fils du Maire de Nagpur, le professeur se montrait indulgent et me permettait d'aller et venir à ma guise. Cependant, dès que ma mère se rendait compte que je rentrais trop tôt à la maison, elle me renvoyait promptement à l'école. J'ai parlé d'un fait très important car Shri Mataji, malgré son jeune âge,

m'expliqua à quel point il était important d'être cultivé et de faire carrière dans la vie. A mon grand regret, j'acceptai donc de reprendre le chemin de l'école. Les conseils qu'Elle me donna à cette époque sont les véritables bases de mon éducation culturelle. Le deuxième événement m'exposa à la réalité de la mort.

Kadir, le fils cadet de monsieur Baig, âgé seulement de douze ou treize ans, décéda à la suite d'une pneumonie. Bien qu'il fût de quelques années mon aîné, nous étions tous deux de très bons amis. Il était pour moi inconcevable qu'un jeune garçon aussi innocent et aimable que lui, eût subi le couperet de la mort. La nuit de son décès, je me souviens avoir questionné Shri Mataji au sujet de la mort. Elle essaya de m'expliquer que tout le monde doit mourir un jour, mais que les personnes avec les qualités de Kadir survivent à travers les pensées des autres. Pour parler franchement, je ne comprenais pas vraiment ce qu'Elle disait. Du haut de mes six ans, il était vraiment incompréhensible qu'un homme puisse vivre tout en étant mort !

Bien des années plus tard, lors d'un de Ses discours, Elle déclara que la mort fait partie intégrante de la vie, que ce qui est né doit mourir, et par conséquent, ce qui ne meurt pas ne naît pas non plus : c'est-à-dire l'âme.

Elle dit aussi, dans cette conférence, que les qualités humaines et la valeur d'un être se perpétuent même après sa mort. Pour mon jeune âge, le décès de Kadir était une cruauté que Dieu lui infligeait. Le discours de Shri Mataji m'a fait maintenant comprendre la vraie signification de la mort : bien qu'un homme soit décédé, il peut survivre dans les pensées des autres ou à travers l'Histoire, tels les grands hommes patriotes ou spirituels.

Mon père possédait une vache pour avoir du lait frais. Cette vache avait la particularité de se sauver pour aller brouter et le vacher qui devait s'en occuper ne pouvait jamais la retrouver. Je connaissais cependant toutes ses cachettes et quand le vacher s'en revenait bredouille, ma mère m'envoyait récupérer notre vache. Dès que je la trouvais, je lui passais invariablement un savon et elle m'écoutait sagement, (du moins c'est ce que je croyais). Sur le chemin du retour, je lui prodiguais à chaque fois de bons conseils. Je me sentais comme un vrai vacher, et cela amusait énormément tous les membres de la famille.

L'été, nous avions l'habitude de dormir à la belle étoile et chacun avait son propre matelas. Ma mère, stricte partisane de la discipline, avait donné la consigne formelle de rester dormir dans son propre lit, et il n'était pas question de partager son matelas avec un frère ou une sœur. Cependant, elle et mon père s'absentaient très souvent pour participer à des réunions politiques. Il existait donc une règle tacite entre Shri Mataji et moi-même : dès que ma mère était partie, je pouvais me glisser dans Son lit et me blottir dans Ses bras. Cependant je devais m'assurer que l'apparence de mon lit pût donner le change. Je m'arrangeais pour mettre des oreillers sous la couverture pour faire croire qu'une personne avait dormi dans le lit. Comme mes parents aimaient se lever tôt pour faire leur promenade matinale, Shri Mataji me réveillait et je me glissais à nouveau dans mon lit, ni vu ni connu, avant que mes parents ne se fussent levés pour aller marcher. Cette opération se prolongea avec succès jusqu'à ce qu'une nuit, ma mère vint faire une inspection imprévue. Quand elle me vit dans le lit de Shri Mataji, je fis semblant d'être profondément endormi. Mon coeur battait à tout rompre car je savais que j'allais être puni, mais encore une fois Shri Mataji vint à mon secours. Elle dit à ma mère : "Je pensais que Baba avait peur, et je lui ai demandé de venir dormir dans mon lit". Son geste me donna l'impression d'être vraiment sous Sa protection; je compris par là qu'Elle était une véritable alliée et amie, et que si quelqu'un pouvait me protéger de la discipline de ma mère, c'était bien Elle.

Shri Mataji nous disait toujours que derrière la sévérité et la rigueur de ma mère, il y avait de la bienveillance, et que tout ce qu'elle faisait, c'était pour notre bien. Quand j'y repense aujourd'hui, je comprends et j'apprécie le système de valeur que ma mère insuffla en nous. Ce qui nous indignait

étant enfant, nous le révérions maintenant comme paroles d'évangiles.

Au début de l'année 1940, nous déménageâmes encore une fois pour nous rendre au bungalow de la rue Mount Road. Le travail de mon père avait prospéré et nous possédions alors une automobile, une voiture à attelage (tonga), et plusieurs domestiques pour nous servir. Nous avions un chauffeur nommé Dhondya avec lequel je devins très ami. Il m'enseigna la mécanique automobile, et comme j'étais vivement intéressé, j'appris très vite. Mon rêve était de devenir ingénieur en mécanique auto. Shri Mataji, au contraire, disait toujours qu'il n'y avait aucune originalité à réparer des machines. Si je devais devenir ingénieur, Elle me suggérait plutôt de choisir le génie civil, afin de prouver mon originalité en bâtissant des maisons bon marché et novatrices, pour construire l'Inde rurale. Elle disait toujours qu'Elle voulait devenir médecin pour soigner les Indiens pauvres vivant dans les régions agricoles.

Cela peut sembler paradoxal de penser à la souffrance des Indiens, alors que nous menions une vie très confortable, (si ce n'est luxueuse). Cela montre seulement la tournure d'esprit que Shri Mataji possédait dès le départ. Je me souviens des plans que nous avons échafaudés dans notre enfance. La première chose, c'était qu'aucun de nous ne devait se marier. On vivrait dans une chaumière dans la jungle et on aiderait l'Inde paysanne, au mieux de nos possibilités. Elle encourageait toujours mon imagination, de peur de me voir succomber aux tentations qui guettent un jeune garçon.

Quand mon père fut arrêté et emprisonné en 1931, l'école missionnaire renvoya mes deux sœurs. L'Église aussi nous congédia. Mais lorsque mon père sortit de prison et devint le maire de la ville, ils changèrent tous d'attitude à notre sujet. Ma mère profita de notre déménagement pour me changer d'école. Aucun de nous n'allait plus fréquenter d'établissement missionnaire : c'était devenu une règle tacite dans la famille, essentiellement parce que les écoles en langue anglaise étaient pro-britanniques. Mes parents pensaient tous deux qu'une éducation donnée dans la langue vernaculaire serait d'un immense secours pour aider à la compréhension de l'héritage culturel de notre grande nation. Au début j'allais à l'école primaire de Chokahamela, dont le nom venait d'un saint de la classe des intouchables (Harijana, les couches les plus basses de la société indienne). Ensuite je me retrouvai à l'école de Tekdi (de la colline) administrée par la municipalité, car l'établissement se trouvait à côté de la mairie au sommet de la colline.

Étant le fils du maire de Nagpur, c'en était trop de m'asseoir sur le sol plutôt que sur des piles de tapis. Alors, un jour, mon ego ne tint plus et je dis au professeur qu'il m'était très difficile de m'asseoir par terre, parce que c'était très froid et inconfortable. Le pauvre maître qui craignait que son emploi fût mis en jeu, me donna sa propre chaise, ce qui m'exalta. Mais, par malchance, (ou devrais-je dire par chance !), le fait parvint jusqu'aux oreilles de ma mère. C'en était trop pour elle de voir son enfant jouir d'un traitement de faveur pour la simple raison qu'il était le fils du maire. Le jour suivant elle m'amena promptement à l'école et me fit asseoir par terre tout en disant à l'instituteur qu'il perdrait son travail s'il faisait preuve de favoritisme à mon égard. Vous pouvez imaginer le dilemme dans lequel se trouvait le maître ! Je dois dire qu'à l'époque j'eus du ressentiment vis-à-vis de ma mère. Mais la raclée qu'elle fit subir à mon ego porta longtemps ses fruits et contribua à me rendre plus humble et plus confiant en moi-même.

Ma phobie scolaire restait entière et je trouvais toujours des excuses pour éviter l'école d'une façon ou d'une autre. Au début, j'avais cru que les toilettes de la maison feraient la cachette la plus sûre entre 9h 30 et 10h 30 du matin. Cependant, c'était sans compter sur la perspicacité de ma mère qui fermait systématiquement leur porte dès 9h du matin et jusqu'au départ de tous les enfants pour l'école.

J'inventai un jour une autre excuse. J'ai oublié de mentionner que dès l'âge de cinq ans, j'appris à jouer des tablas, et qu'avant même d'avoir six ans, mon père m'avait déjà acheté une petite paire de

tablas qui convenait parfaitement à mes petites mains. J'étais devenu un expert à ces percussions, et j'étais conscient que mon père ressentait une vive admiration de voir que son fils pouvait en jouer à un si jeune âge. Dès 9h 30, (juste avant d'aller à l'école), je me mettais immédiatement aux tablas pour en jouer. Quand ma mère commençait à me supplier pour finir par m'ordonner d'aller à l'école, je prenais la pose du garçon absorbé par le rythme de son instrument, et lui demandais de ne pas me déranger. Mon père me soutenait invariablement, mais, dès qu'il partait pour le tribunal, je délaissais les instruments pour aller jouer dehors au cricket. Je retrouvais les enfants du blanchisseur et du boucher à qui les officiers britanniques avaient attribué des dépendances dans "la New Colony" tout près de chez nous. J'aimais la compagnie de ces enfants, mais ma mère n'approuvait pas le moins du monde ces fréquentations, car ils ne recevaient aucune éducation, et entre autres, leur père buvait de l'alcool. Par-dessus tout, je faisais cela au détriment de ma scolarité. Pour ma mère, cela équivalait à commettre un péché. Elle s'en plaignit un jour auprès de mon père, en disant que j'abusais de l'appui qu'il me montrait. Mon père accepta immédiatement de ne plus me soutenir, du moins pas au détriment de mes études. Donc, comme cette dernière tentative avait aussi échoué, je retournai en classe.

Voici une autre histoire intéressante sur ma période primaire. Ma mère nous avait payé, à ma sœur Shashi et à moi-même, les services d'un professeur particulier. Pendant un certain temps, nous avons réussi à le convaincre de nous apprendre à jouer aux cartes plutôt que de nous instruire. Le pauvre professeur n'avait pas d'autres options que d'accéder à nos désirs, car nous étions les enfants de l'ancien maire. Ainsi, la plupart du temps, nous jouions aux cartes, sauf lors des journées d'inspection de ma mère, où là nous faisons semblant de travailler très sérieusement, ce qui lui faisait plaisir. Ce sketch se prolongea pendant un ou deux mois. Il connut cependant une fin brutale le jour où ma mère vint sans prévenir dans la pièce pendant que nous jouions aux cartes au lieu d'étudier avec notre professeur. Celui-ci était assis, dos à la porte, alors que je faisais face à l'entrée. Dès que je vis ma mère arriver, je me débarrassai des cartes et jetai un regard désapprouvateur en direction du maître. Je lui reprochai de n'avoir aucune intention de nous faire cours pour nous permettre de réussir nos examens. Mon brusque changement d'attitude laissa le professeur totalement perplexe. Avant d'être en mesure de se justifier, ma mère avait déjà déchaîné sa colère sur lui, employant de rudes remontrances, puis lui demanda d'arrêter ses cours sur le champ. Ma sœur, autant que moi-même, arborions un regard innocent, mais nous nous sentions très mal à l'aise, car le pauvre maître avait perdu son travail à cause de nos méfaits. Plus tard nous allâmes nous excuser auprès de lui. Telles étaient mes journées durant ma scolarité.

C'est dans la maison de "Sadar" que ma sœur Shantatai débuta son apprentissage de la musique classique indienne, et que Balasahib apprit à jouer des tablas. J'étais extrêmement impressionné par la créativité illimitée de cette musique. Tous mes amis, près de chez moi, étaient des enfants venant de familles indo-britanniques ou des "Browns sahibs" (d'Indiens très occidentalisés, pro-britanniques), et ils avaient l'habitude de chanter des chansons occidentales. Mais j'étais toujours attiré par la musique indienne classique. Je pense que l'origine de mon goût pour cette musique s'est formée dans les premières années de ma vie. Sashi, mon autre sœur, chantait également ainsi que Shri Mataji, dont la voix était très agréable et mélodieuse. Elle perdit plus tard la qualité musicale de sa voix suite aux innombrables discours qu'Elle donna pour propager Sahaja Yoga. Je ne reçus jamais d'éducation formelle aux tablas, mais c'est un don naturel qui, dans ma jeunesse, me permit d'atteindre un certain niveau.

C'est de cette maison de "Sadar" que chaque matin, Shri Mataji partait se promener jusqu'à un temple reculé, qu'on appelle le temple de Mère Lodrus. J'étais son compagnon fidèle. Elle s'asseyait dans un coin et méditait, du moins c'est-ce que je croyais. Récemment, Elle m'a expliqué qu'en réalité Elle s'interrogeait sur la façon d'aider les gens du monde entier à se débarrasser de leurs problèmes, en éveillant collectivement leur Kundalini. Ce qui m'impressionna

le plus en tant qu'enfant, c'était la forte ressemblance de la statue de Mère Lodrus avec Shri Mataji (De nos jours, cette statue a été remplacée par une autre statue). A tel point que, selon moi, le sculpteur devait avoir le visage de Shri Mataji en tête lorsqu'il sculptait la pierre. La brise du matin était si rafraîchissante et stimulante que la plupart du temps je courrais devant Shri Mataji pour évacuer mon trop plein d'énergie. Elle se sentait aussi très revigorée après cette marche matinale. Le temple fut construit par les missionnaires, qui enseignaient dans un établissement local, mais cette Déesse ne représente aucune religion ni communauté particulières. En fait, c'est une population pauvre et non chrétienne qui la vénère, pas seulement pour qu'elle exauce leurs vœux, mais parce qu'une grande impression de paix et d'amour émane d'elle. Aujourd'hui encore, des milliers de personnes viennent la glorifier.

Bien que nous habitions dans un secteur d'anglo-indiens et de « Browns Sahibs » possédant, à proximité, beaucoup d'écoles régies par les missionnaires, mes parents s'opposaient à ce que nous les fréquentions. Mon établissement était proche de notre domicile, mais ceux des autres enfants de la famille étaient très éloignés. Envoyer les enfants à l'école à pied, faisait partie de la discipline de la maison, même si leur institution se trouvait à bonne distance. Shri Mataji et ma sœur Shantatai devaient aussi marcher pour s'y rendre.

Une des raisons importantes qui conduisit mon père à s'installer à Nagpur, était qu'il voulait faire bénéficier ses enfants d'une bonne éducation, ce qui ne lui semblait pas réalisable à Chhindwara. L'enseignement précoce était possible dans plusieurs écoles, dont celle de Saint Ursulas. Shri Mataji rejoignit le collège pour filles "Bhide Girls High School" dans le quartier de Sitaburdy. Cette institution se trouvait à six ou sept kilomètres de notre maison de Sadar, et, comme je l'ai dit plus haut, les enfants devaient faire ce trajet à pied.

Shri Mataji et Shantatai prenaient toujours un raccourci pour se rendre à l'école. Elles escaladaient une petite colline appelée "Sitaburdy tekdi", ce qui leur permettait d'écourter le parcours. Elles appréciaient beaucoup le sentiment d'aventure qu'elles éprouvaient à gravir la butte. Un jour, lors de la mousson, il plut abondamment. Un petit ruisseau (nallah) qui d'habitude était à sec, déborda de son chenal et produisit un courant très fort. Comme l'automobile était en réparation ce jour-là, on envoya un domestique les escorter sur le chemin du retour. Au moment où tous trois étaient en train de monter la côte (tekdi), des nuages noirs commencèrent à s'amonceler. Avant qu'ils ne s'en fussent aperçus, la pluie tomba ardemment. Le temps d'atteindre le ruisseau, celui-ci était déjà sorti de son lit. En voyant la force du courant, Shantatai ne voulut pas traverser, contrairement à Shri Mataji qui était bien déterminée à passer de l'autre côté. Shantatai, on le savait bien, était une enfant très timide qui avait peur de prendre des risques, alors que Shri Mataji était exactement à l'opposé : brave et nullement découragée par la peur. Constatant la peur de Shantatai, le domestique la prit dans ses bras et lui fit franchir le ruisseau. Une fois de l'autre côté, il s'apprêtait à aller chercher Shri Mataji quand un cri retentit. Il semble que Shri Mataji avait décidé de traverser toute seule, mais Elle réalisa assez vite que le courant était très fort. Quand Elle commença à dériver, Elle s'accrocha fermement à un arbre, jusqu'à ce que le domestique l'eût rejoint pour la hisser hors de l'eau. Telle était la nature aventureuse de Shri Mataji.

Dès que l'occasion se présentait, Shri Mataji préférait toujours marcher alors que Shantatai aimait mieux prendre l'automobile ou la "tonga" (voiture à cheval). Shri Mataji avait aussi l'habitude de se promener sans chaussures. Ma mère insistait pour qu'Elle enfilât des "chapals" (tongs en cuir) mais une fois sur le chemin, Elle enlevait ses souliers, les prenait à la main, et continuait sa route pieds nus.

Shri Mataji était pleine de gentillesse et de compassion pour les nécessiteux. Elle faisait aussi preuve d'une immense patience. Un jour, nous nous trouvions à la maison avec une amie qui avait peu de moyens. Elle nous confia que chez elle, il n'y avait pas assez de nourriture à manger. Alors, Shri Mataji prit plusieurs sacs remplis de grains de notre réserve familiale, et les lui donna. Cela contraria beaucoup notre mère, mais connaissant le cœur généreux de sa fille, elle excusa son soi-

disant méfait. Notre mère nous disait toujours : « Shri Mataji est extrêmement sensible aux souffrances des pauvres, les larmes Lui montent aux yeux jusqu'à parfois franchement pleurer »

En maintes occasions, des personnes ont exploité la nature compatissante de Shri Mataji, en faisant étalage de leurs souffrances et de leurs ennuis. Mais Elle n'a jamais changé, bien qu'Elle sût qu'on profitait de sa bonté et sa générosité.

Shri Mataji était aussi une très bonne infirmière. Quand Balasahib se trouva immobilisé par la typhoïde, Elle s'en occupa constamment avec ma mère. On plaçait une vessie de glace sur son front pour faire baisser la fièvre. Pendant presque un mois, il fut incapable de parler à cause de sa maladie. Mon père, qui était alors le maire de la ville de Nagpur, décida de nous installer à Kamptee, à quinze kilomètres de là. Comme Balasahib ne pouvait pas parler, Shri Mataji développa un autre moyen de communiquer : s'il levait deux doigts, cela signifiait qu'il acceptait de manger ce qu'on allait bientôt lui servir, ou ce qu'on lui présentait. S'il ne montrait qu'un doigt, cela voulait dire « non ». Pendant cette période, il lisait beaucoup de livres de Robert Blake et Sexton Blake. Un jour, Shri Mataji lui demanda quel livre il aimerait lire et il murmura Sexton Blake. C'est de cette façon qu'en prenant soin de lui, Elle commença à le faire parler. La fois suivante, Elle lui demanda quel disque il voulait écouter. Elle énuméra le nom de plusieurs musiciens et Balasahib réussit, bien que difficilement, à articuler celui de Pannalal Ghosh et ensuite il se mit à parler sans difficulté.

Ma mère fut emprisonnée à cinq reprises et chaque fois Shri Mataji prenait en charge la maison.

Pendant les années 1939-1941, le Congrès connut beaucoup de hauts et de bas sur le front politique. En 1939, il tint sa session annuelle à Tripuri sur les bancs de la rivière Narmada près de Jabalpur. Cette manifestation n'était pas seulement suivie par mon père, qui était le président du comité du Congrès de Tripuri, ma mère et Shri Mataji, mais aussi par tous les membres de la famille, moi y compris. Bien qu'étant alors âgé de six ans seulement, je garde un vif souvenir de la réunion des grands pontes de la politique : Jawahar Lal Nehru, Vallabhbhai Patel, Maulana Abul Kalam Azad et bien sûr, Gandhiji, (le Mahatma Gandhi) étaient assis sur l'estrade d'honneur. C'était l'époque où les visites de mes parents et de Shri Mataji à Wardha étaient fréquentes. Gandhiji aimait appeler Shri Mataji "Népalî", parce que, disait-il, Elle avait les traits de la Déesse Sita, qui venait du Népal.

Quand pour la première fois, mon père se rendit auprès de Gandhiji accompagné de toute sa famille, le Mahatma lui demanda lequel de ses enfants il devait choisir pour le Travail National. Gandhiji prit finalement Shri Mataji alors âgée de sept ans. Le Mahatma L'aimait et L'appréciait énormément.

Pendant ce temps, tous les enfants, dont Shri Mataji, poursuivaient leur instruction. A l'école primaire, on mit en place une danse dédiée à Shri Krishna : c'est Elle qui fut choisie pour interpréter le rôle principal. Elle s'exécuta si habilement, que tout le monde commença à L'appeler "Krishna". Même les amis de mon père prirent l'habitude de La surnommer ainsi.

Pour l'année scolaire 1938-1939, Shri Mataji étudia au lycée de filles de « Bhide » en « dixième », l'année précédant celle du baccalauréat général. L'établissement était surtout fréquenté par des filles de brahmanes. Shri Mataji y était très populaire, mais comme Elle était chrétienne, ces filles de brahmanes n'osaient pas partager leur repas avec Elle. En même temps, elles aimaient beaucoup le faire et se cachaient derrière l'école pour manger avec Shri Mataji.

Récemment, ses anciennes amies de collège ont voulu offrir une grande réception pour Sahaja Yoga mais Elle a préféré décliner l'invitation.

C'était une élève très brillante, et Elle était particulièrement bonne en langues et en mathématiques. Elle était la seule étudiante chrétienne de son professeur de mathématiques, qui était un brahmane.

Il aimait particulièrement flatter et distribuer des éloges, mais Shri Mataji n'a jamais apprécié qu'on complimente ou qu'on loue une personne inutilement. C'est pour cette raison qu'il commença à prendre Shri Mataji en grippe. Il lui reprochait sans cesse son franc-parler, et d'être ouvertement contre le système de castes. Après un certain temps, son aversion pour Elle prit une telle ampleur, qu'il La fit échouer à son examen final de mathématiques, bien qu'Elle ait réussi à résoudre tous les problèmes correctement. C'était un véritable acte de malveillance. Shri Mataji en parla à nos parents et ils prirent la décision de se rendre en Sa compagnie auprès du proviseur du collège. Ma mère était très confiante car le directeur de l'établissement était diplômé de l'université de Fergusson à Pune, comme elle l'avait été avant lui. Cependant, ce qui se passa fut à l'opposé des attentes de ma mère. Le proviseur refusa de laisser passer Shri Mataji dans la classe supérieure si Elle tenait à conserver son option en mathématiques ! Ma mère et Shri Mataji suggérèrent de faire recorriger sa feuille d'examen par un autre professeur, mais cela aussi fut récusé. Constatant son attitude pleine de préjugés, mes parents décidèrent d'inscrire leur fille à l'école Seva Sadan, dont le proviseur, monsieur Garud, était un bon ami de mon père. Il accepta sans problème d'enregistrer Shri Mataji en "première", classe qui équivalait à une terminale dans un autre établissement. De cette façon Elle ne perdait aucune année dans sa scolarité.

Elle obtint toujours des récompenses pour Ses rôles dans les pièces de théâtre de l'école, et Elle avait les meilleurs résultats scolaires de l'établissement. En outre, monsieur Garud lui permit de rester au foyer du collège Seva Sadan dont la cuisine était totalement végétarienne. Le proviseur était brahmane et donc aussi végétarien. Cependant, il faisait toujours bouillir deux œufs pour Shri Mataji : il les cachait dans une poche de son manteau pour les lui donner secrètement, et, à l'insu de tous, ramassait les coquilles, les enveloppait dans un papier qu'il remettait dans sa poche, afin de les faire disparaître sans laisser de trace. Certes il choyait Shri Mataji par amitié pour mon père, mais surtout parce qu'Elle vivait seule au milieu de gens qui ne mangeaient pas de nourriture d'origine animale.

En 1940, Shri Mataji réussit sa « Matriculation » (niveau seconde, 2 ans avant le baccalauréat) et reçut des distinctions en marathi, en anglais et en mathématiques. Comme Elle obtint la mention « Bien », ce ne fut pas un problème pour L'inscrire dans une faculté de sciences (qui préparait les élèves au baccalauréat scientifique). Comme je l'ai déjà écrit, Elle avait un vif intérêt pour la médecine. Elle disait toujours que l'Inde avait besoin de beaucoup de docteurs, surtout dans les zones rurales. Cependant, il s'avère maintenant qu'Elle avait surtout choisi médecine pour pouvoir expliquer clairement l'activité de la Kundalini, aux intellectuels et praticiens. L'Ayurvéda parle de ce qu'est la Kundalini, mais il est dit que son éveil n'est pas accessible aux êtres humains ordinaires.

Son frère aîné, Narendra, étudiait à l'université de Lucknow et vantait les mérites de cette faculté, en disant que le niveau d'études était supérieur à celui enseigné à Nagpur. Mes parents voulaient donner la meilleure éducation possible à leurs enfants, ils décidèrent d'inscrire Shri Mataji à l'université Isabella Thoban de Lucknow. Je me souviens qu'à chaque fois qu'Elle rentrait à la maison pour les vacances du Diwali ou les vacances d'hiver, Elle ramenait un petit cadeau pour chacun, alors que mon frère, lui, revenait les mains vides. Il expliquait cela en disant que l'argent qu'on lui envoyait n'était pas suffisant pour payer tout ce dont il avait besoin. Shri Mataji qui recevait moins d'argent que lui, arrivait toujours à économiser suffisamment pour nous faire des présents. C'est pourquoi ses retours étaient bien plus attendus que ceux de mon frère. Il est certain que les cadeaux représentaient pour nous une grande source de joie, mais ce que nous apprécions vraiment, c'était la chaleur et l'amour qu'Elle nous prodiguait toujours. Mon frère aîné aimait beaucoup les vêtements. Un jour, il importuna ma mère pour obtenir un manteau plus long que celui qu'il possédait déjà, et ma mère dut le lui coudre. Elle avait un faible pour lui et lui donnait toujours un peu plus qu'aux autres.

Lors de son séjour à Nagpur, Shri Mataji se fractura la main droite en tombant par terre durant une partie de badminton. C'était pendant les vacances de décembre, peu de temps avant l'examen de fin d'année. Nous nous rendîmes à l'hôpital avec elle. Le docteur Ragilal, avant de lui remettre le bras en place, lui demanda si elle aurait la force de supporter la douleur, puis lui retourna le bras sans anesthésie. Il fut subjugué par sa résistance et dit à mon père que sa fille était une Déesse Durga. Comme elle était élève en première, son examen dépendait de l'administration du lycée et non pas de celle de l'université. Elle demanda alors aux autorités compétentes de pouvoir passer son examen après l'enlèvement du plâtre de sa main droite. L'administration refusa cette requête et elle dut revenir à Nagpur sans avoir pu se présenter aux examens. Mes parents décidèrent alors de l'inscrire à la faculté des Sciences locale (appelée maintenant l'Institut des sciences). C'est de cette façon que Shri Mataji commença à fréquenter la "Faculté des Sciences" de Nagpur.

A cette époque, en 1939-1940, mon père occupait le poste de procureur de la République. En tant que tel, il plaidait beaucoup de cas. Il y eut notamment une affaire de meurtre, encore considérée de nos jours comme étant l'une des plus exemplaires de la preuve indirecte. C'est un cas très intéressant que je vais vous narrer brièvement.

Un beau-père avait développé un sentiment illicite pour la femme de son fils, qui était une jeune fille innocente d'un des villages du Gujarat. Il la menaça des plus affreuses représailles et de ce fait, la jeune femme ne put que se soumettre docilement à ses désirs. Pourtant son fils (le mari de la fille) prit connaissance de son forfait, et lui dit qu'il serait dénoncé devant tout le monde pour avoir commis un crime aussi haineux et coupable. Le père, sentant la culpabilité et la honte le ronger, décida d'assassiner son propre fils. Saisissant la première opportunité, le père tira à bout portant sur son fils, à partir d'une fenêtre située à quelques pas derrière son enfant. Il le tua dans le dos, avec un fusil très puissant à canon long. La balle pénétra le corps par le dos et ressortit par la poitrine. Le fils mourut sur le coup. La femme fut le témoin de l'assassinat de son mari. Le père se débrouilla pour soudoyer le médecin légiste afin d'obtenir un bon rapport médical, mais la police crut à un acte criminel. Entre temps, le corps du défunt avait été incinéré sans que la police eût pu examiner le cadavre, et la chemise que la victime avait portée au moment du meurtre avait été donnée au blanchisseur pour qu'il la détruise.

La thèse de la défense fut que le fils en avait assez de sa vie et donc s'était suicidé en appuyant sur la détente avec un orteil, le canon du fusil placé contre sa poitrine. La seule preuve qui aurait pu faire basculer l'affaire en faveur du Ministère public, c'était la chemise. Alors mon père lança une grande « battue » pour retrouver la chemise qu'on disait avoir été jetée dans la rivière Kanhan. Après trois ou quatre jours de fouille, on retrouva la chemise, accrochée à un morceau de bois flottant.

Heureusement, les zones de pénétration et de sortie de la balle étaient intactes. Le dos de la chemise comportait des traces de poudre. Le point d'impact où la balle était entrée formait un petit trou, alors que l'orifice de sortie, dans le dos et au niveau de la poitrine, était beaucoup plus large. Il n'y avait pas non plus de trace de poudre sur le devant de la chemise. La plaidoirie de mon père montra qu'il est notoire qu'une balle entrant dans un corps fait un petit trou, alors que quand elle en ressort, le trou est plus grand, car la rotation de la balle se dégrade en vrille. Il précisa aussi que si une personne est tuée à bout portant, on retrouve des traces de poudre là où la balle est entrée. Or, il n'en existait pas à l'avant de la chemise, et la théorie de la défense qui plaidait pour le suicide n'était plus justifiée. L'avocat de la défense, monsieur Kedar, répliqua que ce que mon père avançait ne pouvait être prouvé que par des experts en balistique. Étant donné que mon père n'était qu'un avocat et non un expert en balistique, il ne s'agissait là que de son point de vue et la cour ne devait pas accepter son argumentation.

Le juge, qui était Anglais, était quelqu'un d'impartial. Il envoya toutes les preuves et la plaidoirie de mon père à la police de Bombay, puis à celle de Scotland Yard. Les experts en balistique de ces deux agences furent entièrement d'accord avec le postulat de mon père, et par conséquent, grâce

aux preuves indirectes, on envoya le suspect en réclusion à perpétuité.

Au début de l'année 1942, Gandhiji, constatant la futilité des négociations avec les Britanniques, décida de lancer le mouvement "Quit India" (Quittez l'Inde). Il demanda à tous les membres du Congrès d'intensifier la non coopération et la désobéissance vis-à-vis de la loi britannique. A cette époque, mon père était procureur de la République, et sa première décision fut de démissionner de ce poste. Un drapeau britannique se trouvait au sommet de la Cour Suprême : en tant que digne partisan de Gandhiji, il grimpa sur le toit du bâtiment et détruisit le drapeau britannique. Il nous demanda alors de tous entonner l'hymne « Vande Mataram », (dont le titre signifie "Je Vous salue, O Mère Patrie". C'était un symbole politique de la résistance à l'occupant). Un soldat anglais lui tira dessus et l'atteignit à la tempe. Il commença à saigner abondamment, mais néanmoins réussit à hisser notre drapeau tricolore. Il attendit de le voir flotter librement au vent pour ensuite entonner 'Vande Mataram' en saluant le drapeau. Les Britanniques furent extrêmement perturbés par cet acte de désobéissance civile. Ce jour-là, mon père rentra tôt à la maison et annonça à ma mère qu'ils allaient recevoir la visite "d'invités" et qu'elle devait préparer un Biryani (un plat de riz spécial). Ma mère savait très bien à quoi s'attendre quand son mari lui parlait "d'invités". En effet, il venait déjà de lui raconter que bien que touché par balle à la tempe, les Anglais ne tarderaient pas à venir l'arrêter.

Je me souviens de cet événement avec acuité : c'était un samedi. Comme à quinze heures, les "invités" n'étaient toujours pas arrivés, il demanda aux enfants d'aller voir un film au "Théâtre Palace", auquel on pouvait se rendre à pied, (et qu'on appelle aujourd'hui Bharat Talkies). Moi, par contre, j'étais resté à la maison car je n'aimais pas du tout l'obscurité de la salle de cinéma. A quinze heures trente, apparut un certain monsieur Mustaq Ahemad, ami de la famille et inspecteur de police, accompagné de deux assistants. Mon père le reçut à bras ouverts, comme à son habitude, et il pria ma mère de dresser le couvert. Entre temps, on m'envoya chercher mes frères et sœurs. Je me rendis alors au cinéma accompagné d'un domestique. J'y rencontrais le directeur pour lui demander d'afficher à l'écran le message suivant : "On est sur le point d'arrêter P.K. Salve. Ses enfants doivent immédiatement rentrer à la maison" Dès que le texte fut affiché, pratiquement toute la salle se vida et sortit à notre suite pour aller rendre hommage au futur détenu Salve. Quand les enfants furent rassemblés devant la maison, mon père vint nous voir et dit de ne pas pleurer mais de crier les mots de "Vande Mataram" (Je vous salue O Mère Patrie). Cette chanson avait été écrite par Bankin Chandra et devint notre hymne national même après la libération. Mais quelques dirigeants musulmans objectèrent en disant qu'elle était écrite en sanscrit et qu'elle faisait l'éloge de la Mère patrie en la comparant à la Déesse Durga. Donc, qu'elle n'était pas représentative de toute la société indienne. C'est ainsi que cette chanson magnifique, qui coulait dans les veines de chaque Indien ayant combattu pour la liberté, ne reçut jamais du gouvernement, le statut d'hymne national.

Ensuite mon père interrogea monsieur Mustaq Ahemad pour savoir s'il allait ou pas lui passer les menottes. Ce dernier resta sans voix et ne put que répondre : "Sahib Salve, vous arrêter de cette façon pèse lourdement sur ma conscience. S'il vous plaît, n'ajoutez pas à ma honte en me demandant de vous menotter." Mon père proposa alors à l'inspecteur de prendre notre propre voiture plutôt que son fourgon de police. L'inspecteur lui répondit qu'il serait très honoré de l'accompagner au poste dans son véhicule personnel. Une de nos voitures était une magnifique Chevrolet décapotable et mon père ordonna au chauffeur d'ouvrir le toit du cabriolet. Puis, il se plaça debout entre les deux assistants qui l'escortaient, assis de chaque côté, et cria à gorge déployée "Vande Mataram". Dès que la voiture commença à rouler, la foule se mit en marche et l'accompagna sur une bonne distance. Ma mère ne pleura pas mais cria "Vande Mataram" avec des larmes plein les yeux. Voilà la dimension du patriotisme de mon père, et c'est pourquoi, nous tous frères et sœurs, et plus particulièrement Shri Mataji, éprouvions un tel sentiment de respect et une si haute estime pour notre père.

En août 1942, mon père était emprisonné et la famille passait par des difficultés financières. Dans ces circonstances, Shri Mataji, qui étudiait à la faculté de médecine de Nagpur, signa la fin de ses études par un acte politique. Le 15 août, date qui sera plus tard celle de la commémoration de l'Indépendance de l'Inde, en signe de protestation, Shri Mataji monta un piquet de grève devant l'entrée de son université, et stoppa tous les étudiants qui voulaient y entrer. Ma mère, bien que très conservatrice, ne fit aucune objection aux activités de sa fille. Le directeur de sa faculté était un bon ami de la famille, mais il reçut l'ordre des Anglais de renvoyer toute personne faisant un piquet de grève ou désobéissant au règlement de l'établissement. On demanda à monsieur Khrisnamurti, qui était le proviseur adjoint, d'aller persuader Shri Mataji d'arrêter ses activités de gréviste. Si Elle cessait de manifester, on lui promettait qu'en retour Elle recevrait un certificat de radiation de scolarité en bonne et due forme (stipulant qu'Elle avait bien achevé son année d'études). A cette époque, un renvoi sans certificat signifiait qu'on ne pouvait plus s'inscrire dans aucune autre université de l'État. Shri Mataji refusa immédiatement cette proposition. Elle répondit qu'Elle préférait se faire renvoyer plutôt que recevoir les faveurs d'une administration universitaire dirigée par les Anglais. Monsieur Khrisnamurti ayant échoué dans sa tentative pour convaincre Shri Mataji, s'en retourna voir le proviseur monsieur Shabde, qui, lui, soutenait ardemment les Anglais. Ce dernier écrivit une lettre d'exclusion pour les motifs suivants : obstruction à l'entrée des étudiants, incitation à la désobéissance et contestation du règlement intérieur.

C'est véritablement à contrecœur que monsieur Khrisnamurti tendit à Shri Mataji la lettre de révocation. Il est intéressant de savoir qu'après sa retraite il s'installa à Pune. En 1991, je crois, un vieux monsieur Khrisnamurti vint rencontrer Shri Mataji et toucha Ses pieds de lotus. Il Lui dit qu'il avait honte d'avoir été obligé de renvoyer une personnalité tellement divine, mais que Lui avoir touché les pieds l'avait lavé de tous ses anciens péchés. Shri Mataji fut très émue de son geste et lui répondit qu'il n'avait fait alors que son devoir envers l'université, de même qu'Elle avait accompli son devoir vis-à-vis de la patrie. Donc, aucun péché n'avait été commis. En tous cas, Elle n'éprouva jamais de grief ni d'aversion à son égard car il avait une âme noble. Il dit aussi que lorsqu'il La vit affronter sans peur les soldats anglais et leurs fusils, il pensa : « Elle est l'incarnation de (la déesse) Durga. »

Il existait une autre raison à son exclusion. Un ami de la famille, un certain monsieur Paul, était le Recteur de l'université. Son fils étudiait dans la même classe que Shri Mataji. Le jour de son piquet de grève Elle dit à Paul junior, que s'il était un vrai Indien, il ne devait pas aller en classe, mais au contraire l'aider à manifester. Au lieu de cela, Paul junior, exemple typique du Brown Sahib, refusa catégoriquement et critiqua ouvertement Gandhiji et son mouvement de non-violence. De plus, il déclara qu'il était très heureux de vivre sous la coupe des Anglais et que, de toutes façons, l'Inde ne pourrait jamais arriver à se libérer par un mouvement de non-violence. Il ajouta que les Indiens ne pourraient jamais diriger le pays car ils étaient trop incompetents. En entendant cela, Shri Mataji et ses amies ôtèrent leurs bracelets pour les lui offrir, (car en Inde, si un homme porte des bracelets, c'est un synonyme de féminité, de lâcheté et manque de courage). Cela mit Paul junior terriblement en colère. Il rapporta la scène à son père, monsieur Paul, qui, malgré l'amitié qu'il avait pour mon père, veilla à ce que Shri Mataji fût renvoyée.

J'aimerais mentionner encore un autre événement.

Un jour, Shri Mataji décida de monter un piquet de grève devant le collège Ste Ursula (l'établissement que ma mère avait dirigé en 1919). Shri Mataji tenant un drapeau indien à la main, restait campée en face de la porte et priait les élèves de rentrer chez eux. Elle attendait l'arrivée du car scolaire qui faisait la navette pour les étudiants éloignés. Dès qu'Elle vit le bus approcher, Elle s'allongea par terre juste devant l'entrée de l'école, de manière à empêcher le bus de pénétrer dans l'enceinte de l'établissement. Les autorités de l'école envoyèrent un commis (un jeune coursier) pour prévenir le chauffeur, à une centaine de mètres avant l'entrée. J'étais à côté de Shri Mataji et je ne pouvais pas supporter de La voir allongée à même le sol, sans rien pour La protéger. Alors, je décidai de courir jusqu'à chez moi pour Lui rapporter un tapis. Sur le chemin de la maison, je pus

surprendre le coursier disant au chauffeur du car de prendre une autre route pour rejoindre l'école. De toute façon, ma priorité étant de rapporter un tapis pour Shri Mataji, je continuai ma course jusque chez moi, pris un tapis, et m'en retournai pour finalement trouver tout un tas de policiers encerclant Shri Mataji. Le car avait pris une route de traverse pour pénétrer dans l'école par une entrée secondaire. Shri Mataji était maintenant debout, Elle tenait le drapeau indien et scandait des slogans anti-britanniques leur demandant de quitter L'Inde. Ensuite, les policiers l'emmenèrent dans un fourgon jusqu'au poste de police, où ils la torturèrent en la mettant sur des blocs de glace. Ils lui firent subir aussi des chocs électriques. Ils la relâchèrent enfin en l'avertissant que si Elle recommençait à proférer des slogans contre les Anglais, ou si Elle manifestait devant une quelconque institution, Elle serait mise en prison. Elle réagit immédiatement en répondant que les Indiens étaient déjà emprisonnés dans leur propre pays, puisqu'ils n'étaient pas libres, et qu'être à l'intérieur ou à l'extérieur de la prison ne ferait aucune différence pour Elle.

Elle avait donc été renvoyée de son université et ne pouvait plus s'inscrire dans aucun autre établissement de l'état. Rester à ne rien faire à la maison était pour Elle hors de question, surtout quand le mouvement « Quittez l'Inde » (« Quit India ») était à son apogée. C'est pourquoi un jour, Elle déclara à ma mère qu'Elle avait choisi d'intégrer un groupe d'activistes clandestins. Ils distribuaient des brochures et des tracts contestataires, et collaient des affiches.

Ma mère était très traditionaliste dans sa manière de vivre et n'aurait jamais permis à une jeune fille de dix-huit ans, qui en plus était très jolie, de se rendre au marché sans escorte. Cependant, cette même maman autorisa sa fille à s'impliquer dans une mission risquée qui pouvait avoir comme conséquences un emprisonnement de longue durée ou même la mort si Elle se trouvait engagée dans un affrontement avec les forces armées britanniques. Ses enfants étaient très précieux pour elle, particulièrement Shri Mataji, mais la liberté de la Nation l'était plus encore et avait la suprême priorité. Ainsi elle laissa Shri Mataji passer à la clandestinité.

Un soir, plusieurs années plus tard, alors que je soignai ma mère et lui parlai de cet épisode, je lui dis en plaisantant qu'elle avait deux échelles de valeur, une pour les filles, l'autre pour les garçons. Elle était très stricte avec les garçons et très souple avec les filles, car permettre à Shri Mataji, âgée de dix-huit ans seulement, de rejoindre un groupe de clandestins, était le parfait exemple du traitement de faveur qu'elle avait envers les filles. Elle me répondit avec tout son sérieux, qu'elle n'avait pas aimé l'idée que sa fille se fût engagée dans la clandestinité. Mais les circonstances en 1942 faisaient qu'elle était bien plus indispensable à la Nation qu'à Sa propre mère. De plus, elle pensait que Shri Mataji avait une personnalité très forte. Voilà pourquoi elle autorisa sa fille à passer à la clandestinité bien que ce fût opposé à ses principes et ses convictions.

Le chef du groupe de Shri Mataji était un certain Thakur Niranjana Singh, un vieil homme qui s'était engagé à mettre les Anglais dehors. Leurs activités secrètes incluaient d'aller de villages en villages et de villes en villes, pour dire aux gens la nécessité de se débarrasser des Britanniques et de se libérer de l'esclavage. Tout devait se faire de la façon la plus discrète possible pour ne pas éveiller les soupçons des autorités vigilantes. Ce travail consistait aussi à distribuer des pamphlets anti-britanniques. Je me souviens que Shri Mataji les stockait dans notre maison. Elle avait l'habitude de nous rendre des visites furtives aux moments les plus inattendus de la nuit, et de s'esquiver après avoir rassemblé un paquet de ces tracts. Les Britanniques eurent vent que des activités subversives allaient bon train dans la maison. Ils firent donc une perquisition mais ne purent rien trouver, car ma mère les cachait toujours sous la réserve de grain qu'elle avait en charge de conserver. Elle avait ouvert chez nous une boutique pour vendre du riz concassé à la main et du sucre de canne brut (jaggery). Elle travaillait en tant qu'agent de l'organisation dirigée par le Mahatma Gandhi qu'on appelait "Gram Udyog", (pour le travail artisanal à domicile).

Comme mon père avait été le seul membre de la famille à gagner sa vie, les revenus avaient chutés

substantiellement suite à son emprisonnement et, dans le but de pouvoir nourrir les enfants convenablement et de faire face aux dépenses quotidiennes, on vendit les meubles et les biens de la maison un à un. En plus de ces problèmes d'argent, il y avait la maladie d'une de mes sœurs, Shanta Sheela (Shantabai). Elle tomba sérieusement malade de la diarrhée saisonnière, qui quelquefois peut s'avérer fatale. Ma mère dut vendre quelque uns de ses bijoux pour avoir la somme nécessaire à ses soins. La situation était si critique à ce moment-là, que nous ne pouvions même plus payer les factures de notre grande maison. Durant l'année scolaire 1942-1943, certains enfants de la famille durent suspendre leurs études. Pour ma part, je n'étais pas obligé de manquer l'école, mais je réussis quand même à rater une année de cours. A cause de sa radiation, Shri Mataji avait perdu Elle aussi une année de scolarité, mais Elle voulait vraiment continuer Ses études et Ses activités politiques. Cette année-là fut une période d'agitation et de terribles privations pour toute la famille. Comme nous n'avions pas de rentrées d'argent, nous ne pouvions pas affronter les factures et les taxes des bâtiments que nous occupions au Mount Road. Nous dûmes déménager pour un logement plus petit appelé Buti Ki Chawl, dans le quartier de Sitaburdy. Chacun apprit à vivre frugalement et à éviter les dépenses inutiles.

Il y a beaucoup d'épisodes très intéressants à raconter au sujet du travail clandestin de Shri Mataji, à l'époque de la lutte pour la liberté. Un jour, on lui demanda de transporter une boîte remplie d'explosifs jusqu'à Bombay. Elle voyageait alors avec une amie et toutes deux séjournaient à l'hôtel Madhava Ashram. Soudain, elles apprirent que la police allait faire une descente où elles se trouvaient. Shri Mataji attacha le paquet d'explosifs avec une ficelle et le suspendit par la fenêtre, ce qui fait que la police ne put rien trouver de suspect dans leur chambre.

Un jour, Elle dut se rendre à Bombay avec une amie pour escorter un certain monsieur Bagri, qui était vraiment immense. Ils s'étaient tous trois déguisés en femmes musulmanes et portaient une burka. Au barrage de police, la taille inhabituelle de l'une des femmes intrigua l'inspecteur. Quand il alla rapporter ce point suspect au poste, le chauffeur de leur véhicule démarra en trombe, et la police les pourchassa en moto jusqu'à un certain point. Ayant semé ses poursuivants, le chauffeur conduisit ses trois passagers au milieu d'une jungle très épaisse, et les y abandonna pendant trois jours. Ils restèrent dans cet endroit sans pouvoir manger, mais heureusement, un cours d'eau leur permit de survivre. Enfin, quand l'agitation fut retombée, le chauffeur revint les chercher pour les conduire à Bombay.

Une autre fois, elles prirent le bus pour Ujjain. L'homme assis à leur côté s'appelait Niranjjan Singh. Quand il leur demanda où elles se rendaient, elles lui répondirent qu'elles allaient mettre au point leur futur mariage; lui allait rencontrer des gens dont il tut le nom. Il proposa à Shri Mataji et ses amies d'accepter l'hospitalité de sa maison. Sa femme succomba au charme de Shri Mataji et lui donna un sari. Quand Shri Mataji leur révéla le véritable motif de leur voyage, et qu'elles devaient rencontrer certains évadés de prison pour les emmener à Delhi, leurs hôtes furent très émus et leur dirent : « Si des jeunes filles innocentes comme vous se battent pour la liberté de notre pays, alors que faisons-nous ? » et ils se joignirent à elles. Trois jours plus tard, le groupe quitta Ujjain pour Delhi en voiture, et s'arrêta en chemin, pour passer deux jours dans le village de Kota. Shri Mataji se souvient encore du magnifique lac et de son environnement splendide. Ils se rendirent à Delhi avec cinq fugitifs et séjournèrent chez un patriote. Ils devaient amener secrètement ces personnes jusqu'à l'université médicale d'Unani. Beaucoup de garçons traînaient dans la rue et quand ils virent approcher ces deux jeunes filles, ils commencèrent à faire les singes, certains montaient aux arbres, d'autres se balançaient aux branches ou tapaient dans leurs mains. Au lieu d'être effrayée, Shri Mataji commença à éclater d'un rire franc et tous ces « pseudo-signes » descendirent de leurs perchoirs surpris par son courage. C'était une situation très cocasse car Shri Mataji n'avait jamais vu une chose pareille dans le Maharashtra où les hommes respectent les femmes. C'était sa première visite à Delhi.

De retour chez nous, Elle était d'une humeur radieuse mais notre mère La trouva affaiblie. Shri Mataji lui répondit qu'elle disait cela pour La garder à la maison, mais que dorénavant, Elle ne pouvait en aucune manière faire marche arrière car Elle avait pris la responsabilité de libérer notre Mère Patrie des griffes des Anglais.

Elle resta pendant neuf mois dans la clandestinité. Niranjan Singh fut arrêté et écroué dans un quartier disciplinaire. Un jour, il fit irruption devant notre porte : il venait de s'échapper de prison avec l'aide d'autres travailleurs résistants. Shri Mataji proposa à son chef de groupe de le cacher, car il vivait très loin de Nagpur. Elle lui fit parvenir de la nourriture par l'intermédiaire d'une de ses amies qui habitait non loin de chez nous. Elle quittait la maison par la porte de derrière pour aller rendre visite à Niranjan Singh, de manière à rester la plus discrète possible vis-à-vis de la police. D'une manière ou d'une autre les forces de sécurité finirent par découvrir sa cachette, maison qui servait également de quartier général au mouvement des partisans. Niranjan Singh fut de nouveau arrêté. Il fut libéré après l'indépendance de L'Inde, mais son séjour en prison l'avait beaucoup affaibli. Il rentra chez lui à Gadarwala et décéda quelques mois après.

Shri Mataji fut très touchée par les reportages des journaux au sujet du massacre de Chimur Asthi (à Vidarbah). Elle se rendit sur les lieux avec quelques amis et depuis ce jour, ne peut oublier les choses horribles qu'Elle vit, jusqu'à des enfants violés et massacrés.

A l'époque de la partition qui morcela l'Inde et créa le Pakistan, Shri Mataji étudiait à la Faculté de Médecine de « Balakram », qui se trouvait du côté pakistanaise (à Lahore), Il y eut plusieurs massacres d'hindous et de non musulmans au Pakistan, et Elle dut quitter son établissement sur le champ. En roulant vers la gare à bord d'une tonga (voiture à cheval), Elle vit une foule importante s'approcher par l'autre côté, poursuivant quelques hindous pour les tuer. Le cocher de la voiture à cheval était un homme très bon; il prit une autre route et réussit à déposer Shri Mataji à la station, en toute sécurité. Son train était le dernier train permettant d'atteindre l'Inde pour échapper au massacre.

L'esprit patriotique est si profondément inscrit en Elle, que depuis ce jour, Elle ne peut voir le drapeau national sans que des larmes ne s'écoulent de Ses yeux.

Au départ, mon père était incarcéré à la prison de Nagpur, et nous y allions ensemble, ma mère et moi, pour lui rendre visite. Au parloir, ma mère était séparée de mon père par une barrière, mais moi, étant très jeune, j'avais la permission de passer par dessous pour le rencontrer. En 1941, je jouais aux tablas et suivais assidûment les leçons données par le gourou de mon frère Balasahib. Au départ, j'avais débuté en tapant sur mes genoux, puis j'eus les instruments que mon père m'avait achetés. Avant son incarcération, il avait aussi commencé l'apprentissage des tablas, et chaque matin, il me faisait asseoir en face de lui et nous nous entraînions ensemble. A sept ans, je n'étais pas encore capable de noter les différentes « frappes » (bols), ni les compositions et variations ( kayda ), alors je les avais apprises par coeur pour pouvoir les reproduire à volonté. Les rencontres avec mon père au parloir de la prison, se limitaient la plupart du temps à lui montrer toutes les variations ( kayda ) que je pouvais exécuter, et il était très fier d'annoncer à ses camarades de cellule mes performances aux tablas.

Après un séjour d'un mois et demi au centre pénitencier de Nagpur, un émissaire de l'inspecteur Mustaq Ahemad se rendit sur les lieux et déclara que mon père devait être transféré à la prison de Vellore, une petite ville proche de Madras. En apprenant cela, nous nous rendîmes immédiatement à la gare dans l'espoir de pouvoir lui parler, et nous vîmes Vinoba Bhave dans le train. Il interpella Shri Mataji et se fâcha contre Elle en lui disant : « Pourquoi as-tu besoin de travailler pour le pays ? Tu es trop jeune. Tu es une source d'anxiété pour ta mère ! » Mon père demanda à sa fille de se rapprocher de lui et déclara : « Ne fais pas attention à ce que te dit ce vieil homme. Je suis très fier

de toi et si tous mes enfants s'engagent dans un travail patriotique, je serai le plus fier de tous les pères. » Se tournant vers ma mère il ajouta : « Tu viens de la famille des Jadhav, branche maternelle de la famille de Shivaji, alors pourquoi es-tu si inquiète ? Nirmala est la Laxmibai de Jhansi qui combattit les Britanniques. » Il avait l'air très bonne humeur et je me souviens encore de son sourire quand il nous regarda. A ce moment, nous étions loin de réaliser que nous n'allions pas le revoir avant quinze mois. Nous étions en septembre 1942.

En prison, mon père avait le droit d'écrire à sa famille. Ses lettres étaient par contre censurées avant d'être envoyées à destination. La censure consistait à répandre de l'encre noire sur le mot ou les parties du texte que les autorités ne voulaient pas laisser lire. Quelqu'un dit à ma mère que si l'on appliquait du pétrole sur les parties noircies, l'encre s'évaporait et laissait apparaître les mots écrits en dessous. A côté de notre maison, il y avait une pompe à pétrole et le fils du propriétaire de la pompe était un Sikh, un Punjabi Sardar. C'était un de mes bons amis et il me rendait toujours service en me versant un peu d'essence dans une bouteille de verre que je rapportais à la maison. De cette façon, ma mère pouvait aussi lire les parties condamnées. En retour, ses lettres étaient elles aussi passées au crible de la censure avant d'être données à mon père. Ma mère ne donnait toujours que de bonnes nouvelles concernant la famille, pour ne pas inquiéter notre père. Elle savait aussi que la priorité de la famille restait la Nation qui subissait alors de très gros bouleversements. Comparés à la crise nationale, nos problèmes familiaux semblaient minimes, mais nous ne nous sentîmes jamais abattus ni découragés. Au contraire, nous chantions toujours des chansons à la louange de notre Mère Patrie. A quatorze ans, Shri Mataji écrivit un poème plein de respect pour la Mère Patrie et nous le chantions ainsi que d'autres chants.

Quand l'année scolaire 1943-1944 commença, nous étions tous admis dans différentes écoles et collèges. Shri Mataji put s'inscrire à l'école de médecine de Ludhiana (qui appartient maintenant à l'état du Punjab), et mon frère aîné Narendra retourna à Lucknow pour terminer sa licence. Malgré nos faibles moyens financiers d'alors, ma mère était très déterminée à nous voir poursuivre nos études. Ainsi, et même si cela signifiait beaucoup de pression sur nos ressources financières limitées, elle décida que tout le monde retournerait à l'école.

Shri Mataji resta à l'école de médecine de Ludhiana de 1943 à 1945. Plusieurs années plus tard, en 1958-1987, je fus assigné à la vérification de la comptabilité de cette école, qui était devenue une très importante faculté de médecine, ainsi qu'un hôpital. Une de mes obligations, en tant que commissaire aux comptes, consistait à vérifier sur place tous les meubles des chambres d'étudiants. A ce moment-là, Gagan Ahaluwalia m'assistait dans ce travail. Un jour, il vint en courant pour me dire qu'il pouvait ressentir de très fortes vibrations qui émanaient d'une des chambres du premier étage de la section des filles. Je m'y rendis et pus aussi constater les vibrations. Plus tard, en racontant cette histoire à Shri Mataji, j'appris qu'Elle avait vécu dans une pièce du premier étage. Manifestement, la chambre d'où provenaient les vibrations fraîches devait être la Sienna.

Mon père fut libéré de prison au mois de décembre 1943 : ce fut un homme malade qui rentra chez nous. La nourriture du centre pénitencier ne lui avait pas convenu, et il en avait développé de l'acidité gastrique, puis un ulcère duodénal. Des gens dirent qu'on l'avait lentement empoisonné. Malgré cela, dès son retour, il reprit immédiatement son travail, ce qui améliora immédiatement nos finances. Nous déménageâmes une nouvelle fois dans un autre quartier, Ramdaspath, considéré de nos jours comme l'un des quartiers les plus huppés de Nagpur. La maison était très grande mais elle était tout juste construite et ne possédait pas l'électricité. Par conséquent, nous devions étudier à la lueur des lanternes et des lampes à pétrole. Ma mère m'avait confié le devoir de nettoyer chaque soir le verre des lampes. J'en éprouvais une très grande joie, pas tellement pour le travail en lui-même, mais surtout car alors j'avais la permission officielle de ne pas faire mes devoirs.

Au début de l'année 1944, le scénario politique se transforma rapidement. Il y eut une plus grande

participation des Indiens au gouvernement et les Britanniques invitèrent les partis politiques à concourir pour les élections qui allaient former le gouvernement central et celui de l'Etat (du Maharashtra). Le Congrès permit à mon père de représenter le Conseil Législatif Central, qu'on appellera plus tard le Parlement. Le Mahasabha hindou, le front politique RSS (Rashtrya Swayam Sevaksangh), lui opposa un autre candidat, le colonel Paranjpe. La circonscription électorale de mon père était très large et couvrait une zone de plus de cent cinquante kilomètres. Accompagné de ma mère, il partait souvent en tournée en voiture. Ses partisans rassemblaient des fidèles comme le général Awari, monsieur Ruikar Punamchandraka et monsieur Kanammwar, qui plus tard devint le premier ministre du Maharashtra.

Monsieur Paramandand Patel, le fabricant de cigarettes «bidi » à Goandia, parraina mon père en lui offrant une voiture et en payant sa consommation d'essence. Le sentiment patriotique était si fort, le soutien du parti du Congrès était si grand, que dans tous les lieux où mon père donnait ses discours, des milliers de personnes se rendaient à ses conférences et leur seule requête était que l'Inde fût débarrassée de son esclavage. Il n'est pas besoin de dire que mon père gagna les élections d'une écrasante majorité, à tel point que le candidat adverse, le colonel Paranjpe, n'obtint pas le remboursement du cautionnement électoral. Les élections se tinrent en 1945, cependant l'Assemblée constituante fut formée en 1946.

Un de mes oncles, David, était l'inspecteur général adjoint de la police de l'état de Maihar. (Avant l'indépendance de l'Inde, les Britanniques avaient donné des territoires à leurs partisans indiens, qui furent nommés rois ou Maharajas de ces régions appelées "Etats".) Le Maharaja de Maihar avait entendu dire que les Anglais allaient rendre le pays aux Indiens. Cela signifiait qu'il perdrait son royaume et son Etat. Sardar Vallabhbbhai Patel, un associé très proche du Mahatma Gandhi et de mon père, avait déclaré publiquement qu'une fois l'Inde libérée, tous les états petits ou grands qui la formaient jusqu'alors seraient fondus en un seul Etat indien souverain.

Mon oncle connaissait l'intimité de mon père avec Sardar Patel et il en parla au Maharaja de Maihar. Ceci se passait en 1946. Alors que mon père se trouvait à Delhi, un émissaire du Maharaja lui transmit son désir de le rencontrer et son intention de l'employer en tant que conseiller légal. Mon oncle savait pertinemment que mon père souffrait d'un ulcère duodénal, et il lui suggéra de se rendre à Maihar, où il serait soigné par le docteur Moitra, appointé au service du Maharaja. C'est pourquoi mon père accepta l'offre du Maharaja et se rendit souvent à Maihar de 1946 à 1947, à partir de Delhi ou de Nagpur.

En fait, toute la famille, y compris Shri Mataji, fréquenta Maihar. Nous nous y rendions avec le statut d'invités de l'Etat. Ces visites signifiaient beaucoup de choses à plusieurs égards. Premièrement, le docteur Moitra n'était pas seulement intelligent, il était doué dans son métier. Deuxièmement, Ustad Allahuddin Khan Sahib, maestro qui maîtrisait cinquante-six instruments et gourou de Pandit Ravi Shankar, accompagné de son fils Ustad Ali Akbar Khan Sahib, et de sa fille Annapurana Devi, étaient au service du Maharaja et formaient l'ensemble des musiciens de la cour. A ce moment-là, Pandit Ravi Shankar était un jeune étudiant qui apprenait le sitar de son maître Ustad Allahuddin. Lors d'une de nos visites à son domicile, le maestro demanda à mon père s'il aimerait écouter un peu de jolie musique. Comme c'était le soir et que mon père était un passionné, il acquiesça rapidement à la proposition. Le maître appela Ravi Shankar et lui demanda d'interpréter un morceau de musique classique indienne le « raga yaman », qui fut, pour nous, très harmonieux et nous fûmes tous absorbés par la mélodie venant de son sitar. Mais après environ dix minutes de prestation, Allahuddin Khan Sahib arrêta son élève. Il lui dit que la pureté du raga n'émergeait pas de son sitar et qu'il devait encore le travailler. Il appela ensuite sa fille Annapurana, et la pria de jouer le même raga sur un autre instrument, le Surbahar. Son interprétation était aussi très agréable et à la fin du concert, le maître nous dit que c'était comme cela qu'il fallait jouer "Yaman" (le raga Yaman).

Cette remarque meurtrit profondément l'ego de Ravi Shankar. Alors, plus tard dans la soirée, il se

rendit au palais où nous résidions avec un joueur de tablas, et implora mon père de lui accorder quinze minutes de son temps afin qu'il pût jouer pour lui. Mon père accepta avec enthousiasme. Ravi Shankar exécuta le raga Miya Mallahar pendant presque une heure. Bien que sa prestation fût excellente, on pouvait difficilement prédire à cette époque, qu'il deviendrait plus tard un maître de sitar de renommée mondiale.

Le docteur Moitra avait deux femmes et un fils très intéressant. Il n'était pas vraiment porté sur la musique et se plaignait toujours du traitement sévère qu'Allahuddin Khan Sahib infligeait à ses disciples. Il nous dit qu'une nuit à deux heures du matin, alors que tout le monde dormait, un de ses élèves vint frapper à leur porte. Sa tête saignait et, en le questionnant, il s'avéra que Khan Sahib lui avait fracassé un tabla sur la tête parce qu'il avait joué faux. J'ai honte de déclarer que moi aussi, j'eus le privilège de jouer aux tablas devant Khan Sahib et le Maharaja, et que dans mon ignorance je croyais m'être bien débrouillé. J'étais loin de réaliser à quel point cela dût être une terrible épreuve pour les deux musiciens. Le docteur Moitra soignait donc aussi mon père, et Shri Mataji nous dit qu'il était béni par des mains au pouvoir de guérison. Cette relation avec le docteur s'avéra être plus tard pratique et utile pour Shri Mataji.

Shri Mataji obtint Son baccalauréat de Sciences à l'Université Médicale de Ludhiana en 1945. Naturellement, Elle eut de très bons résultats. Comme Elle voulait continuer Médecine, Elle proposa sa candidature à plusieurs facultés dans toute l'Inde. Avec d'autres candidats, Elle obtint un entretien à la faculté de médecine de Balakram à Lahore, qui appartient maintenant au Pakistan. Le temps d'atteindre la ville de Lahore, le président de la faculté avait déjà sélectionné six filles, et puisqu'il n'y avait que six places, il dut rejeter la candidature de Shri Mataji. Elle avait de biens meilleures notes que les autres postulantes, et Elle pensait qu'il était injuste qu'Elle ne fût pas retenue. Elle demanda donc un autre rendez-vous avec le président pour redresser cette injustice. Au départ, il n'était pas du tout réceptif ni sensible aux arguments de la plaignante. Mais il fut par contre impressionné par le courage et la véhémence dont Elle fit preuve pour mener à bien Sa plaidoirie. Alors, la curiosité s'éveillant en lui, il Lui demanda d'où Elle venait. Quand il apprit qu'Elle arrivait de Nagpur et qu'Elle était la fille de P.K. Salve, il fut complètement stupéfait. Lui aussi était de Nagpur et éprouvait un grand respect pour mon père. Cependant, les places étaient toutes prises et il ne pouvait rien faire. Il Lui assura néanmoins que si l'une des postulantes ne se présentait pas à la rentrée, Shri Mataji serait admise à l'université. Finalement, une fille se désista, ce qui permit à Shri Mataji d'être inscrite à la faculté de médecine de Balakram. Elle revint à Nagpur pour Noël en décembre 1945 et resta un peu plus que le temps des vacances, afin d'aider mon père pendant la période pré-électorale.

Mes parents se rendirent à Delhi en février 1946 pour participer à la première session de l'Assemblée constituante. Quand le débat au sujet de la discrimination positive fut porté devant l'Assemblée constituante, mon père avança que la discrimination positive ne devait pas se fonder sur l'appartenance à une caste, mais devait être attribuée selon des critères économiques de pauvreté ou de richesse. A ce moment-là, le docteur Ambedkar effraya tout le monde en prétendant qu'un jour, les castes supérieures dirigerait l'Inde.

La maison allouée à mon père se trouvait au 15 de la rue Firozshah, à Delhi. Elle était gigantesque avec plusieurs chambres et deux cours intérieures. Par-dessus tout, elle possédait l'électricité, ce qui n'était alors pas le cas dans notre logis de Ramdaspath. L'attraction supplémentaire, c'était le téléphone, considéré à cette époque comme le symbole du luxe suprême. La seule chose qui nous manquait, c'était une voiture.

Pendant les vacances scolaires du Diwali, ma mère et moi-même nous nous rendîmes à Delhi. Je me souviens que mon père se rendait à pied au parlement, accompagné par d'autres membres : il y avait monsieur Gangadhar Rao Gadgil, monsieur Mavlankar (le Président de l'Assemblée), monsieur

Minu Massani, auteur du fameux livre Notre Inde.

Certains des plus éminents chefs du moment marchaient toujours sans service de sécurité jusqu'au parlement. Quand je compare les dirigeants de l'Inde d'alors à ceux de l'Inde actuelle, j'y vois un fort contraste. Du temps de mon père, la priorité des chefs était l'altruisme et la dévotion à la cause nationale. Ils étaient très honnêtes et vaillants. De nos jours, par contre, beaucoup de politiciens ne s'intéressent qu'à leur propre personne ou ont des aspirations égoïstes. Ils vivent dans le luxe et le confort mais présentent une image bien différente à leurs électeurs; la corruption est leur unique vertu, et comme ils favorisent les mauvaises personnes, ils ont toujours peur de quelque chose et ont besoin par conséquent d'une sécurité rapprochée très importante.

La distance qui sépare Lahore de Delhi n'est, somme toute, pas très grande. Shri Mataji revenait de temps en temps pour les week-ends, et pendant les vacances scolaires. Quelque fois ma mère se rendait à Lahore. Un jour, elle projeta de m'y emmener aussi, mais ce programme tomba finalement à l'eau et je n'ai pas pu y aller.

Mon séjour à Delhi était très ennuyeux car je n'avais aucun partenaire de jeux. Mais je préférais y rester puisque cela me permettait de manquer l'école. Cependant, je reçus une lettre d'un ami qui me donna envie de retourner à Nagpur : j'étais sélectionné dans l'équipe junior de cricket de mon établissement scolaire et le tournoi inter-écoles devait commencer très bientôt. Donc, malgré l'inconvénient de retrouver mes études, je revins sur Nagpur. Notre premier match du tournoi fut contre un lycée réputé appelé « Kurvey's New Model High School ». Je jouais pour l'établissement Hadas. Je ne sais pas si ce fut mon habileté au cricket, ou plutôt mon manque d'habileté, qui me permit de marquer le beau score de 30 courses et de faire tomber 3 guichets. Ce résultat offrit à notre école la victoire sur nos rivaux méritants. Cette performance me donna une forte opinion de moi-même, et je commençai à croire que j'allai devenir un grand joueur de cricket. Ma côte de popularité était au beau fixe à l'école, et les professeurs, qui d'habitude me punissaient pour n'avoir pas fait mes devoirs, devinrent beaucoup plus indulgents. Mais cette situation de rêve n'eut qu'un temps, car au match suivant, mon score fut un zéro pointé et je ne réussis à faire tomber qu'un seul guichet. Comme prévu, le statu quo revint en vigueur, accompagné des durs traitements de mes professeurs.

Je dois admettre que je ne fus jamais un brillant élève, mais d'une façon ou d'une autre je réussis à passer mes examens. Je retournai de nouveau à Delhi pour les vacances de Noël. Un soir le téléphone sonna, et une voix aiguë et grinçante me parla à l'autre bout du fil pour savoir si mon frère Narendra, dont le surnom était Polean, était à la maison. Je me renseignai pour savoir qui le demandait, et la personne me répondit de cette même voix de "fausset" que c'était Chandrika bhai. A cause du timbre perçant de la voix, je compris le mot "bai", qui veut dire "femme", au lieu de "bhai" qui signifie "frère". Sans couvrir le combiné, je me mis à crier "Polean bhaiyya, une femme t'appelle au téléphone." Immédiatement, je perçus le signe d'une protestation venant de l'autre côté du fil. On me disait d'une voix réservée que c'était "bhai" et non "bai". Ce fut ma première conversation avec Sir C.P. Srivastava qui allait plus tard épouser Shri Mataji. Agé seulement de vingt-six ans, Il avait été à la tête d'une délégation d'officiels du gouvernement indien en Suisse. Le vent hivernal de ce pays avait affecté sa gorge délicate. C'est pour cela qu'il s'exprimait avec cette voix grinçante. Le jour suivant, un homme très grand à l'air sévère, apparut sur le perron et se présenta comme étant Chandrika bhai. Je le pris instantanément en grippe, car je n'ai jamais aimé les gens avec un visage dur. Je me demandais comment mon frère, qui était lui-même si jovial, pouvait être l'ami de quelqu'un comme lui. Cependant, j'étais trop jeune pour faire partager mon opinion avec forte conviction et je gardais mon point de vue pour moi.

En mars 1947, alors que j'étais en train de terminer mes examens, une lettre de ma mère, adressée à mon frère aîné, arriva de Delhi. Elle nous annonça le futur mariage de Shri Mataji et de Chandrika bhai, le dernier prétendant auquel j'aurais pu penser. L'idée que

Shri Mataji se mariât avec lui m'était si insupportable, que je me mis à pleurer. J'étais en fait en larmes à l'idée qu'Elle pût passer sa vie entière avec quelqu'un de si ennuyeux. Dieu merci, ma première impression était totalement fautive et finalement Sir C.P., comme je l'appelle amicalement, a un magnifique sens de l'humour, bien que l'allure qu'il présente au plus grand nombre, soit fondamentalement celle d'un bureaucrate. La date du mariage fut fixée au 7 avril 1947 et on nous demanda de venir avec armes et bagages. Même mes sœurs qui habitaient à Gwalior, furent de la partie. Retrouver la famille au grand complet, dans la ville de Delhi, fut source d'une grande joie.

Mon frère poursuivait son stage professionnel pour devenir expert-comptable. Il séjournait à Delhi dans l'une des chambres de la maison de mon père, avec son ami Chinnappa. A la fin mars, nous y descendîmes tous. Le premier avril, Shri Mataji décida de faire une farce à tout le monde. Elle se leva très tôt le matin et annonça à mon frère et à son ami, que Vijay Hazare, (un éminent joueur de cricket du moment), se trouvait dehors en train de les attendre. Loin de réaliser qu'Elle était en train de leur faire un poisson d'avril, ils sautèrent de leur lit, à moitié endormis et le regard hébété, et sortirent en criant, pour recevoir Vijay Hazar comme il se doit. Ils ne trouvèrent que Shri Mataji pour les taquiner et leur souhaiter un bon premier avril. La victime suivante était Balasahib, dont les amis arrivaient effectivement ce jour-là pour participer au mariage de Shri Mataji et pour visiter Delhi. Leur train devait arriver dans l'après-midi, mais Shri Mataji annonça à son frère leur venue imminente. Il accourut sans se douter qu'on lui faisait une blague. Elle continua ainsi à berner tout le monde. Balasahib essaya de nous leurrer, Shashi et moi, mais il n'était pas un aussi bon acteur que ma sœur. L'expression de son visage le trahit et nous échappâmes à sa plaisanterie. Alors, Shri Mataji eut l'idée de faire une farce à Sir C.P. : il reçut un message lui demandant de venir au chevet de Shri Mataji, alitée et malade. Il envoya quelques émissaires, mais lui-même flaira le piège et ne vint pas. Finalement, on me demanda d'aller le chercher, car l'endroit où il résidait n'était pas loin de notre maison. Je répondis à toutes ses questions avec le plus grand sérieux et il m'assura qu'il me rejoindrait tout de suite. Le plan était le suivant : dès qu'il s'approcherait du perron, Shri Mataji s'allongerait sur le canapé, tremblant sous une couverture. Ce ne serait qu'au moment de voir Son visage, qu'on lui dirait que c'était un poisson d'avril. Une demi-heure plus tard, il n'était toujours pas là. Tout à coup Balasahib entra en courant dans le salon, et annonça que Sir C.P. arrivait. Immédiatement Shri Mataji se coucha dans le sofa, et enfouit sa tête sous la couverture. Dès qu'Elle eut le visage recouvert, nous nous mîmes tous à crier d'une seule voix : "Poisson d'avril ! " Mais Shri Mataji ne comprit pas tout de suite que ces mots s'adressaient à Elle, tellement Elle était loin de supposer que Balasahib, le plus innocent du lot, pouvait lui jouer un tel tour ! Quand Elle réalisa que Sir C.P. n'apparaîtrait pas dans le salon, Elle partit d'un grand éclat de rire en pensant à la façon dont Elle avait été bernée ! Finalement dans la soirée, Sir C.P. nous rejoignit, et il se mit à rire quand il trouva Shri Mataji en bonne santé et rajouta qu'il n'était pas si facile de le tromper ! Voilà comment nous nous amusions en famille.

Sir C.P. Sahib avait une position très élevée sur le marché des célibataires à marier de la communauté Kayasthas, qui est une caste en Uttar Pradesh. Le président Shri Rajendra Prasad, lui aussi un Kayastha, était un très bon ami de mon père. Il recevait beaucoup de lettres se plaignant de ce futur mariage avec Shri Mataji. Il répondit aux Kayasthas qu'il était très lié avec P.K. Salve, qu'il éprouvait pour lui et sa fille un profond respect, et qu'il n'avait donc pas l'intention d'interférer dans cette union sacrée. La cérémonie du mariage fut précédée, le 7 avril, par celle du Haldi. Tout le monde

s'amusa beaucoup. Comme c'était un mariage civil, on ne pratiqua aucun rituel religieux, qu'il soit hindou ou chrétien. Je me souviens que Sir C.P. portait un complet en soie et Shri Mataji un sari rouge en brocart, et moi j'étais vêtu d'un pantalon court et d'une veste à double col en Khadi (coton filé à la main à l'aide d'un rouet). Je me rappelle qu'une magnifique tente (shamiyana) avait été érigée devant la maison sur la pelouse. Les chefs nationaux les plus importants, ainsi que la plupart des membres du Parlement, vinrent assister au mariage et offrirent leur bénédiction au couple. Le professeur John Mathai, qui était alors le ministre des finances et un bon ami de mon père, proposa qu'un toast fût levé. En réponse à sa requête, Sir C.P. Dit : « en Occident, on s'aime d'abord, ensuite on se marie et on oublie l'amour dans le mariage. En Orient, les gens se marient d'abord et s'aiment après leur mariage. Alors que dans mon cas, je suis amoureux, j'épouse celle que j'aime, et continuerai à l'aimer dans le mariage. » Tout le monde applaudit sa réplique, mais Shri Mataji devint toute rouge.

La présence des dirigeants nationaux en un si grand nombre, témoignait du statut et de la popularité de mon père, bien qu'il fût le seul membre chrétien élu à l'Assemblée centrale, dans le cercle politique de l'époque. Comme la cérémonie se tenait en soirée, on servit des rafraîchissements et des collations aux invités, et Shantatai interpréta un morceau de musique classique, un raga, qui enchantait tout le monde.

Chapitre 5  
De 1947 à 1955  
La naissance d'une nation

Après la cérémonie du mariage, Shri Mataji resta dans notre maison de Delhi pour quelques jours, puis alla s'installer dans un nouvel immeuble. On décida que je devais aussi déménager à Gwalior pour la nouvelle année scolaire (celle de 1947-1948). Notre bastion de Nagpur n'était plus fréquenté à l'exception de Balasahib, mon grand frère Sannie Bhaiyya et bien sûr Sushil, qui y étaient restés. Dans la ville de Gwalior, je fus admis au collège de Janak Gang en classe de seconde, grâce à ma mère et à sa personnalité influente. Dans cette école, on préparait l'examen du « board exam »(fin de seconde).

À Gwalior, nous emménageâmes dans la dépendance d'un certain monsieur Malgaonkar. Shantatai enseignait, Shashi, Indu et moi étions scolarisés : Indu préparait son baccalauréat alors que Shashi se trouvait dans une classe d'un ou deux ans inférieure à la sienne, et moi j'étudiais en vue de l'obtention du board exam. Deux de mes neveux, (les fils de ma sœur aînée) étudiaient aussi à Gwalior. Alors que je résidais dans cette ville, un événement important se produisit.

Le 14 août, à minuit, l'Inde devint libre. Mon père, qui avait été élu membre de l'Assemblée Centrale, était parti pour assister à la passation de pouvoir du royaume britannique au gouvernement indien. L'esclavage de trois cents ans prenait fin. Le docteur Rajendra Prasad devenait le Président de l'Assemblée constituante de l'Inde indépendante et Jawaharlal Nehru, le Premier Ministre. Accompagné des membres de son ministère, il fit le tour du feu sacré, qui fut consacré et purifié selon le droit védique, pendant que les prêtres chantaient des mantras (prières), louant les trois « mûrti », ou la Trinité. Symboliquement, je pense qu'ils étaient en train de glorifier l'Adi Shakti qui est la Trinité. Pandit Jawaharlal Nehru s'adressa à la nation sur les coups de minuit. Il déclara que la nation avait pris un rendez-vous avec le destin, et que le moment était venu d'accomplir ce destin. (NDT Les paroles de Nehru sont : "il y a bien longtemps, nous avons pris rendez-vous avec le destin et aujourd'hui, le temps est venu d'honorer notre engagement) La nation toute entière était joyeuse et nous-mêmes étions très fiers que nos père et mère, qui avaient tout sacrifié, fussent les témoins directs de ce moment-là.

Le jour suivant, on organisa un gigantesque rallye à la Porte de l'Inde. Lord Mountbatten, le gouverneur général de l'Inde libre, et Pandit Jawaharlal Nehru, devaient arriver à cheval puis mettre

en berne le drapeau britannique -"l'Union jack"- et lever celui du Congrès National Indien, le drapeau Tricolore. Malheureusement, la foule était si dense qu'il fut impossible pour Pandit Nehru et Lord Mountbatten de venir à cheval. Mon père était bien sûr invité à s'asseoir sur une estrade d'honneur, ainsi que Sir C.P. et Shri Mataji : mais nous, le reste de la famille, n'étions que des gens ordinaires, et dûmes nous frayer un passage à travers la foule. Celle-ci dépassait aisément le million de personnes. Ma mère ne s'était pas laissée décourager par le nombre ; elle m'avait pris par la main et tiré à travers la foule jusqu'à être assez proches de l'endroit où allait avoir lieu le changement de drapeau. Au moment où Pandit Nehru et Lord Mountbatten arrivèrent, une vague de personnes déferla sur moi, mon cou fut coincé entre deux épaules et je me retrouvai entre ciel et terre, criant à l'aide. Pendant un moment, j'avais bien cru mourir, car j'étais en train de m'étouffer. Tout à coup, une main secourable apparut et repoussa les deux épaules qui me tenaient en cisaille. Cette aide momentanée me permit de redescendre sur le sol et je fus alors en mesure de respirer, bien qu'avec difficulté. La main secourable n'était autre que celle de ma mère, et je réalisai alors la puissance dont une mère est capable si besoin est.

Aucun de nous n'arriva à voir la cérémonie du changement de drapeaux dans son entier, car c'était de nouveau me faire courir le risque d'être coincé entre deux personnes. Nous commençâmes donc à faire demi-tour et marchèrent jusqu'à nous retrouver à une bonne distance de sécurité. C'était une occasion très joyeuse et j'oubliais vite le malheureux incident. Je revins à Gwalior avec un très puissant sentiment de fierté : j'avais vécu pour voir la mise en berne du drapeau britannique et la levée du drapeau Tricolore (celui du Congrès National Indien).

L'indépendance vit son lot de violentes manifestations à caractère communautaire. On créa le Pakistan sous la pression de l'avocat Mohammed Ali Jinnha, et ce nouveau pays célébra sa naissance le 13 août 1947, à minuit. Immédiatement après, les musulmans pakistanais commencèrent à expulser ou tuer les hindous vivant chez eux, et en représailles, les hindous de l'Inde se mirent à assassiner les musulmans habitant sur leur sol.

Voici une histoire en rapport avec les émeutes sanglantes de 1947 qui montre la compassion et la magnanimité de Shri Mataji. Juste après leur mariage, Sir C.P. et Shri Mataji s'installèrent dans la maison de mon père à Delhi. Un après-midi, alors que Sir C.P. était au bureau et mon frère N.K.P. (Narendra) parti vérifier ses comptes, on frappa à la porte de la maison. Quand Shri Mataji ouvrit la porte, Elle trouva sur le seuil une femme accompagnée de deux hommes, l'air terriblement effrayé et épouvanté. Ils lui dirent qu'ils étaient des réfugiés du Pakistan, et comme l'un d'eux était musulman, les hindous les poursuivaient et les chassaient en brandissant leurs épées. Shri Mataji les fit entrer sans l'ombre d'une hésitation, et les cacha dans une pièce. Quelques instants plus tard, des gens se présentèrent à la porte l'épée à la main, et dirent qu'un musulman se cachait dans la maison. Shri Mataji nia catégoriquement et les mystifia en leur demandant comment une fidèle hindoue comme Elle, aurait pu donner asile à un musulman ? Ces hommes armés ne la crurent pas au premier abord, mais en voyant le large "bindi" qu'elle arborait sur le front, signe religieux hindou de la femme mariée, ils s'en allèrent en étant convaincus qu'Elle appartenait bien à cette religion.

Les trois rescapés furent extrêmement reconnaissants envers Shri Mataji. Elle leur proposa de rester chez Elle jusqu'à ce qu'il leur fût possible de partir en toute sécurité. Le soir, quand Sir C.P. et Polean bhaiyya (Narendra) rentrèrent à la maison, ils La réprimandèrent tous deux pour avoir donné asile à des étrangers, surtout en ces temps de conflits intercommunautaires. Shri Mataji leur répondit qu'Elle était bien meilleur juge de la nature humaine qu'eux pouvaient l'être, qu'Elle était sûre de ce qu'Elle avait fait, et que de toutes manières, comme c'était la maison de son père, Elle avait toute latitude pour décider de qui pouvait ou non y entrer.

Il se trouve que sur les trois personnes, un seul homme était musulman, alors que les deux autres s'étaient échappés du Pakistan. On apprit plus tard que la dame et un des messieurs, tous deux des

hindous, devinrent des acteurs très célèbres dans l'industrie cinématographique indienne. La dame s'appelait Achala Sachdev, et l'homme Balraj Sahani. Ceux qui s'y connaissent en films indiens sont conscients de l'immense contribution que ces deux acteurs ont apportée à cette industrie artistique. La troisième personne, un musulman, rejoignit ultérieurement l'industrie cinématographique; son nom est Saheer Ludhianvi. Il est considéré aujourd'hui comme l'un des meilleurs poètes de langue ourdou que le pays ait produits. Tous les trois auraient été perdus pour le monde du cinéma et pour la nation toute entière, sans l'intervention de Shri Mataji et l'aide providentielle qu'Elle leur procura.

Des années plus tard, alors que Shri Mataji se trouvait à Bombay, Elle fut élue vice-présidente d'une jeune Fédération pour la jeunesse, qui voulait produire un film sur le thème : « sauvegarder et changer la culture de la jeunesse indienne ». Ils voulaient employer l'actrice Achala Sachdev pour le rôle de la mère. Cependant ses honoraires étaient très élevés. Les producteurs du film allèrent trouver Shri Mataji, mais Elle leur demanda de ne pas lui donner Ses références. Madame Sachdev avait ses propres requêtes qui furent acceptées par les producteurs avec beaucoup de difficultés. Plus tard, le jour de l'inauguration du film, quand l'actrice aperçut Shri Mataji, elle la serra dans ses bras et éclata en sanglots. Cela rendit perplexes les observateurs, y compris les producteurs. Ils se demandaient ce qui s'était passé pour que Achala Sachdev se mît soudainement à pleurer et ils questionnèrent Shri Mataji. Comme la raison véritable de ces pleurs aurait pu embarrasser l'actrice, Elle évita de répondre en disant que c'était une vieille histoire. (Voilà le caractère de Shri Mataji : Elle s'inquiète pour les sentiments des autres). Mais l'actrice raconta d'elle-même que Shri Mataji était l'ange qui lui avait sauvé la vie. Elle appela son mari et Saheer Ludhianvi, le poète. Il se précipitèrent sur les lieux, et ensemble touchèrent les pieds de Shri Mataji. Les larmes aux yeux, ils lui demandèrent : "Où étiez-vous passée toutes ces années ?".

Shri Mataji eut son premier bébé dans la ville de Gwalior, à l'hôpital Victoria Mémorial, le 22 décembre 1947. Ma mère l'accompagna pendant la période de confinement qui précéda l'accouchement. Sir C.P. se rendit à son chevet quelques jours plus tard, et je fus le premier à l'informer qu'il venait de devenir le père d'une petite fille. L'accouchement se déroula normalement et la jeune mère rentra chez Elle dix jours plus tard, accompagnée d'une très douce et charmante fille qu'Elle appela Kalpana.

L'année suivante, en 1948, un événement tragique traumatisa la nation : le 30 janvier 1948, Gandhiji fut assassiné alors qu'il se rendait dans la maison de Birla Bhavan à Delhi, pour ses prières du soir. Shri Mataji entendit trois coups de feu, car Elle habitait au 22 de la rue Rattandan, tout proche de la propriété de Birla Bhavan.

Ce jour-là, j'étais parti acheter quelques friandises pour nos invités au marché de Gwalior. La nouvelle de l'assassinat commença à se répandre dans tout le pays comme une traînée de poudre, et, en quelques minutes, tous les commerçants avaient baissé leur rideau. Je fus très étonné de voir cette flambée soudaine d'activité, et pensais qu'on avait encore affaire à des émeutes communautaires. En arrivant à la maison, ma mère et mes sœurs étaient déjà au courant de la tragédie. Je fus tellement choqué en apprenant la nouvelle, que la boîte de bonbons m'en tomba des mains. Je me souviens encore très précisément des larmes qui coulaient des yeux de ma mère et de la façon dont sa mâchoire inférieure se relâchait, signe de sa consternation et son incrédulité vis-à-vis de l'événement.

Peu de temps après, le Premier Ministre Pandit Jawaharlal Nehru s'adressa à la nation. On annonça que les funérailles se dérouleraient le lendemain après-midi. Ma mère voulut se rendre à Delhi pour assister à l'incinération, mais une foule immense avait eu la même intention. Mon père, qui se trouvait à Nagpur, fut incapable de réserver une place dans le train pour la même raison. On découvrit très vite qu'un brahmane du nom de Nathuram Godse l'avait tué par balles, et que la préméditation de l'assassinat avait été planifiée à Gwalior, où les tensions communautaires étaient fortes. Nous étions tous agglutinés à la radio et avions perdu les notions de temps, de faim et de sommeil. Le cortège funéraire du Mahatma Gandhi fut suivi par des millions de personnes. Le

bûcher était composé de bois de santal. Ce n'est qu'au moment où on l'enflamma, que nous réalisâmes que nous n'avions pas mangé depuis plus de 24 heures ni presque pas dormi de la nuit. Trois jours plus tard, les cendres du Mahatma arrivèrent à Gwalior et une immense procession suivit le chariot qui conduisait l'urne.

Le plus choquant, c'était qu'à priori, le meurtrier semblait être un fidèle brahmane du Maharashtra. Sir C.P. me raconta que Shri Mataji avait rencontré Gandhiji la veille de son assassinat, et qu'il avait pris sa fille Kalpana sur ses genoux en disant : "Népal, tu n'as pas changé et pourtant tu es maintenant une maman. Quand vas-tu entreprendre ton travail spirituel ? Maintenant que nous sommes libres, tu devrais démarrer tout ce que tu avais l'intention de faire."

La nation était toujours ébranlée par le choc, quand de violents affrontements communautaires se produisirent et qu'on assassina des gens de la communauté brahmine. Comme nous habitons une ville à majorité brahmine, la tension était très élevée, et on dut fermer les établissements scolaires pendant un certain temps. En réponse à la mort du Mahatma, beaucoup de gens avaient menacé de tuer des brahmanes par vengeance. Cependant mon père intervint publiquement et déclara que tout acte de violence trahirait le but et les idéaux pour lesquels le Mahatma Gandhi s'était battu.

La nation avait été le témoin de multiples émeutes lors de la partition de l'Inde et du Pakistan en 1947, séparation créée à l'instigation de l'avocat Mohamed Ali Jinnha. Les musulmans pakistanais avaient tué des hindous établis depuis fort longtemps sur ce territoire. Les hindous en Inde avaient répondu en massacrant à leur tour des musulmans indiens. Ensuite on assista à un gigantesque exode et énormément d'hindous laissèrent tout derrière eux pour rejoindre l'Inde avec le statut de réfugié. Il y en avait des millions. Voici une histoire intéressante à raconter, qui se passa à l'époque des conflits intercommunautaires en 1947.

Entre la fin août et le début septembre, ma mère, escortée par un musulman, prit le train de Maiher pour se rendre à Delhi. Elle était consciente que la situation était tendue et qu'il y avait toujours des émeutes, mais ne se rendait pas compte de leur intensité, surtout dans la ville de Delhi. C'est sans doute le résultat d'une intervention divine qui empêcha son train de rentrer en gare de Delhi : la rivière Yamuna était sortie de son lit et avait inondé le pont que devait traverser le train. Toutes les tentatives que fit le conducteur pour le traverser s'avèrent vaines. Puisqu'il était impossible de continuer plus avant, on dut faire marche arrière pour ensuite bifurquer vers la ville d'Agra. Sur le trajet, la violence éclata, et, bien que ma mère fût à l'intérieur du compartiment, elle put entendre les hurlements et les cris des musulmans qui tombaient sous les coups d'épées des hindous. L'homme qui l'escortait s'appelait monsieur Amien, et, de peur qu'il ne fût lui aussi attaqué, elle changea son nom en Amar.

Arrivée en gare d'Agra, elle descendit du train en gardant toujours l'espoir de se rendre à Delhi. Mais les convois étaient tellement saturés et bondés qu'elle dut finalement rentrer chez nous à Gwalior. Cependant, c'était un peu comme passer de Charybde en Scylla, car Gwalior était aussi dangereuse que n'importe quelle autre ville. Après beaucoup de difficultés, et grâce à l'aide de notre propriétaire, monsieur Malgaonkar, et de mon beau-frère, nous réussîmes à lui faire prendre l'avion pour Delhi accompagnée d'Amien, alias Amar. Nous fûmes tous très inquiets jusqu'à ce qu'elle nous appelât de Delhi pour nous dire que tout s'était bien passé.

Après l'assassinat du Mahatma Gandhi, quand on ouvrit à nouveau les écoles, la date des examens de fin d'année scolaire était très proche. Je dus alors me replonger immédiatement dans mes études. J'ai oublié de mentionner que lors de la période de confinement qu'Elle passa à Gwalior, Shri Mataji me donna des cours de physique. Son enseignement fut si efficace et éclairant, que je serais encore capable aujourd'hui de reproduire certains des exercices qu'Elle m'enseigna. Une des choses dont je me souviens bien, concerne les qualités du mercure et l'avantage à les utiliser dans un thermomètre. On obtint le résultat de mon board exam (niveau fin de seconde) en mai 1948 : j'étais reçu. J'essayais de m'inscrire au lycée Patwardhan de Nagpur, qui était considéré comme l'un

des meilleurs établissements. Une des raisons qui me permit d'y entrer fut le fait d'avoir joué dans l'équipe junior de cricket de mon école.

Pendant les années 1948 à 1952, il ne se passa pas grand-chose pour moi, à part le fait d'attraper la typhoïde, ce qui m'empêcha de me présenter au baccalauréat et me força à redoubler ma terminale. Par contre, cette époque fut riche d'événements pour Shri Mataji. Sir C.P. eut la possibilité de choisir entre deux postes qui lui étaient offerts : travailler pour les Affaires Etrangères indiennes ou pour le Service Administratif indien. Quand il en parla à Shri Mataji, Elle lui répondit : « servir la nation en restant dans le pays est toujours mieux que prendre un poste à l'étranger ». Nationaliste comme Elle l'était, Shri Mataji réussit à persuader son mari d'accepter le poste dans l'administration indienne, même si la différence de salaire impliquait une perte financière assez conséquente.

Cependant, quand Sir C.P. se présenta à l'examen médical, on le jugea physiquement inapte au service, car il lui manquait environ 7 kilos pour atteindre le poids minimum requis. Alors Shri Mataji l'amena consulter le docteur Moitra installé à Maiher, où Elle-même s'était déjà rendue pour ses propres soins. Elle resta présente à ses côtés jusqu'à ce qu'il grossisse de 8 à 9 kilos supplémentaires. A son retour, il se représenta devant l'examineur médical qui le jugea cette fois-ci apte à travailler. On lui offrit d'intégrer un poste de cadre au service de l'administration indienne dans l'état d'Uttar Pradesh.

Il commença à travailler à Lucknow en tant que magistrat de la ville. Arrêtons un peu le cours du récit pour que je puisse vous parler un peu des origines de la famille de Sir C.P.

Sir C.P. perdit très tôt son père et fut élevé par ses oncles, suivant le système indien de « famille élargie », dans la petite ville d'Unnao près de Lucknow. Il appartenait à la caste des Hindous Kayastha et toutes les femmes de la maison vivaient selon le mode hindou traditionnel Kayastha. Sir C.P. mena une brillante carrière scolaire et fut toujours premier tant à l'école qu'à l'université. Il reçut une médaille d'or, et obtint 92 pour cent de bonnes réponses à son examen terminal de dernière année de droit, record qui semble encore aujourd'hui inégalé. Dès ses années d'écolier et de collégien, il s'est passionné pour les sports et la musique, et appréciait beaucoup la langue ourdou. Aujourd'hui encore, il aime à réciter des poèmes dans cette langue.

Bien qu'il fût élevé selon la tradition hindoue, il a toujours pensé qu'il n'existait qu'un seul Dieu et que la barrière des religions était l'œuvre des hommes. C'est pourquoi il lui fut facile d'épouser Shri Mataji qui venait d'une famille chrétienne. Cependant, la plupart de ses amis qui étaient des hindous très puristes, considéraient ce mariage comme incorrect, et peu d'entre eux se présentèrent à la cérémonie nuptiale. Ils avaient tous des idées très saugrenues au sujet des femmes chrétiennes et croyaient que Shri Mataji portait des robes, du rouge à lèvres, ou qu'Elle fréquentait les salles de bal aux bras d'inconnus.

Donc, quand Sir C.P. se rendit à Unnao pour présenter sa fiancée à sa famille, ils furent extrêmement surpris de découvrir une jeune indienne traditionnelle, qui se cacha la tête sous son sari et toucha en signe de respect les pieds de ses aînés. La personne qu'ils virent était exactement l'opposé de ce qu'ils s'étaient imaginé. Ils étaient tous au départ très sceptiques quant au choix de Sir C.P., mais ils ne purent résister à la douceur et à l'amour qui émanaient de Shri Mataji, et furent très tristes au moment de Lui dire au revoir. Sir C.P. était lui-même très impressionné de voir comment Elle avait retourné la situation vis-à-vis de parents aussi conservateurs et traditionnels que les siens. Depuis ce jour, et encore maintenant, Shri Mataji a toujours représenté un fort soutien, plus particulièrement pour tous les membres de la famille de son mari, qui viennent la consulter dès qu'ils ont un problème. Elle s'occupe d'eux tous, comme si leurs problèmes étaient ceux de ses propres enfants.

Après deux années en tant que magistrat de la ville de Lucknow, Sir C.P. s'installa à Meerut en tant que Magistrat Adjoint du Département (district).

En février 1952, je retournais à Nagpur dans la maison de Sadar, pour préparer le baccalauréat que je passais en mars. Je fus vraiment très heureux quand l'examen fut terminé. La raison la plus évidente, c'était que je n'aurais plus à étudier pendant les deux ou trois prochains mois. Mais la raison la plus profonde, c'était que Shri Mataji nous avait invités, ma sœur Sashi et moi, à venir à Meerut, où Sir C.P. était en poste. A la fin du mois de mars 1952, nous quittâmes Nagpur pour Delhi, où nous attendait la voiture de Sir C.P., qui nous conduisit jusqu'à Meerut. Le logement de fonction était immense, et comme Shri Mataji avait du mal à l'entretenir, Elle permit à un autre fonctionnaire de l'état d'en occuper la moitié. L'immeuble était construit dans le pur style britannique, sur un immense terrain en friche contenant des chenils pour chiens et des écuries ( tabelas ) pouvant abriter vingt-cinq chevaux. Comme le salaire de Sir C.P. était vraiment très maigre, Shri Mataji prit la décision de cultiver le terrain de la propriété. Elle travailla la terre avec un seul employé agricole, et ce qui n'était que jachères devint une terre cultivée très fertile. Elle fit pousser beaucoup de légumes qui servirent à alimenter sa propre maison, et elle vendit le surplus pour compléter les revenus de son mari. Le soir, nous avions l'habitude d'aller au "Club des Officiers", où j'appris pour la première fois à jouer du badminton. Les journées se passaient soit à la ferme, soit à rendre visite aux amis de Shri Mataji. Je dois dire que son exploitation était considérée comme la meilleure du district. Les aubergines (« brinjal ») étaient si lourdes que je ne pouvais même pas les soulever ! Elle produisit d'énormes choux fleurs, de très grosses tomates et d'énormes concombres. C'était incroyable de voir la taille des légumes qu'Elle avait obtenue ! Elle me raconta plus tard que c'était la terre de Shakambari Devi, la déesse des légumes. J'ai pu constater plus tard que même les fleurs cultivées deviennent énormes en Sa présence.

A cette époque, la seule façon de s'amuser consistait à se rendre au cinéma. Cependant, aller voir des films ne se faisait pas sans quelques problèmes : le propriétaire du cinéma savait que le Magistrat Adjoint du Département assistait à la séance accompagné de sa famille. Non seulement il voulait s'assurer qu'aucun de nous n'avait payé sa place, mais qu'en plus des rafraîchissements nous étions proposés. Comme le poste de Sir C.P. était très important, tout le monde voulait se montrer hospitalier vis-à-vis de lui et de sa famille.

Mais Sir C.P. étant scrupuleusement honnête et particulièrement précautionneux : il insistait pour payer nos tickets et aussi les marques d'hospitalité dont on faisait preuve à notre égard, ce qui impliquait des dépenses supplémentaires et lourdes pour le budget. Alors, pour essayer de contourner le problème, à chaque fois que nous décidions de nous rendre au cinéma, il arrêtait la voiture un peu avant l'entrée du théâtre et demandait au chauffeur, Raghubir, d'aller acheter les tickets, ensuite seulement, il entra dans la salle de théâtre, croyant passer inaperçu auprès du propriétaire. Mais sa grande taille ajoutée à son costume trois-pièces le trahissaient toujours, et le plus souvent, il devait déboursier en sus le prix des boissons fraîches. La situation devenant très difficile, voire impossible à gérer, le compromis suivant fut adopté : Sir C.P. payerait au moins une partie du prix du ticket, correspondant aux taxes gouvernementales, et le propriétaire du cinéma ne lui offrirait plus aucun rafraîchissement.

Sadhana, la seconde fille de Shri Mataji, née en février 1950 à Lucknow, se trouvait à un moment très intéressant de sa croissance, et nous amusait beaucoup avec ses discours. Je me souviens qu'elle aimait énormément les glaces et Shri Mataji devait toujours éviter les bons restaurants, de peur que Sadhana n'insistât pour avoir une glace.

C'est à Meerut que j'appris pour la première fois à conduire. Au départ, Sir C.P. décida de nous donner des leçons de conduite, mais son travail lui prenait tellement de temps, qu'il pouvait difficilement trouver des moments pour nous instruire. Aussi, j'appris avec le chauffeur Raghubir.

Je fus très rapide dans mon apprentissage et en quelques jours je me retrouvais au volant sur la route. Le chauffeur, cependant, me conseilla d'éviter la police routière, puisque je ne possédais aucun permis. Un jour, malgré tous mes efforts, j'eus à croiser la route d'une patrouille de police : je commençais à craindre qu'on ne vînt me demander mes papiers, mais, à ma grande surprise, quand ma voiture fut à la hauteur de l'agent de police, il me salua au lieu de m'arrêter. C'est alors que je pris conscience que je conduisais le véhicule d'un Magistrat Adjoint du Département !

Raghubir était très satisfait de ma façon de conduire, et cela me donnait confiance en moi, jusqu'au jour où j'eus un accident. Alors que je doublais "une tonga" (voiture à attelage), j'eus le mauvais réflexe de klaxonner tout près du cheval : celui-ci, déstabilisé, commença à galoper vers mon véhicule. Il s'approcha si près que la carriole emboutit l'arrière de la voiture. En rentrant à la maison, je racontais tout à Shri Mataji et Lui dis que j'avais vraiment honte de ce que j'avais fait, mais que je craignais plus Sir C.P. qu'Elle. Comme il devait rentrer déjeuner, je me sauvai et me cachai quelque part dans la ferme, et aucune de ses tentatives ne réussit à me faire réapparaître. Le soir, j'avais rassemblé suffisamment de courage pour pouvoir l'affronter. Il me dit qu'on ne pouvait pas anticiper les accidents, et, comme c'était des accidents, ils étaient par nature imprévisibles et inévitables. Ce jour-là, je pris une leçon qui me servit beaucoup par la suite, surtout au volant d'une voiture !

Lors de notre séjour, Shri Mataji nous emmena deux fois visiter une très vieille église du voisinage, dans un endroit appelé Sardhana. Elle nous dit qu'on pouvait ressentir beaucoup de fraîcheur en regardant les magnifiques sculptures sur les murs et les peintures des vitraux de l'église et de l'abbaye. Pour être honnête, je ne ressentais aucun frais, mais j'appréciais les sculptures et les peintures. Cela prouve que seuls les êtres réalisés peuvent ressentir les vibrations fraîches.

Un jour, mon frère aîné nous envoya une lettre nous apprenant que j'avais obtenu mon baccalauréat et que le mariage de ma sœur Shantatai était fixé. Elle devait épouser un certain monsieur Sathianathan, un disciple de Gandhiji vivant à l'ashram de Sevagram, appartenant à une famille hindoue très traditionnelle de Kerala. Cela impliquait une nouvelle union inter-caste, la troisième d'affilée. Nous étions tous très émoustillés. On arrêta la date de la cérémonie au mois de mai, ce qui fait que nous dûmes écourter notre séjour à Meerut. J'étais aussi excité car j'allais bientôt intégrer l'université. J'avais choisi de m'inscrire à la faculté de géologie, car lorsque j'avais rendu visite à l'un de mes cousins, qui habitait près d'une houillère, je fus très impressionné par le style et la manière de vivre du directeur. Il avait une maison immense, un employé pour porter son sac jusqu'à sa voiture, et un chauffeur pour le conduire à son travail. Pour mon jeune esprit, cela paraissait être le nec plus ultra du confort. En demandant à mon cousin comment on devenait directeur de mine, il m'avait répondu qu'il fallait suivre les cours de l'université de géologie. Voilà pourquoi j'avais l'intention de m'inscrire en sciences si mes notes me le permettaient.

Le mariage de ma sœur fut très simple, car ni mon père ni le futur époux ne voulaient d'une cérémonie en grande pompe. Ainsi, ils avaient évité les dépenses excessives. Tous les membres de l'ashram de Gandhiji à Sevagram assistèrent à la réception. Leur simplicité et leur caractère sans prétention m'avaient beaucoup frappé. Je fus aussi très impressionné de voir que des personnes de grand calibre et ayant réussi dans la vie, puissent tout abandonner pour devenir les disciples de Gandhiji. Après le mariage, nous nous sommes tous rendus à l'ashram de Sevagram où nous fûmes traités avec une hospitalité digne de Gandhiji.

Mon frère fut très ennuyé en apprenant que j'avais l'intention de suivre des cours au département de géologie. Il voulait que je m'inscrive dans une école de Commerce, pour devenir expert-comptable et l'aider dans son travail. Cependant mon père dit que mon souhait devait être souverain et que tous ses fils avaient le droit de choisir leur propre carrière. J'écrivis donc ma demande pour être accepté à la faculté de Hislop. J'étais sur la liste d'attente des postulants sportifs, car j'avais représenté mon école pour le cricket. Mon inscription serait validée sous réserve de l'acceptation

d'un autre sportif du nom de Laurie Peter, qui avait représenté l'Inde pour le jeu de hockey. Alors que j'attendais la ratification de mon admission, je fis la rencontre de deux de mes anciens amis de collège, qui étudiaient ensemble à l'école de commerce. L'un des deux s'appelait K.K. Adhikari, qui plus tard devint juge à la cour suprême de Jabalpur, et que l'on appelait communément Daku. L'autre était monsieur M.T. Gabhe, plus communément connu du nom de Moru, qui devint le vice-président de l'université de Nagpur. Moru me conseilla vivement de rejoindre leur université car j'aurais certainement la possibilité de pouvoir faire partie de l'équipe universitaire de cricket dès la première année, alors qu'à l'université de géologie de Hislop, mes chances de jouer étaient très minces, et sûrement pas avant la deuxième ou troisième année. En plus de cela, Daku me dit qu'il se sentait très seul et qu'il espérait que j'intégrerais l'université de commerce pour pouvoir profiter de ma compagnie. Je réfléchis à leur proposition pendant un ou deux jours, puis mon amour pour le cricket prit le dessus sur les autres considérations. Alors je me rendis auprès de mon frère pour lui annoncer ma décision de suivre des cours de commerce; il en fut très réjoui, mais ne sut pas la vraie raison de ce changement de décision.

Mon père me donna une lettre d'introduction à l'attention du directeur de l'école de commerce, monsieur Tokhi. Il était par principe un disciple de Gandhi, et tenait mon père en haute estime. Quand le directeur reçut la lettre de mon père par l'intermédiaire d'un commis, il sortit de son bureau pour se rendre dans la véranda où j'attendais mon tour pour m'inscrire, ainsi qu'un autre garçon. Le directeur demanda lequel des deux s'appelait Salve. Quand je me fis connaître, il me dit qu'il était surpris de constater que malgré mes bons résultats, j'avais choisi la faculté de commerce, qui était généralement considérée comme étant un pis-aller. Je répondis que j'étais bien déterminé à suivre les cours de commerce, même si mes notes me permettaient de m'inscrire ailleurs, car je voulais devenir expert-comptable. C'était vraiment très exagéré de lui répondre cela, car à ce moment-là, faire carrière me semblait être une chose futuriste et très lointaine. Le bénéfice que je pouvais immédiatement en tirer, c'était de jouer pour l'équipe de cricket de la faculté. Voilà les raisons, aussi frivoles que superficielles, qui m'amenèrent à intégrer la faculté de commerce. Je m'inscrivis dans la même section que mon ami Daku, mais en arrivant en cours, j'appris que la veille il avait rejoint la faculté de Sciences. J'avais un autre camarade du nom de Bhatt, que je connaissais depuis le collège. Mais il était très brillant et studieux (ce qui ne me convenait pas du tout). Selon toutes espérances, je fus sélectionné dans l'équipe des onze premiers joueurs de cricket, mais en plus je représentais la faculté pour le badminton ! Shri Mataji Elle-même était une championne de première classe dans ce sport. La première année, je devins champion en badminton et pus gagner une coupe en simple et en double, grâce à Shri Mataji, car Elle m'avait enseigné comment jouer. Mes espoirs de montrer mon calibre en tant que joueur de cricket connurent par contre, un échec, car, dès le premier tour du tournoi inter-collèges, nous affrontâmes les tenants du titre et perdîmes misérablement.

Au moment du Diwali, Shri Mataji vint de Meerut pour passer les vacances avec nous à Nagpur. Lors de la fête de ma faculté, un célèbre chanteur de chansons d'amour (gazzal) de l'époque, Mujadid Niazi, fut engagé pour le concert du soir. Shri Mataji, mon père, et tout le reste de la famille furent invités à la cérémonie. Shri Mataji fut très étonnée de constater que le directeur de la faculté s'adressait à moi en m'appelant « Monsieur Salve », plutôt qu'en disant "Salve" ou bien en utilisant mon prénom. Elle dit à mon père que j'avais dû faire une forte impression sur celui-ci. La première année était sanctionnée par un examen. J'avais pris l'habitude d'étudier avec un de mes camarades, qui était plus intéressé par l'écoute de la radio à 2 heures du matin que par les études. Il était plein d'humour et c'est la raison pour laquelle j'appréciais sa compagnie. Malheureusement, ou heureusement pour moi, il rata son examen de fin d'année et quitta la faculté ainsi que Dhanu Bhatt. Alors, je me fis d'autres amis dont les meilleurs étaient Madhu Joshi, Shyam Jodh et Aba Phadnavis. Il y avait deux filles dans ma classe et elles m'avaient toutes deux choisies comme « frère de coeur » (rakhi). Elles me faisaient asseoir derrière elles en classe pour que les autres garçons ne les embêtent pas. J'ai dû travailler au plus une quinzaine de jours pour mon examen,

mais je fus quand même reçu. Pendant ce temps, Shri Mataji avait déménagé à Bombay, car Sir C.P. avait été nommé Directeur Général de la Marine Marchande.

Voici un événement, ou plutôt, une aventure, que j'aimerais raconter. Juste après avoir passé nos examens, nous avons décidé à 5 ou 6, de nous rendre à Bombay à vélo, en partant de Nagpur. La distance qui sépare les deux villes est de 900 kilomètres environ. J'étais sûr que si j'en parlais à la maison, je ne trouverais pas une seule personne pour me soutenir et me permettre une telle entreprise, surtout en été où la température pouvait monter jusqu'à 48 degré Celsius. Aussi je mis au point une histoire au sujet du mariage d'un ami, et mon prétexte fut accepté. Mais ce succès ne signa pas la fin de mes ennuis, car le second problème, et de loin le plus important, était celui de l'argent. Il me fallait récolter la coquette somme de 100 roupies. A ce moment-là, nous devions payer une caution de 45 roupies à la bibliothèque de la faculté pendant l'année universitaire, pour pouvoir rembourser les livres qui seraient éventuellement abîmés ou perdus par les étudiants. Comme je n'avais quasiment jamais mis les pieds à la bibliothèque, (au plus, j'avais emprunté un livre), je pus récupérer la totalité de la caution et j'empochai les 45 roupies bien à propos. A cette époque aussi, je jouais souvent des petits rôles pour des pièces de théâtre radiophonique, pour lesquels la Radio Indienne me payait 15 roupies. Je réussis à en obtenir un, et ma cagnotte s'élevait à 60 roupies. Une de mes nièces avait un travail et elle promit de me prêter 25 roupies sur la base d'un remboursement " quand tu peux, si tu peux". De cette façon, j'arrivais à la somme de 85 roupies. Comme Shri Mataji habitait à Bombay, mes dépenses sur place seraient prises en charge. De toutes façons, j'étais sûr de me débrouiller pour trouver 15 roupies à Bombay. Sur ces 85 roupies, j'en dépensais 5 pour des réparations sur ma bicyclette. On obtint une lettre de recommandation du percepteur de Nagpur et du Directeur de la faculté, et la date du grand jour fut fixée. Avant de partir, nous fîmes un voyage d'essai jusqu'à Sevagram, où ma sœur Shantatai habitait. Nous avons mis deux heures trente ou trois heures pour parcourir une distance de 80 kilomètres, puis nous étions rentrés à Nagpur le soir même, car le grand départ devait avoir lieu quelques jours plus tard.

Le jour "J", nous étions tous rassemblés au « Variety square » (une place très célèbre à Nagpur) où nous avons dégusté une bonne tasse de thé en compagnie des amis qui étaient venus nous dire au revoir. A cinq heures trente pile du matin, nous quittâmes Nagpur tous les six, pour nous rendre à Bombay. Il se trouvait qu'un oncle de l'un de mes amis travaillait pour le journal local. Dans le but de nous faire de la publicité, il publia dans l'édition du jour l'histoire de notre groupe de six garçons de la faculté de commerce, partis en vélo sur les routes jusqu'à Bombay, et dont le meneur était H.P. Salve.

Nous étions totalement ignorants de la parution de cette nouvelle, et avons couvert une distance de cent kilomètres dans la soirée. Nous étions en train de nous reposer dans une auberge gouvernementale, après avoir apprécié un somptueux et copieux repas offert par le chef du village (le Patil). On lui avait fait croire que notre travail consistait à mener une étude sur l'Inde rurale, afin de déterminer le potentiel de l'industrie familiale, dans le cadre du développement économique de l'Inde. En fait, le chef du village fut si impressionné par mes phrases grandiloquentes, qu'il nous demanda de rester quelques jours au village, pour être à même d'étudier pleinement les lieux.

Alors que nous étions à l'auberge, prêts à aller nous coucher et songeant à la distance que nous allions devoir parcourir le jour suivant, nous vîmes les feux d'un véhicule venir dans notre direction. Nous pensions que quelques touristes voulaient passer la nuit dans cet hôtel, et ne prêtâmes aucune attention à la voiture qui s'approchait, surtout que le chef du village avait demandé au gardien qu'aucun nouvel arrivant ne vienne nous déranger. Une personne descendit de l'auto avec un fusil à la main. Nous pensâmes d'abord qu'un chasseur (shikari) avait l'intention de prendre une chambre pour la nuit. Quand il se rapprocha de nous, je fus saisi de découvrir que c'était Sannie bhaiyya qui s'approchait.

En fait, il s'avéra que mon frère aîné N.K.P. avait découvert dans le journal la nouvelle de notre départ à vélo pour Bombay. Il se précipita à l'endroit où nous vivions pour se rendre compte que nous étions déjà partis, mais surtout, il réalisa que nous avions très peu d'argent en poche. Cela le préoccupa beaucoup ainsi que mon père; il fut décidé d'envoyer Sannie bhaiyya à ma recherche pour me ramener à Nagpur. Sachant très bien que j'étais déterminé à me rendre à Bombay quoi qu'il advînt, Sannie bhaiyya prenant un air lugubre, me dit que ma façon de quitter comme ça Nagpur avait provoqué un énorme choc à notre père, et qu'il avait été admis à l'hôpital. Dans ces circonstances, je devais céder à la demande de mon frère et rentrer à Nagpur. En arrivant, la première personne que je rencontrais était mon père ! Je fus si contrarié du subterfuge, que pendant presque une semaine, je n'adressais la parole à aucun membre de la famille. Voilà comment se termina l'aventure. (Mes amis par contre, atteignirent Bombay et rentrèrent via Pune puis Aurangabad, couvrant une distance de 2500 kilomètres). D'une certaine façon cela était bien, car cette semaine-là, Shri Mataji vint à Nagpur pour passer les vacances d'été avec nous. Nous nous rendîmes à Pachmadhi, (une station de montagne près de Chhindwara), où nous passâmes une quinzaine de jours particulièrement enjoués.

La santé de mon père avait commencé à se détériorer. Shri Mataji lui conseilla de se rendre à Bombay afin de subir un examen complet, et nous nous y rendîmes, mon père, ma mère et moi-même. Nous habitons chez Shri Mataji qui résidait dans l'immeuble Ivanhoe sur le boulevard Cuff. Indu y était déjà car elle étudiait les beaux-arts à l'Ecole des Arts JJ. A Bombay, j'accompagnais mon père à l'Institut Tata de Recherche sur le Cancer, pour éliminer la possibilité qu'il pût souffrir d'un cancer. Là, il fut examiné par le Dr. Borjes, oncologue spécialisé, qui put écarter toute possibilité de tumeur maligne.

Lors de notre séjour, deux événements majeurs se produisirent. Un ami de mon frère N.K.P., nous informa que mon autre frère Shushil venait de décéder à Nagpur. Ce fut un choc pour toute la famille, et surtout pour ma mère et mon père. Il était handicapé mental, mais était très innocent, très aimant et affectueux. La deuxième nouvelle était que j'avais obtenu mon examen de deuxième année, qui était un examen universitaire, ce qui me permit d'accéder à la troisième année, celle de la préparation à la licence

Du temps où ils résidaient à Bombay, Shri Mataji et Sir C.P. durent faire face à plusieurs événements amusants. Pour rester bref, je n'en relaterai qu'un seul. Tous les deux étaient très appréciés et beaucoup d'amis leur rendaient continuellement visite. Il y en avait un tout particulièrement, qui avait pour habitude de venir à l'improviste et à n'importe quelle heure. Un soir, Sir C.P. rentra très fatigué du bureau. Il s'assit avec une certaine appréhension, redoutant l'arrivée prochaine de cet ami en question. Ressentant son inquiétude, Shri Mataji lui proposa de sortir pour aller dîner tous ensemble en ville, et peut-être voir un film, puisque cet ami n'avait pas annoncé sa visite. En voyant la maison fermée, il repartirait sûrement. Donc, nous prîmes la décision de quitter la maison et rentrâmes après une séance de cinéma tardive. Seulement, à notre retour, nous trouvâmes sur le pas de la porte cet ami qui nous attendait avec femme et enfants, assis tous ensemble sur des chaises empruntées aux voisins ! Ils étaient restés sur le perron 3 ou 4 heures ! Après leur départ, nous nous moquâmes gentiment de Sir C.P. et de sa capacité à rassembler autour de lui des gens particulièrement ennuyeux, mais nous étions aussi soucieux de trouver comment, à l'avenir, éviter de telles personnes. Je pense que même de nos jours, Sir C.P. et Shri Mataji n'ont pas fait beaucoup de progrès dans ce domaine.

J'aimerais relater un autre événement. L'immeuble dans lequel ils résidaient se trouvait être très proche du Mantralaya, (où siègent tous les ministres et leurs conseillers). Un jour, une grande manifestation se dirigea vers le Mantralaya, mais la police l'arrêta tout net. Ceci énerva les émeutiers et certains d'entre eux commencèrent à jeter des pierres. En conséquence, on ordonna à la police de charger la foule à l'aide de matraques en bambou (lathi), beaucoup de personnes furent

blessées dans l'action, même de simples passants. Puis, la police se mit à tirer par balles sur les manifestants. Shri Mataji, qui avait observé la scène toute entière depuis son balcon du cinquième étage, ne pouvait tolérer ces atrocités. Elle se précipita dehors pour aider ceux qui étaient blessés et en ramena quelques-uns chez Elle, afin de leur donner les premiers secours. Elle avait extrait leurs balles, leur avait donné des habits, puis appela une ambulance qui les conduisit à l'hôpital, où ils reçurent les traitements médicaux appropriés. Quand Sir C.P. eut vent de l'affaire, il fut très en colère contre Shri Mataji, car Elle avait soigné et protégé les agitateurs qui œuvraient contre le gouvernement. Sir C.P. était lui-même au service du gouvernement et s'inquiétait de la réaction de ses employeurs concernant l'aide que sa femme avait fournie à des opposants. Quand il Lui fit part de son appréhension, Shri Mataji expliqua qu'Elle avait agi selon Sa nature humaine, et que quand Elle offrait Son aide, Elle ne Se demandait pas si Sa position d'épouse avait plus de valeur que le fait d'aider des blessés qui étaient en train de mourir. Cette remarque mit définitivement un terme au côté bureaucrate de la personnalité de Sir C.P.

Cette année-là, lors de notre séjour à Bombay, mon père rencontra un ministre, monsieur Hiray, qui le reçut avec tout le respect qui lui était dû. Mon père était allé le trouver afin de tout mettre en œuvre pour faire éditer ses traductions des commentaires du Coran, réalisés par Maulana Abul Kalam Azad (alors Ministre de l'Éducation). Voici une histoire qui explique les motivations de mon père à vouloir publier en hindi ces commentaires sur le Coran.

Nous l'avons vu plus haut, des émeutes violentes et à caractère religieux éclatèrent à grande échelle entre l'Inde et le Pakistan, séquelles de la Partition entre ces deux pays. Des musulmans pakistanais tuaient les hindous qui essayaient de fuir le pays, et par réaction, des hindous massacraient des musulmans sur le sol indien. Ces tueries avaient profondément atteint mon père. Un soir, un groupe de musulmans frappa à la porte de notre maison de New Delhi située route Firozshah, soupçonnant mon père d'avoir caché des hindous. Mon père réussit à calmer leur colère et leur demanda pourquoi ils assassinaient ainsi des personnes. Ils répondirent que s'ils tuaient ceux qui s'opposaient à l'Islam, ils recevraient le paradis en échange (Djihad). Quand mon père les questionna pour savoir d'où ils tenaient cette information erronée, ils dirent que cela venait du Saint Coran. Il s'enquit alors de savoir s'ils avaient lu le Coran par eux-mêmes, ou s'ils agissaient sur ordre du Maulvi (Imam). Ils répondirent que le Coran était écrit en arabe, et qu'ils avaient vécu en Inde toute leur vie, et ne connaissaient même pas correctement l'ourdou. Mon père leur expliqua qu'il avait lu le Coran et qu'il n'y avait aucune mention disant de tuer des gens, et qu'ils agissaient en totale ignorance, suivant aveuglément les directives du Maulvi. C'est à ce moment-là qu'il prit conscience de sa responsabilité envers le peuple de l'Inde, et de son devoir de mettre un terme à cette méconnaissance en traduisant le Coran en Hindi. Il rencontra pour ce faire Maulana Azad, qui lui suggéra plutôt de traduire ses commentaires sur le Coran, car ils étaient plus appropriés et plus en rapport avec la crise que les deux pays traversaient à l'époque. Comme il était un membre permanent de l'Assemblée Centrale, mon père avait peu de temps à consacrer à cette traduction. Cependant, en 1952, comme on ne renouvela pas son mandat, il décida de se consacrer à cette œuvre. Comme ce travail impliquait la connaissance de l'arabe, de l'ourdou et de l'hindi, il ne put bénéficier d'aucune aide secourable et écrivit toute la traduction à la main. Ces commentaires du Coran qui représentaient 40 registres de 200 pages chacun, sont présentement détenus par Shri Mataji. Mon initiation à la langue ourdou a peut être son origine dans cette histoire, vu que les sujets abordés pendant les repas portaient toujours sur le Coran.

Monsieur Hiray écrivit une lettre d'introduction à l'éditeur Taj Book Depot, qui était l'éditeur de la plupart des livres en ourdou. Celui-ci ne disposait malheureusement pas de caractères arabes et il fut incapable de le publier. C'est la raison pour laquelle ce livre n'a jamais vu le jour.

N.K.P. et sa femme se trouvaient aussi à Bombay lors de notre séjour. On prit la décision de céder la maison de Nagpur à mon frère aîné, pour que nous puissions venir nous installer chez lui. Ainsi, de

retour de Bombay, nous emménageâmes à Asha Villa dans le quartier New Colony de Nagpur. La maison de mon frère avait une annexe qui possédait trois chambres, et nous nous y installâmes. Kalpana, la fille aînée de Shri Mataji, était inscrite à l'école locale Bishop Cotton. Shri Mataji avait aussi emménagé à Nagpur avec Sadhana.

Voir mon père se rendre au tribunal alors que sa santé se détériorait, m'inquiétait beaucoup, et Shri Mataji tenait pour moi les rôles de guide, d'amie et de mentor. Je sentis que je ne pouvais plus rester une charge pour mon père, pendant les quatre ou cinq années à venir. De plus, l'attitude de Narendra, (N.K.P.) envers la famille n'était pas très encourageante, voilà pourquoi j'avais pensé qu'il était temps de me trouver du travail. Shri Mataji en parla à Sir C.P. et on prit la décision de me faire intégrer la marine marchande. Après un entretien à Bombay, on m'envoya me former sur un navire à Calcutta. Le 30 décembre 1954, je saluai toute ma famille et mes amis, et partis pour Calcutta. Mon travail consistait à surveiller la chaufferie, mais je trouvais qu'il était très difficile de rester longtemps dans l'atmosphère suffocante de cette pièce. Je demandai au capitaine de me donner un travail sur le pont ce qu'il refusa bien sûr, ce qui m'amena à démissionner. Mon aventure avec la marine ne dura que trois jours, et ma seule perte c'était mes cheveux coupés en brosse lors de mon séjour. Je rentrai à Nagpur pour réintégrer l'école de commerce et tout le monde, y compris mes professeurs, se réjouit de mon retour.

En janvier 1955, mon père avait à défendre le cas de douze personnes qui étaient accusés de meurtre en réunion. Malgré sa condition physique affaiblie, il préparait lui-même leur défense. Tous les soirs à tour de rôle, ma sœur Shashi et moi-même lui massions les jambes et les pieds. Le 8 février, il avait terminé son argumentation en tant qu'avocat de la défense et rentra exténué à la maison. Comme mes examens approchaient, je travaillais très tard le soir et pouvais entendre à quel point sa respiration était forte et oppressée. J'allais plusieurs fois lui demander si tout allait bien, mais comme d'habitude, il répondait que tout irait mieux le lendemain matin. Mais le jour suivant, sa douleur s'était aggravée et on décida de le transporter à l'hôpital Mayo. Comme les urgences étaient saturées, on téléphona au ministre de la Santé monsieur Kannamwar, qui réussit à trouver une place dans le meilleur service, Parsi ward (la salle d'hôpital réservée aux Parsis, qui était la meilleure). Pendant ce temps, mon père avait vomi du sang par deux fois. Dès qu'il fut enfin admis aux urgences, un groupe de docteurs dirigé par le chirurgien Uddanwadikar s'occupa de lui. Cependant, le temps que les médicaments eussent fait effet, l'ulcère de son estomac avait probablement éclaté et il avait recommencé à vomir du sang. Pour diminuer son extrême douleur, on avait dû sans doute lui administrer des calmants et des somnifères qui le plongèrent dans une espèce de délire, et il parla toute la nuit de ses journées de pêche et de chasse. Je le veillai la nuit durant. Le lendemain, les journaux du matin avaient annoncé qu'il avait été admis à l'hôpital et une armée d'amis et d'admirateurs commença à se rendre à l'hôpital. A cette époque, les voitures pouvaient s'approcher jusqu'à l'entrée des urgences, et le nombre de visiteurs fut si important que toute l'équipe de l'accueil fut mobilisée pour cette tâche. A tel point qu'un jour, étant près du bureau d'accueil, je vis une voiture freiner pour s'arrêter net devant la porte d'entrée : avant même que les occupants eussent pu demander des renseignements, le réceptionniste leur avait indiqué la direction de l'entrée de la salle Parsi, sans prendre la peine de savoir s'ils venaient ou non voir mon père. Des ministres, juges, avocats, sportifs et clients passaient l'un après l'autre pour lui rendre visite. Nous avions envoyé un télégramme à toutes mes sœurs, mais deux d'entre elles se trouvaient à Gwalior et n'étaient pas encore arrivées. Shri Mataji resta tout le temps près de lui. Il nous dit qu'il Lui parlait de cas juridiques très intéressants. Le 14 février, le docteur Uddanwadikar abandonna tout espoir de voir mon père survivre à sa maladie, et comme il était un grand admirateur de celui-ci, il nous suggéra de le ramener à la maison pour qu'il ne mourût pas à l'hôpital. Le matin du 15, nous le ramenâmes à la résidence de Narendra. A 10 heures, il montra des signes de rétablissement. Shri Mataji était constamment à son chevet. Il entendit ses bracelets tinter, il lui demanda : "Bai, vas-tu me laisser mourir de faim ?"

Immédiatement, Shri Mataji lui répondit qu'il pourrait manger ce qu'il voudrait. Elle nous demanda d'appeler le docteur Uddanwadikar. Au téléphone, celui qui appelait mon père respectueusement "Raosahib", le questionna pour s'assurer qu'il avait conscience d'avoir été transporté de l'hôpital jusqu'à la maison de N.K.P., vu que la plupart du temps il délirait. La réponse qu'il nous donna nous stupéfia tous, car c'était un homme dont le discours avait toujours été judicieux et pertinent. Même dans son délire, ses paroles n'étaient pas incohérentes. Sachant cela, sa réplique fut vraiment inattendue. Il dit au docteur qu'il s'était rendu "là-bas", c'est-à-dire au paradis, mais qu'on lui avait dit qu'aucun docteur n'était là pour s'occuper de lui, et qu'il avait encore un peu de temps devant lui. Cela signifiait qu'il s'était rendu dans l'autre monde, mais qu'ils n'étaient pas encore prêts à le recevoir. Le soir du 15, tous ses enfants étaient rassemblés autour de lui. Il demanda à Shri Mataji si Elle avait été capable de trouver la "méthode". Nous réalismes bien plus tard qu'il parlait de la Réalisation en masse. Il eut le temps de voir toute sa famille avant de sombrer dans un profond coma dans lequel il resta jusqu'au matin du 17 février. Il rendit l'âme et passa dans l'autre monde autour de neuf heures trente, le 17 février 1955. Mon ami et moi-même étions près de son lit quand il exhala son dernier soupir ; Shri Mataji se trouvait dans la salle de bains. Elle en ressortit pour le trouver mort. Les cheveux de ma mère avaient viré au gris du soir au lendemain. Shri Mataji, dont la seule vue d'un clochard emplissait Ses yeux de larmes, rassembla tout son courage et commença à prendre les choses en main pour les funérailles. C'était ma première rencontre directe et rapprochée avec la mort, et je fus très ébranlé de prendre conscience qu'une personne aussi pleine de vie pouvait décéder.

L'enterrement fut fixé au soir, et la nouvelle se propagea dans la ville comme le feu. Il était de règle de ne fermer aucun tribunal, y compris celui de la Cour suprême, pour cause de décès d'un avocat. Cependant, les juges, même ceux du Grand Tribunal de la Cour suprême, avaient tant de respect pour mon père, que la plupart prit un congé exceptionnel pour assister aux funérailles. Le cimetière n'était pas très loin de la maison de N.K.P., et l'on décida d'y porter le cercueil à pied. Les juges, ministres et avocats jouaient des pieds et des mains pour pouvoir glisser leurs épaules sous le cercueil. Le révérend S.T. Navagri, qui n'était pas seulement le prêtre de notre église, mais aussi un ami de la famille, conduisit la cérémonie, et la dépouille de mon père fut mise en terre le 17 février 1955. Je dois souligner le courage de Shri Mataji et celui de ma mère qui, face à cette tragédie, mirent leur peine de côté pour consoler les enfants et autres parents du défunt, en disant que l'on devait s'incliner devant la volonté de Dieu.

Le jugement des présumés meurtriers tomba le jour suivant : les douze accusés furent tous libérés. Quand ils voulurent annoncer la nouvelle à mon père, ils se rendirent à son domicile pour apprendre qu'il était mort. Ils dirent que cet homme qui avait essayé de sauver leur vie, alors qu'elle n'était pas si précieuse, avait perdu la sienne ; que sa vie n'était pas seulement importante aux yeux de sa famille ou de sa nation, mais avait aussi de la valeur pour l'humanité toute entière.

## Chapitre 6

De 1955 à 1963

Lentement mais sûrement, la mort de mon père me faisait prendre conscience que j'avais perdu l'aile protectrice sous laquelle je m'abritais. L'asile avait disparu. Pour la première fois, je sentais que j'étais complètement seul et que je devais me construire sans l'aide de personne. C'était une situation nouvelle pour moi, qui d'une certaine façon, m'amenait à me sentir vraiment responsable de ma mère et de mes deux sœurs célibataires. Mon attitude et ma conduite avaient soudainement changé. Intérieurement, j'éprouvais des remords mêlés d'un sentiment d'abattement, car je n'avais aucun moyen financier pour montrer à mes sœurs et à ma mère, à quel point je me sentais concerné. Extérieurement, je prétendais être toujours le même, un garçon insouciant et extravagant, mais au plus profond de moi-même, je sentais un grand changement s'opérer.

C'est dans ce contexte que je passai en 1956, des examens pour la licence de commerce. Nous avions déménagé et Balasahib, qui avait commencé à travailler en tant qu'avocat indépendant, assumait la responsabilité de s'occuper du foyer. En janvier 1956, Shri Mataji arrangea son mariage avec Venu Deodhar, une fille de l'Université de Wilson à Bombay, et la cérémonie fut célébrée en avril 1956. Tous les préparatifs du mariage, de la restauration à la décoration de l'église, en passant par les cartes d'invitations, incombèrent à mes amis et à moi-même. La chaleur était torride. Il faisait à peu près 47 degrés Celsius (environ 118 degrés Fahrenheit), et je vis des oiseaux tomber des arbres, morts de chaleur. Mes amis et moi-même distribuâmes toutes les invitations aux membres des familles.

Shri Mataji était arrivée une semaine ou dix jours plus tôt. Elle avait formé une équipe de travailleurs pour s'occuper de la restauration, car à l'époque il n'existait pas de traiteur professionnel. L'équipe était composée de mes amis et de moi-même ainsi que de quelques jeunes de la famille. J'avais la responsabilité de plusieurs petites tâches. En outre, j'étais le témoin (best man) de mon frère. La cérémonie devait commencer à 4 heures et demie de l'après-midi. Cependant à 4 heures, j'essayais encore de terminer quelques menus travaux. Rentrer à la maison, prendre un bain rapide, enfiler un costume pour courir à l'église, le tout en trente minutes, relevait donc de l'impossible, et d'ailleurs, j'arrivai en retard à l'église. On avait trouvé un témoin de fortune pour me remplacer. À quatre heures quarante, mes deux frères les plus âgés, Sannie bhaiyya et N.K.P., se tenaient à l'entrée, et l'aîné m'envoya un regard accusateur. C'est Sannie bhaiyya qui calma N.K.P. et c'est comme cela que je survécus à son courroux. J'étais juste à l'heure pour me substituer au témoin de "remplacement", et pour tendre les alliances à Balasahib. C'était l'unique rôle que j'avais à jouer en tant que témoin. La réception se tenait sur le terrain des associations à Nagpur, et le dîner était présenté sous la forme d'un buffet. Ce style de "self-service" était quelque chose d'assez nouveau pour la société de Nagpur : quand une personne arrivait à une table où elle aurait dû se servir toute seule, elle attendait sans bouger devant son plat favori, qui était en général du "biryani". Ainsi mes aînés devaient pratiquement dire à l'élite de Nagpur de continuer à circuler ! J'eus aussi le privilège de voir le glaçage des gâteaux déborder de la poche des robes noires portées par les avocats arrivant directement du tribunal, et les taches trahissant les parts qu'ils avaient discrètement empochées. Ce fut un mariage assez intéressant et aussi très instructif pour les cérémonies futures.

Ma mère reçut des invités qui venaient lui rendre l'argent qu'ils avaient emprunté à mon père. De plus, tous les commerçants nous apportèrent leur concours et ce fut appréciable.

Après la cérémonie, j'attendais le résultat de mes examens quand N.K.P. nous demanda de le rejoindre immédiatement dans son bureau : c'est ainsi que Madhu Joshi, Shyam Jodh et moi-même nous nous retrouvâmes embauchés dans le cabinet de mon frère en avril 1956. On nous offrit la coquette somme de 15 roupies par mois, avec un imperméable et un couvre-chef brun pour nous protéger de la pluie et du soleil. Il nous était bien sûr demandé d'aller vérifier des comptes, et de partir à bicyclette pour de longs trajets à l'extérieur de Nagpur.

Mon frère N.P.K. est un chef tyrannique; la plupart du temps, il était impitoyable et ne nous épargnait jamais la moindre broutille. A la moindre occasion, il utilisait contre nous un vocabulaire très dur, surtout avec moi. J'avais l'impression qu'il me faisait subir le traitement d'une belle-mère envers sa bru, mais plus tard, je me rendis compte que cet entraînement allait m'être bien utile dans ma pratique future. Je dois dire une chose, c'est que face à la générosité de Shri Mataji, il semblait très avare, autant avec l'argent qu'avec les marques d'affection envers les membres de sa famille. Un dimanche, alors que je jouais un match pour mon université, mon supérieur arriva sur le terrain pour me dire d'aller immédiatement voir mon frère. J'étais très indigné et me rendis à son bureau lors de la pause déjeuner. Quand il me demanda pourquoi je n'étais pas au travail, je lui répondis que c'était dimanche. Il rétorqua : " Et alors ? Pour un expert-comptable, il n'y a pas de dimanche ! ". C'est ainsi que je dus faire mes adieux au cricket et autres distractions que nous avions ces jours-là.

Lors de la mousson de 1957, on me demanda d'aller chez ma sœur Shantatai au Kérala. Je venais juste de terminer mes examens de première année du diplôme d'expert-comptable (NDT : cycle de cinq examens éliminatoires sur cinq ans, trois pour la licence en droit civil, deux de spécialisation pour l'obtention du diplôme d'expert-comptable). De retour du Kérala, après un séjour de quarante-cinq jours, j'appris que j'avais réussi mes examens. Pour la troisième année d'études (law final, licence de droit civil), je devins le capitaine de l'équipe universitaire de hockey, alors même que je n'avais jamais joué au hockey de toute ma vie. La vraie raison qui avait motivé mon choix de devenir capitaine de l'équipe, c'était de pouvoir utiliser les 1100 roupies attribuées au hockey. Ainsi tous les matins, j'organisais des rencontres amicales contre différentes universités, motivé par le fait qu'après le match, des casse-croûte seraient servis aux membres des deux équipes. J'ai oublié de mentionner que lors des années 1955-1956, je fus capitaine des équipes de cricket et de badminton de mon école de commerce. Mon statut de capitaine fut gaiement fêté et je me souviens que mes amis m'offrirent une casquette de cricket. Shri Mataji qui se rendait souvent à Nagpur, se sentait vraiment très fière de mes petits exploits.

En 1958, Sir C.P. était de retour à Delhi et travaillait avec Shri Lal Bahadur Shastri, alors ministre du commerce. En novembre 1958, je me rendis à Delhi pour passer mon examen de deuxième année du cursus (law intermediate). Je demeurai bien évidemment chez Shri Mataji, qui avait donné à ses deux filles, Kalpana et Sadhana, la consigne de ne pas me déranger avant la fin de mon examen. Je dois raconter une anecdote amusante au sujet de ce séjour à Delhi.

Un soir, un homme de Lucknow frappa à la porte et déclara être un ami d'enfance de Sir C.P. Il exerçait le métier de médecin et était venu assister à un séminaire sur la malaria (il ne pouvait pas prononcer les "r" et cela donnait "malavia"). Il nous annonça son intention de rester dans la maison de Shri Mataji pendant trois ou quatre jours. Shri Mataji était déjà habituée à recevoir des personnes qui prétendaient être des membres de la famille ou des amis de Sir C.P. et qui surgissaient à l'improviste. Elle recevait toujours tout le monde avec beaucoup de cordialité. Ce soir-là, autour du repas, Elle parla au docteur de ses difficultés et de sa situation délicate, faisant de discrètes allusions à son arrivée impromptue. Le médecin, cependant, fut loin de comprendre les sous-entendus, et

réagit très différemment. Il assura Shri Mataji que lors de son séjour, il ne laisserait personne franchir la porte, n'ayant pas averti de sa venue.

Malheureusement pour lui, Sir C.P. rentra de l'étranger ce soir-là, après minuit. Il frappa à la porte, et le médecin qui dormait dans la salle à manger, se leva pour aller ouvrir. Il découvrit Sir C.P. sur le seuil, armé de tous ses bagages et pressé de retrouver son lit. Le docteur, qui avait promis de ne laisser entrer aucun invité surprise, bondit soudainement sur Sir C.P. et commença à lui passer un savon, croyant qu'il était une connaissance de Lucknow. Son sermon ne baissait pas d'intensité, et le pauvre Sir C.P. n'eut pas la moindre chance de lui dire qui il était vraiment. Sir C.P. était terriblement exaspéré et lui demanda d'aller réveiller madame Srivastava. Cela rendit le docteur encore plus furieux et ses remontrances redoublèrent de vigueur. Il ajouta qu'étant une personne si gentille et innocente, Elle n'aurait rien à redire. Il fit tellement de bruit qu'il réveilla toute la maisonnée, et lorsque Shri Mataji arriva près de la porte d'entrée, Elle vit que Sir C.P. se tenait dehors. Elle annonça alors au docteur que c'était le propriétaire de la maison qu'il empêchait d'entrer ! Sir C.P., comme d'habitude, pardonna l'inconvenant, mais confessa plus tard à Shri Mataji qu'il ne connaissait pas du tout ce médecin. Il fut souvent gentiment moqué à ce sujet.

Les années 1959-1960 furent pour moi très chargées. Non seulement on me demandait de voyager énormément, mais en plus je devais aider aux préparations du mariage de mon autre sœur Shashi, à Gwalior. Entre temps, j'avais réussi mon examen de deuxième année et préparais celui de la troisième année (law final). Nagpur n'était pas un centre d'examen pour le diplôme d'expert-comptable, et, pour passer mes épreuves, je sélectionnais en général Bombay ou Dehli, selon le lieu d'habitation de Shri Mataji. Je m'installais toujours chez Elle durant ces périodes de tests. Kalpana et Sadhana recevaient des consignes strictes comme tous les autres invités qui résidaient alors chez Elle, et personne n'avait le droit de me déranger durant mes révisions. J'avais pris l'habitude de boire du thé aux environs de minuit, et à chaque fois, c'était Elle qui me le préparait. On avait institué une sorte de rituel : Elle couchait Kalpana et Sadhana, puis Elle me donnait un gentil massage de tête. Elle me disait toujours que beaucoup de chaleur se dégageait de mon crâne et je lui répondais régulièrement que ma tête chauffait à force de trop étudier pour cet examen d'expert-comptable. Après m'avoir massé pendant à peu près une heure, Elle allait me préparer une tasse de thé qu'Elle me rapportait ensuite.

Les examens terminés, Elle me gardait encore quelques jours avec Elle, pour m'emmener aux concerts d'éminents musiciens. En plus d'être la vice-présidente d'une association très prestigieuse, qui organisait des manifestations culturelles en Inde, (Sur Singar Samsad), Elle était membre du Club de Musique de Bombay et était invitée à de nombreux concerts. J'eus ainsi le privilège d'écouter en Sa présence, de majestueux artistes comme Bismillal Khan, Amir Khan, Bhinsen Joshi, Shiv Kumar Sharma, Vilayat Khan ...etc. et d'assister au concert de Zareen Daroowala, dont Shri Mataji dit qu'elle était une enfant prodige, et qui bien plus tard, joua de son sarod pour Son soixante quinzième anniversaire. En 1960, j'obtins mon examen de troisième année.

En mai 1961, je me présentai aux avant dernières épreuves pour l'obtention du diplôme d'expert-comptable (group 2), mais cette fois-ci j'allais au centre d'examen de Pune, car tous mes amis avaient l'habitude de s'y rendre pour passer leurs tests. Cette ville était alors très belle et très propre, juste avant la rupture du barrage de Panshet près du village de Khadakwasla, qui anéantit pratiquement la moitié de la cité. En décembre 1961, trois de mes sœurs, accompagnées de Kalpana et de Sadhana, vinrent passer Noël avec moi. Comme je n'avais qu'une seule pièce à partager avec elles, j'avais attribué trois coins de la pièce à mes trois sœurs, le quatrième à Kalpana et Sadhana, et moi je dormais au centre de la salle. Nous passâmes un Noël fort à l'étroit, mais plein de joie. Après les fêtes, quand tout le monde fut parti, au lieu de raccompagner Shashi et Indu à Calcutta, je rentrais précipitamment à Nagpur pour préparer l'examen final d'expert-comptable. Mon

plan de travail était le suivant : après un léger dîner, étudier de 20 heures à 4 heures du matin, les heures les plus tranquilles de la nuit pour pouvoir étudier sans être dérangé.

Une nuit, alors que j'étais absorbé dans mes révisions, je vis que ma mère se tenait dans l'embrasement de la porte de ma chambre. Je regardai ma montre qui indiquait 2 heures trente du matin. Je fus très surpris de la trouver debout à une heure si tardive. Présument qu'elle avait besoin de moi pour quelque chose, je lui demandai si elle désirait quelque chose. Elle me sourit et dit qu'elle ne voulait rien, mais tenait à me dire combien elle était impressionnée du sérieux que je mettais dans mes études, et que je deviendrais célèbre dans le monde entier. Je crus d'abord qu'elle était à moitié endormie et sans doute en train de rêver. Je lui dis qu'elle devrait se recoucher car quoi qu'elle eût à me dire, cela pouvait attendre le lendemain matin. Cependant, elle persista en me disant qu'elle devait me parler tout de suite et non le jour suivant. Je la persuadai d'aller dormir, mais quand je fus de nouveau seul, je réfléchis d'autant plus à ses paroles, que ma mère avait pour règle de ne jamais complimenter un de ses enfants. Pour elle, lui faire un compliment revenait à le corrompre au-delà de la rédemption et j'étais stupéfait, ou plutôt abasourdi de l'entendre me féliciter. Pensant qu'elle parlait d'un rêve et ne pensait pas vraiment ce qu'elle disait, j'oubliai complètement sa remarque. Plusieurs années plus tard, j'en parlai à Shri Mataji. Elle me dit que notre mère fut appelée Cornélia, du nom de la fameuse reine qui engendra comme elle sept enfants, et dont deux devinrent célèbres. Shri Mataji me dit que la deuxième personne à être célèbre c'était moi, puisque je suis devenu connu mondialement.

J'avais séjourné dans une annexe de la maison de N.K.P. comportant deux pièces. Une chambre était destinée à ma mère, l'autre était pour moi. Comme je restais travailler tard au bureau, sortir ou fréquenter des amis n'entraînait pas dans mes possibilités. Le café qui se trouvait à une faible distance de chez moi, devenait, dès le soir venu, le lieu de rassemblement de tous mes amis. Je me sentais très frustré de ne pas pouvoir les y rejoindre, et lorsque je les rencontrais, je leur faisais une scène, leur disant qu'ils gaspillaient leur temps au lieu de se construire une carrière, comme moi. Résultat, certains amis commencèrent à venir étudier chez moi. Même s'ils se destinaient à différentes professions ou poursuivaient diverses études universitaires, un point commun nous rassemblait : c'était la tasse de thé partagée dans la nuit. Chaque ami se voyait attribuer une responsabilité dans la préparation du breuvage. L'un devait laver les tasses et les soucoupes, l'autre devait allumer le poêle, le troisième faire bouillir l'eau. Mon job consistait à faire le mélange final du thé au lait. Nous vécûmes ainsi des moments de joie partagée, et depuis lors, à chaque rencontre, nous évoquons avec nostalgie ce thé de minuit.

Je me souviens d'avoir demandé à Sir C.P. quel était le secret de son succès aux examens. Il me répondit qu'il était dangereux de bluffer l'examineur. Par exemple, si l'on ne connaissait pas un sujet ou la réponse à une question posée, il était préférable de ne rien répondre plutôt que d'inventer quelque chose, sinon cela créait un précédent négatif dans l'esprit du correcteur, qui risquait ensuite d'appréhender les réponses correctes avec ce même état d'esprit négatif. Il me dit ensuite qu'en répondant à une question, il fallait laisser croire à l'examineur qu'on en connaissait beaucoup plus sur le sujet, mais que le manque de temps nous empêchait de le développer. Pour moi, ces conseils furent une éducation en soi, et j'essayais de les mettre en pratique lors de mes examens.

En mai 1962, je passai le dernier examen (final group) afin d'obtenir le diplôme d'expert-

comptable. Shri Mataji habitait alors à Bombay dans le quartier de Jeevan Jyot. J'aimais beaucoup ses deux filles qui étaient très divertissantes. Shri Mataji leur avait raconté beaucoup d'histoires de Shri Rama, du Christ et de Shri Krishna. Elles n'avaient jamais aimé les films qui ne parlaient pas de la mythologie des Purana (textes sacrés pour l'hindouisme). Elles nous disaient souvent de ne pas regarder de films vulgaires. Elles en connaissaient beaucoup sur tous les dieux et sur la Déesse. Elles devaient étudier dans un pensionnat de jeunes filles car Sir C.P. était toujours transféré d'un endroit à un autre. Toutes deux détestaient tellement leur école, à cause des Religieuses au visage renfrogné, que plus tard, elles évitaient même de s'en approcher. Elles me racontaient combien les sœurs étaient cruelles. C'étaient toutes deux de très brillantes élèves.

J'étais fin-prêt pour mon dernier examen et fus très content de découvrir les premiers tests en comptabilité, car j'étais capable de répondre à toutes les questions. Je mis une demi-heure à résoudre le premier problème. Voulant poser le stylo afin de me dégourdir les doigts, je ne réussis pas à ouvrir la main. Pendant un moment, je me crus paralysé. J'essayais de détendre mes doigts qui étaient complètement ankylosés et commençais à transpirer, de peur de ne plus pouvoir terminer le reste de mes tests. Le surveillant fut très gentil avec moi. Il me suggéra de sortir, de me passer de l'eau sur le visage, puis d'essayer de finir mon examen au mieux de mes possibilités. Suivant son conseil, je me lavais à grande eau. Le sang recommença à circuler à l'extrémité de la main, mais j'avais perdu vingt précieuses minutes à essayer de récupérer ma motricité. En conséquence, je ne réussis à résoudre que soixante-quinze pour cent des exercices. Je sortis très découragé de la salle d'examen car la comptabilité était mon point fort.

Shri Mataji voyant mon abattement, vint dans ma chambre après avoir servi le dîner à son mari. Elle écouta d'un bout à l'autre l'histoire de mon impuissance à répondre aux vingt-cinq dernières questions. Elle me conseilla d'oublier le passé, de faire comme si de rien n'était, et d'aborder la suite des épreuves comme si c'était la dernière tentative qu'on m'eût autorisé à passer. Au début, j'avais l'intention d'abandonner l'examen, mais petit à petit, je compris la sagesse de ses propos. J'adoptais l'attitude du "maintenant ou jamais", et finissais le reste des écrits, le moral abattu. J'étais vraiment sûr d'avoir échoué à l'examen, car les taux de réussite pour le diplôme d'expert-comptable étaient de deux ou trois pour cent. Je rentrai à Nagpur et commençai à réviser pour la session de novembre. Mon échec me semblait tellement évident que je n'allai même pas voir les résultats. Un après-midi, alors que je travaillais sur le bilan d'un client, un de mes amis me téléphona pour me dire que j'avais réussi mon examen. Je le réprimandai en lui disant que je ne tolérais aucune plaisanterie ! Ensuite, tous mes amis commencèrent à m'appeler, mais je n'en crus aucun. Puis ce fut au tour de mon frère, mais n'étant toujours pas convaincu, je décidai d'aller vérifier par moi-même. Quand je vis le résultat, je le relus trois ou quatre fois avant d'accepter être bel et bien reçu. J'avais fini par surmonter les tribulations de l'examen d'expert-comptable, mais c'était surtout grâce aux conseils avisés de Shri Mataji. Sur un peu plus de mille étudiants, seulement trente-trois furent déclarés admis à l'échelon national, et ce résultat fut considéré comme étant généreux, compte tenu des standards habituels établis par notre institut.

En 1961, Shri Mataji mit en route la construction d'une maison à Lucknow, dans le quartier de Nirala Nagar. Elle m'appela pour me dire qu'Elle avait besoin de marbre, et que je devais venir la chercher à Jabalpur, où Elle devait l'acheter. On avait une vérification de comptes à faire dans un établissement universitaire de la ville de Seoni, à mi-chemin de Jabalpur. Je me rendis donc vérifier les comptes puis arrivai juste à temps pour rejoindre Shri Mataji. Après avoir acheté le marbre, qui se vendait en gros, nous allâmes voir une de nos cousines. Sa fille était l'élève d'Acharya Rajneesh (connu plus tard sous le nom de Bhagwan Rajneesh, ou Osho) Il était professeur dans le collège local de Robertson et donnait des conférences spirituelles. Connaissant l'inclinaison de Shri Mataji

pour la spiritualité, ma cousine arrangea un entretien entre eux. Quand Acharya Rajneesh La rencontra, il leva les bras au ciel et courut vers Elle en disant : "Oh Mère Adi Shakti, cela fait si longtemps que j'attends de Vous rencontrer ! Et aujourd'hui mon rêve est exaucé" Ce faisant, il se prosterna aux pieds de Shri Mataji. Je fus le témoin direct de cet événement, ainsi que ma cousine et sa fille. Plus tard à Nargol, village où Shri Mataji décida de Se manifester le 5 Mai 1970 (en ouvrant le Sahasrara) ce même Acharya Rajneesh tint un séminaire. Il était très désireux qu'Elle y assistât et appelait constamment Sir C.P. à ce sujet. Elle ne voulait pas s'y rendre mais Sir C.P. lui trouva une maison, une voiture et un cuisinier. Alors Elle y alla sous la pression de son mari.

Chaque soir, je m'asseyais auprès de ma mère pour apprendre l'histoire familiale, et malgré cela, j'eus l'impression de l'avoir négligée, car j'étais obnubilé par mes examens autant que par ma profession, et trop inquiet. La plupart des événements narrés dans ce livre sont le résultat de nos tête-à-tête nocturnes, que ma mère et moi partagions régulièrement pendant une heure. De plus, j'étais soucieux d'ouvrir mon propre cabinet, ne voulant plus dépendre de mon frère pour quoi que ce fût. Comme s'occuper d'un bureau, requiert une femme qui tient la maison, je décidais de me marier le plus tôt possible. J'exprimais mon opinion à mon frère N.K.P., qui me demanda en plaisantant si je n'entretenais pas une relation avec quelqu'un. Vif comme je l'étais, je lui répondis que l'heure à laquelle il nous laissait partir était si tardive, qu'aucun père digne de ce nom, ne permettrait que l'on courtise sa fille à une heure pareille ! Il fut vraiment stupéfait de ma réponse.

Shri Mataji apprit la nouvelle de mon envie de me marier, et immédiatement la recherche commença. En septembre 1962, je me rendis à Bombay pour une expertise comptable. Shri Mataji alors y résidait. Elle me demanda si j'avais une préférence. Je répondis que ma mère était la seule considération à prendre en compte, et que je recherchais quelqu'un qui pourrait s'occuper d'elle et de sa santé. Une femme active avec un travail ne conviendrait pas. Shri Mataji m'annonça qu'Elle allait étudier la question et ceci clôt le sujet.

De retour à Nagpur, je reçus un appel de Shri Mataji. Elle désirait qu'une de mes photos soit envoyée à monsieur Ranbhise, dont la plus jeune fille était à marier et correspondait à mes attentes. J'envoyai une photo et demandai à Shri Mataji de m'en faire parvenir une de la jeune fille. Plusieurs jours s'écoulèrent mais je ne recevais toujours pas de photo en réponse. Je crus finalement que la personne ne voulait plus m'épouser. Puis, fin octobre 1962, Shri Mataji m'écrivit une lettre en y joignant une photo. Quand je vis celle-ci, je me mis à rire. Ma mère me demanda pourquoi je m'esclaffai et je lui répondis que je m'attendais à voir la photo d'une éventuelle épouse qui, je le savais, avait vingt-trois ou vingt-quatre ans. Mais la photo montrait une fillette de douze ans portant un bébé de deux ans, et j'étais incapable de savoir laquelle des deux serait ma future femme ! Je répondis à la lettre de Shri Mataji, qui écrivit en retour aux parents de la demoiselle, leur demandant de conduire leur fille de Pali à Bombay, (ville se situant à 50 kilomètres de Ganapatipule sur la route menant de Bombay à Goa). Un rendez-vous fut fixé pour la mi-novembre. Trois de mes amis, Madhu, Shyam, et Ganu, persuadèrent Shri Mataji et moi-même, qu'ils devaient aussi m'accompagner pour rencontrer la jeune femme. Voyant cela, Sir C. P. me prit à part et me donna un conseil dont j'allais me souvenir toute ma vie. Il me dit que je devais me rendre à cette entrevue sans aucune idée préconçue. Je n'étais pas en plein interrogatoire, et, en m'adressant à la jeune fille, je devais avant tout préserver sa dignité et son honneur. Si j'avais le droit de la rejeter, elle en avait autant le droit que moi. Il ajouta que je n'étais pas sur un piédestal, et que mon refus éventuel ne pouvait se fonder sur ce qu'elle venait de me dire. (D'une façon générale en Inde, lors de ces rendez-vous organisés, le garçon est supposé poser des questions stupides pour savoir si la fille sait cuisiner, coudre, chanter ...etc., comme si c'étaient les critères d'un mariage) Pour Sir C.P. et Shri Mataji, la dignité humaine primait sur toute autre considération.

Je me souviens que je portais un costume, vêtement hautement inapproprié au climat de Bombay. Pour couronner le tout, j'ai tendance à suer, c'est très connu, et je me mis donc à transpirer dès que je fus dans la voiture qui me conduisait vers la jeune fille. Tout le monde se moqua de moi, disant que j'étais nerveux. Mais en fait, je réfléchissais aux conseils de Sir C.P. et les retournais dans ma tête. Quand nous arrivâmes à la maison, je fus surpris de constater qu'il n'y avait aucun ventilateur dans la pièce où nous étions assis. Pendant que mon futur beau-père me parlait, la moitié de mon attention était concentrée sur le fait de m'éponger la transpiration, tandis que l'autre était impatiente que cette épreuve finît au plus vite. Shri Mataji était à l'intérieur pour préparer la jeune fille, puis, après quinze longues minutes d'agonie, elle revint accompagnée de la future mariée. Je jetai juste un coup d'œil vers elle, car j'étais trop gêné par la présence de mes trois amis, de Shri Mataji et de son père pour pouvoir lui parler, et préférais ne rien dire. Après quinze ou vingt minutes de conversation formelle, nous nous séparâmes.

Sur le chemin du retour. Shri Mataji me demanda ce que j'en pensais. Je lui répondis franchement que j'aurais préféré lui parler plutôt que la voir, pour savoir si elle convenait à ce que j'attendais d'une femme, et si je correspondais aussi à ses espérances. Shri Mataji répondit, pour me taquiner, que c'était justement ce que j'aurais dû lui demander lors de ce premier rendez-vous, et je lui avouai que j'étais resté totalement hébété.

Le jour suivant, quand le futur beau-père appela, Shri Mataji lui demanda s'il voulait bien venir chez elle accompagné de sa fille, pour un autre entretien. Cette fois-ci, je lui parlais des responsabilités que j'avais vis-à-vis de ma mère, et donc de ce que j'attendais d'une épouse. Je lui demandais aussi si je convenais à ses souhaits, en ajoutant que j'étais un très mauvais chrétien qui ne se rendait à l'église qu'à Noël ou à Pâques. Après lui avoir parlé de mon salaire, je terminai en lui disant qu'elle était, tout comme moi, libre de refuser cette union. Je me sentis vraiment soulagé de m'être libéré du poids de mes opinions, qui avaient pesé sur moi comme un fardeau. Sa réaction fut positive, et je dis à Shri Mataji que j'avais mis cartes sur table, et qu'elle avait adhéré à tout ce que j'attendais d'elle.

Je me fiançai à ma future épouse le 30 décembre 1962 à Pali. Etaient présent aux fiançailles, mon frère aîné et ma belle-sœur Shalini, leur trois enfants, Sir C.P., mon frère, Ganu un ami, Kalpana, Sadhana et bien sûr, Shri Mataji. Accompagnée de ses deux filles, elle arriva un jour plus tôt en voiture avec mon frère aîné et sa famille. Ils avaient emprunté la route de Goa qui, pleine de creux et de bosses, était tout à fait inadaptée aux voyages. Nous étions supposés suivre le même chemin le lendemain, mais Shri Mataji nous appela de Ratnagiri pour nous conseiller de venir par Pune.

Le matin du 29 décembre, Sir C.P., mon frère, mon ami et moi-même quittèrent Bombay pour nous rendre à Pali via Pune. Au cours du voyage, j'ai commencé à avoir une poussée de fièvre qui ne cessa de monter. C'était un dimanche et on ne pouvait trouver ni clinique ni docteur à la ronde. On m'administra alors des médicaments et on me fit dormir à l'arrière de la voiture sur les genoux de mon ami, alors que Sir C.P. et mon frère se serraient à l'avant à côté du chauffeur. Nous arrivâmes à Pali vers 23 heures, et mes fiançailles eurent lieu à minuit. Toujours fiévreux, je revêtis un costume pour la cérémonie, et dès que celle-ci fut achevée, je me retirai pour aller dormir. Le jour suivant nous repartîmes pour Bombay, puis rentrèrent en temps utile à Nagpur.

En mai 1963, un autre événement important se produisit. J'avais économisé 700 roupies sur le remboursement des frais de transport que mes clients m'avaient payé. Avec cet argent, j'avais projeté de me faire faire un costume sur mesure plus quelques vêtements.

C'est avec beaucoup de fierté et de vantardise que je parlai de mon intention à Shri Mataji. Deux jours avant mon départ pour Nagpur, Elle me dit avoir un besoin urgent d'argent, et me demanda si je pouvais Lui prêter mes 700 roupies d'économies. Je lui offris mon argent à contrecœur, sachant que je ne recouvrerai jamais mes fonds. Le lendemain matin, je me sentais toujours très déprimé de savoir que mes projets vestimentaires étaient tous tombés à l'eau. C'est alors qu'Elle entra dans ma chambre chargée de deux boîtes en carton et me demanda si je pouvais deviner ce qu'Elle venait d'acheter. Je n'en avais vraiment aucune idée et surtout je n'étais pas d'humeur à résoudre des énigmes. Je lui répondis au hasard qu'Elle devait avoir acheté quelque chose pour sa maison, mais Elle répliqua que c'était pour ma future demeure. Elle se mit d'ailleurs à défaire les paquets et je découvris toutes sortes d'objets en inox. Elle m'avait acheté un service de table complet en inox, comportant six assiettes indiennes (thali), douze bols (katori), six verres, des ustensiles de cuisine, des cuillères à soupe et à dessert. Elle n'avait dépensé que 590 roupies. Elle me dit que dépenser son argent en vêtements n'était pas vraiment essentiel, mais que disposer d'un service de table complet était bien plus approprié et très important : "Maintenant tu es un chef de famille et tu dois subvenir aux besoins de ta famille." Elle me rendit les 110 roupies restantes et j'en eus les larmes aux yeux de gratitude. Je suis fier de dire qu'aujourd'hui encore, après presque trente-sept ans, je mange toujours dans les assiettes qu'elle m'offrit alors. Telles sont sa sagesse et sa clairvoyance.

## Chapitre 7

De 1963 à 1970

Finalement, j'épousais Kumud, le 16 octobre 1963 à Pune. J'emploie le terme "finalement" car il se passa beaucoup de choses entre mes fiançailles et mon mariage ; en voici quelques-unes :

Mon frère nous proposa, à monsieur M. Jain et à moi-même, de nous associer dans un nouveau cabinet. Bien que monsieur M. Jain m'eût supervisé lors de mon stage professionnel, il obtint comme moi son diplôme d'expert-comptable en 1962. Jain et moi avons acheté une voiture d'occasion pour 5000 roupies. Même si nous en étions tous deux propriétaires, c'était moi qui la gardais généralement car Jain ne savait pas conduire. Ce n'est qu'au moment de faire le plein que Jain la récupérait. C'était d'ailleurs devenu une plaisanterie habituelle chez mes amis : quand la voiture se trouvait devant la résidence de monsieur Jain, c'est qu'elle avait besoin d'essence.

Shri Mataji aurait aimé me voir marié plus tôt, mais mon frère aîné N.K.P. n'était pas de cet avis. Alors, au cours de la querelle qui s'en suivit, N.K.P. me dit de ne pas revenir au travail tant que Shri Mataji séjournerait à Nagpur. Elle habitait bien sûr chez moi. Cet incident me rendit très mal à l'aise dans mes relations professionnelles avec N.K.P., et je décidai qu'après mon mariage, j'aurai quitté son cabinet.

La cérémonie devait se dérouler à Pune mais nous n'avions aucun endroit où séjourner. (Imaginez que même Shri Mataji, qui possède maintenant la maison de Prathistan, dût rester chez des amis). Grâce à l'aide d'un camarade, nous réussîmes à louer une école pour 3 jours, et encore, après de multiples efforts et beaucoup de persuasion. Comme je l'ai dit, la date du mariage avait été fixée au 16 octobre 1963, pendant la fête du Diwali, (festival des lumières et de joie), et le moindre recoin de

Pune était illuminé.

Mon union fut célébrée suivant la tradition chrétienne, dans l'église de Saint André. On y trouvait la confusion habituelle des mariages. Le train, qui devait atteindre Pune le matin du 15, avait un retard de 12 à 14 heures. Cela voulait dire que je ne pouvais pas arriver à temps pour la fête de l'Haldi fixée dans la soirée. (En Inde, on recouvre le futur marié d'une pâte jaune à base de curcuma, et le reste du mélange est ensuite appliqué sur la fiancée.) (NDT : tout le monde s'asperge de ce mélange et cela est l'occasion de réjouissances générales) Nous dûmes donc changer de train à mi-parcours et poursuivre le trajet dans un compartiment sans réservation, (c'est-à-dire bondé). Je finis tant bien que mal par rejoindre Pune le 15 au soir, après être resté debout sur le marchepied d'une voiture de première classe. Mon beau-père, qui était venu me chercher, crut que j'avais voyagé en première classe. En fait, avec un billet de deuxième, j'avais voyagé sur le marchepied d'une voiture de première !

Deux mariages étaient programmés le même jour à l'église Saint André, le mien venait en second. Le sermon du premier s'éternisa tant et si bien que nous dûmes tous attendre dehors, y compris la mariée. L'alliance que j'étais supposé passer au doigt n'arriva qu'à la fin de la cérémonie, c'est pourquoi je dus lui substituer une autre bague que j'avais déjà sur moi.

Lorsque notre orateur, l'évêque Luther, proposa de lever un toast, il parla du fiancé et occulta complètement la fiancée et sa famille. Quand ce fut mon tour de parler, je me levai pour répondre et comblai cet oubli. Sir C.P., Kalpana et Sadhana arrivèrent juste à temps pour la cérémonie, car leur voiture était tombée en panne sur la route entre Bombay et Pune. Shri Mataji était évidemment déjà sur place à Pune, avant même notre arrivée.

Après le mariage, il y eut une réception suivie d'un dîner. Je restais un jour de plus à Pune, puis j'allai à Bombay accompagné de ma femme, avec l'intention de rentrer directement à Nagpur. Je ne pouvais pas songer à une lune de miel, car cela signifiait dépenser de l'argent que je n'avais pas. La plupart des économies que j'avais faites sur mon salaire ou les revenus de mon partenariat avaient servi à convertir le deux pièces avec véranda que l'on m'avait donné, en un appartement de 5 pièces : j'avais transformé la véranda en cuisine et chambre d'amis, et divisé la grande salle de séjour dans laquelle je résidais, en un salon et une chambre. Je pensais donc rentrer sur Nagpur, mais Shri Mataji avait d'autres projets. Elle nous avait réservé une chambre d'hôtel pour trois jours à Matheran, une station de vacances près de Bombay. Kumud et moi-même nous rendîmes dans ces collines de Matheran, mais nous tombâmes tous deux malades. Elle, à cause de la nourriture qui ne correspondait pas à ses goûts, moi, à cause de mon acidité gastrique. Pour chacun de nous, ce séjour tint plus de la mésaventure que d'une lune de miel. Nous rentrâmes finalement à Nagpur et je repris ma routine. Je tenais beaucoup à ce que ma femme pût rencontrer tous les membres de ma famille, aussi je demandai à mon frère N.K.P. de lui présenter son épouse. Mais pour des raisons connues de lui seul, il refusa d'arranger ce rendez-vous. Ceci renforça encore mon idée de quitter son cabinet. Kumud fut bientôt enceinte et nous eûmes le bonheur d'avoir un garçon, le 4 novembre 1964, de nouveau un jour de Diwali. Nous l'appelâmes Prateek, ce qui signifie "symbole", mais tout le monde le connaît sous le nom de "Raju".

En juillet 1965, je me présentai à un entretien pour un emploi chez Air India, mais n'eus aucune réponse avant le mois de septembre. Je pensais donc avoir échoué. En septembre 1965 cependant, Air India m'annonça que j'étais nommé au poste d'aide-comptable et que je devais me présenter le plus tôt possible. Ma sélection à Air India ne fut pas seulement due à mes efforts; Sir C.P. en avait touché un mot au Président Directeur Général, Monsieur Lal, à la demande de Shri Mataji.

Sir C.P. avait déménagé à Delhi, car à la suite du décès de Jawaharlal Nehru, Lal Bahadur Shastri était devenu Premier Ministre et lui son secrétaire particulier. C'était l'époque où le Pakistan avait déclaré la guerre à l'Inde, et par conséquent, Sir C.P. rentrait très tard à la maison. Je me rendis à Delhi pour recevoir les bénédictions de Shri Mataji et de Son mari, et rejoignit Air India le 6

décembre 1965. Ce fut une décision majeure, car je devais laisser ma mère derrière moi à Nagpur. Cependant, il me fallait choisir entre ma carrière et mes devoirs filiaux envers ma mère; on adopta alors le compromis suivant : dès que j'aurai un logement convenable, je l'emmènerai à Bombay.

En juin 1966, la roupie fut dévaluée par rapport au dollar, ce qui créa beaucoup de problèmes pour les tickets réservés avant cette date et dont le circuit regroupait d'autres compagnies qu'Air India. Bien que nouveau dans la société, je compris tout de suite les difficultés qu'on allait rencontrer pour équilibrer la comptabilité avec les autres compagnies aériennes, en particulier pour les billets achetés en roupies avant la dévaluation et dont le voyage se serait déroulé après celle-ci. Voici un exemple qui illustre ce point : disons qu'un billet, concernant le vol Bombay-Londres-New York, soit acheté à la compagnie Air India. Celle-ci couvrirait la navigation entre Bombay et Londres, puis American Airlines prendrait le relais de Londres à New York. Le coût total de ce vol serait, disons, de 43 500 roupies (300 dollars), avec un taux de change de 3,45 roupies par dollar, avant sa dévaluation. Supposons que le propriétaire du billet voyage après le 6 juin. Les vols inter compagnies devant se régler sur la base du dollar, le vol Londres-New York représenterait une perte nette de 3,55 roupies par dollar pour Air India, le taux étant devenu de 7 roupies pour un dollar. Je restais tard le soir pour lire les manuels et autres règlements concernant la comptabilité des vols cumulant plusieurs compagnies aériennes, et le 9 juin, je préparai une note explicative que je soumis à mon supérieur Monsieur Balaporia. Comme j'étais débutant, et que de toute façon ce travail ne m'avait pas été attribué, il se mit en colère et rejeta la note, ajoutant que mon commentaire n'avait pas la valeur du papier sur lequel il était écrit. J'en fus manifestement très contrarié, et cet état de tension me troubla au point d'en oublier ma feuille sur le bureau de Monsieur Balaporia. Je rentrai à la maison dans un accès de rage en déclarant à ma femme que j'allais rapidement démissionner d'Air India. Cependant, celle-ci réussit à m'apaiser.

Le jour suivant, en arrivant à mon bureau, je découvris qu'un commis se tenait déjà près de ma table, pour me dire que Monsieur Balaporia m'attendait avec impatience. Anticipant d'autres remontrances, j'entrai avec hésitation dans son cabinet. La première question qu'il me posa concernait l'identité de l'auteur de la note. Je répondis en tremblant que c'était moi, et j'étais sur le point de m'excuser quand il ajouta qu'il n'arrivait pas à croire qu'un travail aussi clair eût pu être écrit après seulement trois jours de dévaluation ! Et surtout par quelqu'un de comparativement nouveau dans la société. Il me complimenta et me demanda de préparer des directives pour les agences du monde entier, et de les leur faxer. Il m'autorisa à ouvrir un dossier indépendant, et ce dossier fut connu sous le nom de " H.P. Salve sur la dévaluation ". Ce fut le début d'une carrière couronnée de succès à Air India.

Je fus sélectionné pour me rendre à Bruxelles, mais comme il n'y avait pas de femme de ménage et que Kumud) n'aimait pas l'idée de me voir faire la vaisselle pendant qu'elle cuisinait, nous optâmes pour Téhéran, (la capitale de l'Iran). Je m'y rendis via Beyrouth, le 5 mai 1966.

Le directeur de l'aéroport, Monsieur Theophilis, vint à Téhéran pour nous accueillir mon homologue et moi-même. En chemin, je le questionnais sur l'appartement qu'on m'avait attribué. Il me dit que c'était agréable bien que petit. Selon les critères en vigueur à Bombay, où je vivais dans un studio, je m'étais imaginé qu'on m'avait donné un appartement encore plus petit. Quand je découvris mon logement, je vis qu'il n'était pas seulement spacieux, avec trois chambres, mais qu'en plus il était complètement équipé d'un réfrigérateur, d'une télévision, de vaisselle, de linge de maison, d'une machine à laver et d'une cuisinière. J'en fus époustoufflé. Pour couronner le tout, il possédait l'air conditionné. Je me crus au paradis. Je m'assis alors immédiatement pour écrire à ma femme une lettre décrivant l'appartement. Il se trouvait au troisième étage, alors que Monsieur Paul, mon directeur, logeait au-dessus avec son épouse Kathy et ses deux enfants. Kathy était une personne étonnante, très enjouée, tandis que Monsieur Paul était un homme sympathique, mais avec

un sens très rigoureux de la discipline.

Le 6 juin 1966 éclata la guerre entre Israël et l'Égypte. Par conséquent, toutes les agences d'Air India s'occupant des vols intérieurs ou internationaux du Moyen-Orient, durent fermer, à l'exception de Téhéran qui demeurait paisible. Un personnel nombreux arrivait ou transitait à Téhéran. Le siège social nous donna l'instruction de monter à bord de chaque avion où se trouvaient des membres de la compagnie, afin de leur verser leur salaire alors qu'eux restaient dans l'avion. Je devais me présenter sur ces vols à n'importe quelle heure, ce qui représentait beaucoup de fatigue. La guerre se termina finalement au bout de trois semaines, et mon directeur m'accorda un congé pour aller chercher ma famille. J'avais hâte de prendre ma mère avec moi, mais elle me dit qu'elle voulait passer ses dernières années auprès de la tombe de mon père.

Mon séjour à Téhéran était très confortable, luxueux, et j'étais très à l'aise dans mon travail. On m'avait attribué l'aide d'un secrétaire et d'un assistant, que je formais aux tâches ordinaires, et je passais mon temps libre à promouvoir Air India. Mon cercle d'amis était surtout composé d'Indiens et de quelques Américains. Il y avait des réceptions pratiquement tous les soirs et, grâce à mon tempérament, je devins très populaire, surtout auprès des Américains. Je finis par acheter une voiture, une petite DKW de fabrication allemande, dont j'étais très fier même si elle était petite. Nous retournions chaque hiver à Nagpur, surtout pour voir ma mère. Le directeur était si compréhensif, qu'il me permettait de me rendre à Hong Kong ou à Koweït, pour acheter du matériel électronique et autres marchandises que j'offrais en cadeaux à mes amis et à ma famille de Nagpur. Je me souviens avoir donné une montre bracelet à ma mère, qu'elle a portée avec beaucoup de fierté.

En 1969, Kalpana épousa Prabhat Shrivastav. Le mariage fut célébré en octobre à Bombay. La même année, je fus béni par la naissance d'un deuxième garçon, le 24 août 1969. Nous lui donnâmes le nom de Milind, mais tout le monde l'appelle Bunty. Je me rappelle avoir rapporté pratiquement 50 kilos de pistaches pour le mariage de Kalpana, car elles étaient très bon marché à Téhéran. La réception fut grandiose. L'élite de Bombay était venue bénir le couple. Voici une anecdote intéressante au sujet du mariage de Kalpana, que vous aimeriez sans doute connaître.

En Inde, la tradition veut que des eunuques viennent danser lors de la cérémonie, ce qui est considéré comme un fait de bon augure. Ainsi, suivant la coutume, un groupe d'eunuques se présenta pour chanter et danser. Sir C.P., en costume trois pièces, était assis à l'étage dans une pièce avec air conditionné, laissant à Shri Mataji le soin de mener la cadence. Shri Mataji eut alors l'idée du plan suivant : Elle les dirigea vers Sir C.P., leur disant qu'un grand monsieur était assis au premier, de surcroît le père de la mariée, et qu'il serait très content de les entendre chanter et danser. Ainsi, une bande d'une douzaine d'eunuques rejoignit la pièce où Sir C.P. et ses collègues étaient occupés à discuter des diverses façons d'organiser un mariage. En découvrant les eunuques et surtout leur nombre, il commença à crier après eux, mais ceux-ci ne tinrent pas compte de ses protestations et insistèrent pour qu'il écoutât leur musique. En dernier ressort, il appela Shri Mataji qui s'était justement arrangée pour être introuvable. Alors, il dut leur distribuer de l'argent, non seulement pour les faire partir, mais aussi, en rajoutant quelques billets, pour les empêcher de chanter ! Quand il retrouva enfin Shri Mataji, Elle lui dit qu'il devait aussi s'occuper de la fête, de temps en temps mener la cadence, et ne pas toujours compter sur Elle.

Le mariage de Kalpana fut comme un festival. Shri Mataji avait requis les services de cuisiniers venant de Lucknow, qui préparèrent des repas délicieux. Ils avaient déjà cuisiné pour la pendaison de crémaillère de la maison de Shri Mataji, et étaient très reconnaissants envers Sa gentillesse et Son aimable caractère. Aussi, quand Elle leur proposa de se rendre au mariage de Kalpana, ils télégraphièrent immédiatement pour confirmer leur présence. Ils demandèrent à ce qu'un camion vînt les chercher à la gare de Bombay, et Shri Mataji se déplaça Elle-même pour les recevoir. Ils avaient emporté de très grands récipients de cuisine, (Dekh), et toutes sortes de grandes cuillères et

de louches avec de très longs manches. La nourriture était excellente. Un autre membre de la famille apporta 200 poulets qu'il avait lui-même élevés. Les soirées étaient consacrées à des concerts de musique, et d'éminents musiciens de toute l'Inde y participèrent, dont beaucoup jouèrent gratuitement. La musique dura toute la nuit. Telle était la popularité de Shri Mataji. Les lieux étaient parfumés par de l'encens à l'arôme subtil. Les personnes qui l'avaient apporté étaient venues de loin, d'un village près de Chandrapur. Elles nous dirent que Shri Mataji y avait fait construire un Centre de soins, et plus tard, j'appris qu'Elle avait aussi recueilli de l'argent pour elles.

Elle était très discrète au sujet de son travail social. Un jour, Elle devint la présidente de l'association "Les amis des non-voyants". Ils ont maintenant un très bel immeuble à Bombay grâce à l'argent collecté en Son nom. Elle pensait que les non-voyants pouvaient offrir des massages, et les personnes qui furent formées par la suite, réussissent de nos jours très bien. Elle établit à Meerut un foyer pour les réfugiés et un autre pour les invalides. Elle s'occupa aussi beaucoup d'un grand foyer pour les lépreux. Au cours de son expérience, Elle a découvert que la plupart des travailleurs sociaux choisissent cet emploi pour le statut ou l'argent qu'ils en retirent, ou pour convertir les autres à leur foi. Mais Elle a le sentiment que le travail social ne devrait fonctionner qu'avec de l'amour et de la compassion.

Kalpana se trouva enceinte et donna naissance à une petite fille. Le cœur du bébé était mal formé, il avait un trou, et les médecins de Bombay conseillèrent à Shri Mataji d'aller faire opérer la petite à Houston, pour une opération à cœur ouvert. Elle m'envoya un fax à Téhéran pour me prévenir de Son intention et me demander de venir à New York, mais le fax mit du temps à me parvenir. Quand j'arrivai finalement à New York, ce fut pour apprendre qu'Elle s'était déjà rendue à Houston et que le bébé n'avait pas survécu à l'opération, bien qu'elle eût été supervisée par le Dr Denton Coolie, un célèbre cardiologue. Ceci se produisit avant mon arrivée à New York. Shri Mataji était déjà rentrée en Inde, et je m'en retournai aussi.

En octobre 1970 ma mère tomba gravement malade. J'en fus informé, mais je ne pus quitter l'Iran. En effet mon passeport, qui avait été falsifié par un employé local, était devenu une preuve dans une affaire criminelle et Air India menait une action en justice contre lui. Shri Mataji rentra de Houston et alla voir notre mère le jour suivant. Curieusement, ma mère était de bonne humeur. Elle demanda à Shri Mataji si Elle avait découvert ce que son père voulait qu'Elle trouvât. Shri Mataji lui répondit qu'Elle avait trouvé la méthode pour donner la réalisation du soi en masse. Le 11 octobre 1970, ma mère décéda à Nagpur. Malheureusement, je ne pouvais pas être à son chevet à ce moment-là. Ce fut une très lourde perte pour moi, car j'avais vraiment désiré l'amener à Téhéran et à Jérusalem pour voir la terre natale du Christ.

[Alors que je commençais à surmonter l'événement tragique du décès de ma mère, je reçus un message de Bombay m'informant que Shri Mataji avait été invitée sur le vol inaugural d'Air India vers Paris, et qu'Elle avait l'intention de venir me rendre visite à Téhéran, à la suite de ce voyage.](#) Ma joie fut sans limite. Je postulai immédiatement pour prendre huit jours de congés et demandais à mon nouveau directeur, Monsieur Joglekar, de me remplacer pour cette semaine-là, car quelqu'un de très spécial venait me rendre visite. Quand j'accueillis Shri Mataji à l'aéroport, Elle n'avait aucun bagage. Elle me dit en souriant que ses valises avaient été égarées mais qu'Elle était sûre qu'on les retrouverait. Etant moi-même un homme du métier, je fus très ennuyé et commençai à envoyer des réclamations aux aéroports du monde entier. Ses bagages arrivèrent finalement trois jours plus tard. Entre temps, Elle s'accommoda provisoirement des habits de Kumud. Son attitude nonchalante et désintéressée vis-à-vis de ses affaires me contrariait, mais Elle avait toujours été très détachée et sereine. Je n'étais pas conscient de la nouvelle transformation qui s'était opérée en Elle, et j'ignorais totalement le fait que le 5 mai 1970, Elle s'était manifestée dans sa Forme Complète. C'est pourquoi, quand je lui fis faire le tour de Téhéran pour lui montrer les magnifiques jardins, les palais du Roi, l'industrie du tapis et les bijoux de la Couronne, Elle ne réagit pas comme à son

habitude. Elle me dit qu'Elle ne s'intéressait ni aux bijoux ni aux palaces, mais préférait être dans la nature.

Je fus encore plus surpris quand je la conduisis aux ruines de Persépolis à Shiraz, au sud de Téhéran. Dès qu'Elle vit les ruines, Elle dit, "c'est Amravati". Je pensais qu'Elle ne savait pas vraiment de quoi Elle parlait, étant donné qu'Amravati est une petite ville située à environ 150 kilomètres à l'ouest de Nagpur. Quand je lui dis que ce ne pouvait pas être Amravati, elle me répondit qu'Elle ne faisait pas référence à ce que je pensais, mais qu'Elle parlait du royaume du Seigneur Indra. Là où l'on voit aujourd'hui des ruines, se trouvait jadis le palais de Cyrus le Grand. Ce palais avait huit piliers, et chaque pilier avait un siège sur lequel un courtisan du roi s'asseyait, tandis que le roi rendait la justice sur les affaires qu'on lui soumettait. Les ruines ne laissaient rien supposer de la sorte, cependant Shri Mataji décrivit avec force détails la structure du palais, l'emplacement du trône et des sièges, ce qui était une réplique parfaite du royaume d'Indra, connu sous le nom d'Amravati. Voyant mon incrédulité, Elle me dit de demander confirmation à notre guide. J'allai le voir à contrecœur de peur d'être pris pour un ignorant, et commençai à lui expliquer que ma sœur avait une drôle d'impression etc... En m'entendant, il fut tellement stupéfait qu'il me demanda si ma sœur était membre d'une quelconque association archéologique : tout ce qu'Elle avait dit était vrai, la description du palais était juste à 100%, et il exprima le désir de rencontrer Shri Mataji. J'étais vraiment sidéré, et dans mon incrédulité, j'attribuai la précision de sa description à un livre qu'Elle avait dû lire, ne réalisant pas le moins du monde qu'Elle parlait le langage des vibrations. Je fus davantage interloqué quand Elle m'apprit que mon homologue de Tokyo, qui nous accompagnait dans notre visite, avait un parent d'origine indienne. Comme j'avais habité avec lui à Tokyo, et que j'avais rencontré sa mère, son père et son épouse, qui étaient tous cent pour cent japonais, j'étais vraiment persuadé qu'aucun sang indien ne coulait dans ses veines. Shri Mataji insista néanmoins, et juste pour lui prouver qu'Elle avait tort, je pris mon collègue à part et lui demandai s'il avait du sang indien. Comme il avait l'air typiquement japonais, cette question paraissait totalement inutile, aussi j'ajoutais que je savais qu'il était japonais mais que ma sœur avait la forte impression qu'il avait une origine indienne. A mon grand étonnement, il répondit que Shri Mataji avait raison. Sa véritable mère était indienne, alors que la femme que j'avais rencontrée à Tokyo n'était que sa belle-mère. Deux événements en un seul jour qui allaient au-delà d'une explication rationnelle, c'était très déroutant pour moi : le fait qu'Elle ne montrât plus aucun intérêt pour les choses matérielles, et pour couronner le tout, Son détachement total vis-à-vis de la perte de Ses bagages, me donnèrent le sentiment qu'Elle avait définitivement changé. J'étais impatient de connaître la cause de cette transformation, la source de Sa métamorphose.

Ainsi, dans la soirée, alors que nous étions assis dans le beau jardin de Shiraz à déguster une tasse de café, je lui demandai à brûle-pourpoint si récemment, quelque chose en Elle avait changé.

Chapitre 8  
De 1970 à 1986  
La Révélation de Shri Mataji

En guise de réponse, Elle m'offrit son sourire à un million de dollars. Elle me dit qu'Elle avait voulu me parler de sa vie spirituelle, mais que j'avais été trop occupé, absorbé par ma vie mondaine. C'est pourquoi Elle n'avait pas abordé le sujet jusqu'à présent, avant que je ne pusse poser la question. La curiosité que j'éprouvais pour sa vie spirituelle était si forte, que je La pressais de tout me raconter à ce sujet, surtout depuis le mariage de Kalpana. Voici ce qu'Elle me révéla.

Elle me dit que depuis son enfance, Elle avait essayé de trouver une solution pour libérer l'être humain de l'esclavage de ses habitudes mondaines et matérialistes. Pour cela, Elle avait lu Vivek Anand, Ram Krishna Paramhans, et avait aussi assisté aux discours et sermons d'éminents chefs spirituels, tels Chinmay Anand et autres... Tous leurs propos et leurs prêches étaient à un niveau mental, et ces acrobaties mentales n'apportaient aucune rédemption à l'humanité. Au mieux, cela créa un doute quant à la faculté de ces soi-disant chefs spirituels à pouvoir guider l'être humain vers son salut. Elle fut extrêmement troublée par leurs déclarations trompeuses. Une question la hantait en permanence : ces leaders mystiques étaient-ils eux-mêmes éclairés, ou ne s'agissait-il que d'aveugles menant d'autres aveugles vers nulle part ? Par «éclairé», Elle voulait parler de l'illumination de l'être intérieur. Ces discours et ces sermons actualisaient-ils cette illumination de l'être intérieur ? Il y avait une autre interrogation à laquelle Elle n'avait pas été capable de répondre. Ces prétendus hommes de Dieu, avaient-ils autorité pour guider ces personnes crédules, et pourrait-on dire, ignorantes, sur le chemin de ce qu'ils appellent leur salut ? Et si cela était, d'où tenaient-ils leur autorité ? Elle savait qu'Elle possédait en Elle cette autorité, et ce n'était qu'une question de temps avant qu'Elle ne décidât de se manifester grâce à ce pouvoir Divin. Elle était particulièrement sévère vis-à-vis de ces chefs spirituels qui ensorcelaient les gens naïfs par leurs semblants de connaissances profondes des Ecritures. La vraie question était de savoir si leur érudition tenait de la connaissance éclairée, ou si c'était juste une reproduction, voire une mauvaise interprétation des Ecritures.

Elle ajouta ensuite que dès Son plus jeune âge, Elle avait ressenti un désir inné de faire du bien à l'humanité dans son ensemble, en la transformant. Cependant, comme Elle avait eu d'autres obligations à accomplir, telles que la tâche d'étudier, son engagement envers la nation, ses devoirs

en tant que femme et mère de famille, Elle avait retardé sa manifestation. Elle était tout à fait convaincue que l'énergie qui était en Elle pouvait éveiller la lumière, qui illuminerait l'être humain de l'intérieur. Elle était aussi certaine que grâce à son énergie, une fois qu'une personne serait illuminée, il ou elle pourrait en illuminer d'autres, comme une bougie peut en allumer plusieurs.

Au mois de mai 1970, Acharya Rajneesh avait organisé un séminaire (shibir), dans le village côtier de Nargol, situé dans l'état du Gujarat, et Elle s'y était rendue. C'était avant tout pour découvrir la façon dont Rajneesh conduisait ce colloque. Comme on pouvait s'y attendre, il avait pratiquement hypnotisé toutes les personnes de l'audience, qui étaient devenues comme des objets entre ses mains, et non plus des êtres humains. Elle en fut témoin, assise sous un arbre, banyan, mais ne put supporter l'égarement de chercheurs innocents. En fait, Elle eut le sentiment intense que le moment était venu de se manifester. Aussi, la nuit du 4 mai 1970, Elle alla dans un coin reculé, loin du séminaire, et s'assit en méditation dos à la mer, le visage tourné vers l'est, regardant le ciel. Elle resta en méditation pratiquement toute la nuit, et quand le soleil se leva à l'est, Elle eut une puissante expérience intérieure.

Elle sentit Sa tête, Son Sahasrara, s'ouvrir soudainement. Une fleur à la corolle comme un lotus apparut, et tout en émergeant, elle ouvrit ses feuilles. À l'intérieur du lotus, mille lampes rayonnaient d'un éclat très doux et léger qui ne blessait pas les yeux. La lueur ne vacillait pas et produisait une lumière qui dépassait le Sahasrara pour pointer vers le ciel. Puis soudain, le lotus disparut et fut remplacé par une autre fleur aux mille pétales. Elle pouvait facilement les compter. Cette fleur envoyait des vibrations très fraîches dans tout Son corps. Elle sentit aussi Sa Kundalini s'élever, transpercer le Sahasrara, et se mélanger aux vibrations fraîches que la fleur émettait. Les pétales se mirent à palpiter à cause des vibrations fraîches et leur flux devint continu, incessant. Elle savait qu'Elle n'avait aucun contrôle sur leur flot et qu'il se poursuivrait, ininterrompu. Le mois de mai est une période très chaude et comme Elle se trouvait sur le bord de la plage, l'air était humide, mais Elle ressentait une grande fraîcheur à l'intérieur d'Elle-même. La fleur aux mille pétales s'éclipsa, et le lotus aux mille lampes réapparut. Cette fois-ci, la lueur des lampes fusionna, et pénétra le Sahasrara comme un faisceau de lumière. Les vibrations fraîches continuaient de s'écouler de Son Sahasrara, mais elles n'affectaient ni ne faisaient vaciller le rayon lumineux. Ce faisceau de lumière s'élevait dans le ciel, et restait visible malgré la clarté du soleil. Elle sentit que beaucoup d'énergie jaillissait d'Elle sans Lui causer de fatigue. Ce flux perpétuel d'énergie était en fait une expérience très stimulante et cet événement La rendit très joyeuse et heureuse. Ses yeux étincelaient et Elle pouvait regarder directement le soleil sans souffrir d'une cécité temporaire, ce qui normalement se produit lorsqu'on le regarde directement. Shri Mataji sut à ce moment-là qu'Elle s'était manifestée. Elle comprit que l'énergie qui émanait d'Elle circulait avec une Grâce totale, et qu'Elle sauverait l'humanité par cette énergie. Elle savait que c'était le Paramchaitanya (les vibrations pures) et qu'Elle en était la source, c'est-à-dire l'Adi Shakti (l'Énergie primordiale).

Shri Mataji sut qu'Elle s'était manifestée. Elle était aussi consciente que le séminaire dirigé par Acharya Rajneesh était en train de duper les gens, c'est pourquoi Elle quitta l'endroit pour rentrer à Bombay. En chemin, Elle réfléchit à la façon dont Elle allait annoncer aux gens qu'Elle s'était manifestée. Est-ce que les siens, son mari, ses enfants, et ses autres parents ne douteraient pas d'Elle? Elle savait que personne ne la croirait, non seulement parce qu'ils remettraient en cause sa faculté à se manifester en tant qu'Adi Shakti, mais encore parce qu'ils seraient incapables d'accepter que leur mère, femme, sœur ou tante pût avoir cette qualité spirituelle. Aussi se dit-Elle qu'il serait mieux de n'en parler à personne : mieux valait attendre qu'une opportunité appropriée se présentât pour révéler son véritable Soi. Elle savait que si Elle parlait de son avènement spirituel, personne ne la croirait jamais; en fait, on la ridiculiserait pour une telle revendication aussi extravagante! De plus, Elle croyait fermement que son travail plaiderait plus en sa faveur que ses mots. Même aujourd'hui, son œuvre parle pour Elle, quand il est question de Ses réalisations personnelles. Encore aujourd'hui, quand une personne est guérie, Elle dit que c'est grâce au

Paramchaitanya, et seulement si on insiste sur cette guérison. Je ne me rappelle qu'une seule fois où personnellement, et cela aussi sous l'insistance des Sahaja Yogis, Elle affirma être l'Adi Shakti. Cette qualité m'avait alors immensément impressionné, et m'impressionne encore aujourd'hui.

Elle rentra donc chez Elle et reprit tranquillement Ses tâches quotidiennes comme s'occuper de Ses enfants et de Son mari. Elle dit que notre père avait été la seule personne qui L'avait comprise et qui avait su vraiment qui Elle était. Une fois, il lui dit de ne pas se manifester avant d'être en mesure de donner la Réalisation en masse. Elle me confia qu'à ce moment-là précisément, notre père lui manquait. Son besoin le plus important était d'être reconnue par quelqu'un, plutôt que d'avoir à annoncer sa propre Manifestation.

Bientôt, une opportunité se présenta à Elle qui établit Son identité, du moins en tant que guérisseuse spirituelle, si ce n'est en tant qu'Adi Shakti. Un membre éloigné de la famille de Sir C.P. accompagné de son épouse, arriva chez elle. Comme il était plus âgé que Sir C.P. et Shri Mataji, Elle se couvrit la tête de son sari (ghunghat), en signe de respect, et se baissa pour lui toucher les pieds. C'est une tradition hindoue que de toucher les pieds des aînés afin d'obtenir leur bénédiction). Cependant, le parent s'opposa immédiatement à ce que Shri Mataji effleure leurs pieds, car dans un rêve Shri Mataji lui était apparue sous la forme d'une Déesse et lui avait assuré pouvoir guérir sa femme sans utiliser de médicament. Il Lui dit qu'Elle était Dévi, la Déesse, et que c'était à eux de toucher ses pieds.

La guérison de son épouse fut malheureusement attribuée à la foi immense que la patiente éprouvait envers Shri Mataji et non pas à son énergie spirituelle. Le scepticisme de ses filles, de son mari ou de sa famille, l'emportait largement sur leur capacité à accepter leur propre mère, femme ou parente comme une énergie spirituelle! Cependant, cet événement galvanisa sa conviction qu'un jour ou l'autre, Elle sauverait l'humanité de l'illusion créée par la Maya. Elle savait que le pouvoir de l'amour était si puissant qu'Elle pourrait surmonter tous les obstacles se présentant sur Son chemin.

Elle savait aussi que pour atteindre les gens au niveau spirituel, Elle devait manifester Son énergie en les soignant. Des amis, connaissances et admirateurs, avaient entendu parler de la guérison d'une personne atteinte d'un cancer, et certains vinrent La voir pour se plaindre de leurs problèmes de santé. Une seule dame, madame Oak, la considéra comme son guide spirituel (Gourou), et commença à suivre les instructions que Shri Mataji lui donnait. Voici comment avait démarré Sahaja Yoga, un jour de juillet 1970. Lorsqu'Elle se rendit à Téhéran, Elle avait environ 12 disciples, Chandubai Javeri, Raulbai et d'autres. Certains ne La voyaient que comme une guérisseuse, tandis qu'un petit nombre La considérait comme un guide spirituel.

Elle me parla sans interruption pendant à peu près trois heures. Elle avait débuté son discours au crépuscule et quand Elle le termina, il faisait nuit noire. Aucun de nous deux n'avait vu passer ces trois heures. Elle exprima le désir de donner la Réalisation du Soi à quelques-uns de mes amis qui avaient un penchant pour la spiritualité. Aussi, de retour à Téhéran, je les appelais pour arranger le jour suivant un dîner, suivi d'une soirée spirituelle avec Shri Mataji.

Certains de mes amis avaient entendu parler de Shri Mataji à travers moi et avaient développé une grande admiration pour Elle. Aussi décidèrent-ils de La distraire, mais à Téhéran, les seuls endroits où l'on pouvait s'amuser étaient les boîtes de nuit. Aussi nous la conduisîmes dans une boîte de nuit et mes amis lui offrirent du Champagne, par pure hospitalité. J'étais terriblement embarrassé car ils agissaient à l'encontre de mes instructions: ne pas Lui proposer de boissons alcoolisées ni en boire en Sa présence. Bien sûr, Shri Mataji refusa, mais Elle comprit la situation fâcheuse dans laquelle je me

trouvais, et dit que cela ne La gênait pas que mes amis boivent. Je craignais aussi qu'ils ne m'offrissent du Champagne, mais d'une certaine façon la sagesse prévalut. Au lieu de cela, ils en proposèrent à ma femme qui refusa également. Je dois dire que je n'ai jamais été porté sur la boisson, mais de toutes manières, je n'aurais jamais pu faire le rêve de boire, ne serait-ce que du Champagne, devant Shri Mataji, tellement j'éprouvais de respect pour Elle.

Le jour suivant, une vingtaine de mes camarades, dont certains accompagnés de leur épouse, se rendirent chez moi pour un dîner ayant pour thème l'éveil spirituel. Mes amis de l'ambassade de l'Inde, des Nations Unies, des agents de compagnies de voyage, des journalistes, et naturellement mon directeur, tous vinrent et après le dîner nous eûmes une séance de Réalisation du Soi. A cette époque, Shri Mataji demandait aux personnes de s'allonger avant de leur donner la Réalisation. Alors qu'Elle était en train de leur donner la Réalisation, je me trouvais debout près d'elle, observant la scène. Soudain, je sentis un parfum de bois de santal. L'arôme était si fort que toute la pièce s'emplit de cette fragrance. Je suspectais Shri Mataji d'avoir emporté du bois de santal dans son sac à main, et je savais pertinemment qu'il était interdit d'introduire du bois de santal à Téhéran. Considérant le fait que certains journalistes participaient aussi à cette séance de Réalisation du Soi, j'avais peur que quelque chose de malencontreux n'arrivât. Je m'approchais et Lui demandais dans un murmure, si Elle n'avait pas emporté du bois de santal. Elle me répondit d'un éclat de rire, et sans un mot, pointa du doigt un certain docteur Divan, en me demandant d'aller humer son crâne. Le docteur Divan, qui se trouvait dans un autre monde après sa Réalisation, exhalait un fort parfum de bois de santal au niveau de la tête. Après avoir humé sa tête, je lui chuchotais son nom à l'oreille, mais il n'eut aucune réaction. Aussi je le secouai et lui demandai s'il s'était appliqué une huile parfumée au santal. Il me répondit que cela faisait déjà un bon moment qu'il ne mettait plus d'onguent sur ses cheveux, car il commençait à devenir chauve. Il ajouta que Shri Mataji avait dû mettre un effet rafraîchissant sur sa tête, car il se trouvait intérieurement très frais. Je fus très étonné de la façon dont Shri Mataji pouvait transmettre un tel parfum dans le corps de quelqu'un en étant assise à distance.

Une autre dame (de religion Parsi) était arrivée avec des béquilles, car elle souffrait d'une douloureuse arthrite. Quand elle repartit après avoir reçu sa Réalisation du Soi, ce fut sans appareillage et le lendemain, on la vit au volant de sa voiture.

Le jour suivant à Téhéran, tous les principaux journaux de langue anglaise publiaient cet événement. Les journalistes écrivirent qu'ils avaient été témoins de ce qu'ils mentionnaient dans leurs colonnes. Beaucoup de gens lurent ces nouvelles, et soudain, j'ai commencé à recevoir de nombreux coups de fil. Dès le soir, de nombreuses personnes accompagnées de leurs parents malades faisaient la queue devant ma résidence. Un midi, alors que je rentrais déjeuner, je vis une foule de gens se tenant devant l'entrée de mon immeuble. Après m'être renseigné, il s'avéra qu'ils attendaient leur tour pour recevoir les bénédictions de Shri Mataji, et comme c'était l'heure de manger, ma femme leur avait demandé de patienter. Quand je leur demandai pour quelle raison ils restaient dehors, ils me répondirent que mon appartement était déjà bondé de gens attendant leur tour. En arrivant chez moi, je vis beaucoup de personnes, des Indiens, des Parsis, des Perses, des Libanais et des Iraniens musulmans qui attendaient la fin du repas de Shri Mataji. Lorsqu'Elle était arrivée pour la première fois à Téhéran, je l'avais présentée comme ma sœur. Mais sa popularité était devenue telle, que quand Elle repartit, c'était moi que l'on présentait comme son frère.

Shri Mataji resta presque huit jours chez moi, et après avoir fait quelques achats en ville, Elle repartit pour Bombay. Même après son départ, les gens continuèrent à se rendre chez

moi pour prendre de ses nouvelles.

Sa visite à Téhéran me laissa décidément désorienté. D'un côté, j'étais prêt à admettre qu'Elle avait des pouvoirs de guérison, mais ma raison et ma rationalité ne me laissaient pas accepter qu'Elle puisse transformer un être humain de l'intérieur. En même temps, je sentais vraiment que si Elle pouvait accomplir cette tâche impossible, j'en serais des plus heureux car Elle était la personne que j'aimais le plus. Ces sentiments contradictoires créaient en moi beaucoup de confusion, et pourtant je me tenais le raisonnement suivant : tôt ou tard Elle réaliserait la futilité de sa quête, et par bon sens, abandonnerait l'idée de transformer les êtres humains.

En 1971, Sadhana se maria et nous assistâmes tous à la cérémonie. Le mari de Sadhana, Rommel, qui vient d'une famille de propriétaires terriens du Bihar, présente de grandes dispositions spirituelles. Le mariage donna lieu comme d'habitude à un formidable festival de musique et de festivités. Ce fut aussi très amusant car beaucoup de personnes, parents et amis, vinrent assister à la noce.

À cette époque, j'avais déjà presque accompli cinq années de poste à l'étranger. A l'origine, j'y avais été envoyé pour trois ans, mais mon directeur et mon chef régional de Beyrouth avaient recommandé de prolonger mon séjour de trois ans supplémentaires. Cependant, l'association des officiers du département financier d'Air India souleva un tollé général devant une telle marque de favoritisme et l'exception que constituait mon cas par rapport aux autres chefs comptables postés à l'étranger. En conséquence, je dus rentrer à Bombay début 1972.

À Bombay, j'intégrais le département de la paye et des comptes d'Air India, (dans le but de m'occuper du paiement des salaires et autres bénéfiques des employés). Je fus renvoyé à Téhéran pour une courte période de 15 jours, afin de régler certains problèmes liés à un agent qui avait escroqué Air India. De retour à Bombay, Shri Mataji me dit que l'on pensait à Sir C.P. pour le poste de Directeur Général des affaires maritimes de l'O.N.U., dont le siège se trouvait à Londres. Comme je n'avais pas moi-même de résidence, j'habitais chez mon autre sœur Indu. En février 1972, Jyoti, la plus jeune sœur de Mridul épousa un certain monsieur Kripa David, qui travaillait alors comme directeur d'une plantation de thé au Bengale occidental. Après le mariage, alors que je passais par Nagpur sur le chemin du retour, j'achetai une voiture d'occasion (une Herald) avec laquelle je rentrai sur Bombay. Puis plus tard, je louai un appartement dans le secteur Est du quartier de Santa Cruz, tout près de mon lieu de travail, et inscrivis mon fils aîné dans une école administrée par Air India.

En septembre 1972, le gouvernement indien introduisit un billet de vingt roupies; comme il y avait un risque de rupture de stock, j'étais allé voir les banquiers afin de réserver un certain quota de ces coupures pour Air India, en particulier pour payer les salaires. Je m'étais rendu à la banque sans avoir discuté d'un sujet aussi anodin avec mes supérieurs, je fus appelé à rendre des comptes par mon contrôleur financier adjoint. Je fus très blessé de constater que toute la bureaucratie d'Air India s'était liguée contre moi, simplement parce que j'avais pris l'initiative de faire quelque chose de bien pour la compagnie. Je dus expliquer à ces huiles de la compagnie qu'avoir des billets de vingt roupies économiserait des heures supplémentaires, car dénombrer des coupures de vingt roupies prendrait moins de temps que compter celles de dix. Quand mon chef persista à dire que j'aurais dû lui demander la permission, je me mis vraiment en colère et dit qu'ils n'avaient pas besoin d'officiers prenant des initiatives, mais d'esclaves travaillant sous leurs ordres. Cela énerva mon supérieur et il commença à crier après moi. En fait, j'étais très contrarié et lui dis que je préférerais démissionner plutôt que d'être un travailleur asservi. A ces mots, je sortis de son bureau extrêmement ébranlé et vraiment décidé à quitter Air India à la première occasion.

Ma secrétaire, qui venait du sud de l'Inde, était une jeune femme pleine de bon sens. Elle s'appelait Jaya et je la considérais comme ma fille. C'était une personne très sensible, c'est pourquoi elle devina immédiatement que j'étais hors de moi. Elle vint dans mon cabinet et me dit qu'elle s'était occupée de tout le travail qui était à faire dans la journée, et que je devrais me détendre en lisant le journal. Alors que je le parcourais, je tombai sur une offre d'emploi de Modi Rubber, un fabricant de pneus de premier plan, recherchant un contrôleur adjoint des finances, avec un salaire double de celui que j'avais à Air India. J'appelai immédiatement Jaya et préparai une lettre de motivation afin de postuler pour ce poste ou un autre équivalent. Comme références, je mentionnais les noms de Sir C.P. et de N.K.P. Salve, qui était alors devenu membre du Parlement.

En fin d'après-midi, mon chef m'appela et me conseilla d'oublier ce qui s'était passé ce matin-là, me demandant d'être indulgent pour son grand âge. Comme nous étions tous deux de bons amis, j'acceptais volontiers de considérer cela comme un mauvais rêve. J'oubliais par là même que j'avais déjà envoyé une lettre de candidature pour prétendre à un autre poste. Environ une semaine après cet incident, alors que j'étais en train de lire le journal, je découvris que N.K.P. (Narendra, le frère) était membre du bureau directeur de Modi Rubber. Ma lettre me revint tout de suite à l'esprit, et je compris que N.K.P. pourrait se retrouver dans l'embarras à cause de ma requête. Aussi je téléphonai immédiatement à mon frère pour lui raconter toute l'histoire, et le sollicitai afin qu'il demandât aux gens de Modi Ruber d'ignorer ma candidature.

J'ai oublié de mentionner qu'en 1967, N.K.P. fut élu membre de la Lok Sabha, la Chambre des Communes, au Parlement. Son cabinet d'expertise comptable était pris en charge par monsieur Jain, avec l'aide de monsieur Krishna Saharabuddhe, un jeune homme relativement plus jeune que moi, mais qui avait été embauché par Salve and co. à ma requête. Il se trouva que l'activité de Salve and co. était florissante et que le cabinet était devenu une entreprise de premier plan dans tout le centre de l'Inde. Sous cet éclairage, N.K.P. allait avoir besoin de plus de personnes de confiance. Aussi, saisissant l'opportunité de mon envie de changer d'emploi, il me demanda de me rendre immédiatement à Delhi en me garantissant de très belles perspectives. Lors de notre rencontre à Delhi, il me proposa de rejoindre le cabinet Salve and co. en me dépeignant une image toute rose. Je rentrai à Bombay et consultais Shri Mataji ainsi que Sir C.P. qui me conseillèrent d'intégrer son cabinet, car j'avais un meilleur avenir dans cette entreprise. Alors en septembre 1972, je présentai ma démission avec un mois de préavis. Il y eut une réaction immédiate dans tout le département financier. Pour certains de mes supérieurs, il n'était pas question que je parte alors que d'autres pensaient qu'il était préférable pour moi de quitter la compagnie, car Air India n'était pas un endroit me permettant de démontrer mes capacités. Mon directeur financier me convoqua un jour et me proposa une promotion ainsi qu'un appartement de fonction dans la résidence d'Air India. Cependant, j'étais bien décidé à rejoindre mon frère. Le 5 octobre 1972, après avoir fait mes adieux à tous mes amis et partisans, je partis en voiture pour Nagpur, accompagné de ma femme et de mes deux enfants.

En arrivant à Nagpur le 7 octobre, après avoir pris un jour de repos en chemin, nous nous rendîmes immédiatement à l'hôpital pour rencontrer Mridul et son nouveau-né, venu au monde le matin même. C'était encore un jour de Diwali. Après une journée trépidante, nous passâmes la nuit dans l'appartement que j'avais loué à ma belle-sœur. (J'ai oublié de mentionner que j'avais réservé un logement dans une résidence d'Air India dans le quartier de Santa Cruz de Bombay, selon le plan patronal devenez propriétaire de votre appartement. Au moment où je démissionnais de cette compagnie, la résidence était encore en construction. Mais puisque j'avais cessé d'être un membre de son personnel, Air India me dénia le droit à devenir propriétaire de ce logement, et on me remboursa l'argent que j'avais déjà versé.) Comme mes meubles n'étaient pas encore arrivés et que nous n'étions pas équipés pour préparer nos propres repas, nous commençâmes à vivre à Nagpur et à faire la cuisine sur un réchaud à pétrole. Bientôt cependant, les meubles et autres équipements arrivèrent, et nous réussîmes à nous établir à Nagpur. Le cabinet de « Salve and co. » où j'allais

travailler, se trouvait non loin de mon lieu d'habitation. L'appartement que je louais était un duplex. Il avait une chambre au premier niveau, et deux autres chambres avec un grand balcon à l'étage. C'est l'une de ces deux chambres que Shri Mataji occupait lorsqu'Elle se rendait à Nagpur.

Alors que je commençais à travailler le plus sérieusement possible, je réalisai que tout n'était pas aussi rose que ce qu'on m'avait dit. Mon retour chez Salve and co. n'était pas du goût de tout le monde, et aussi, il m'était difficile de me réadapter immédiatement aux très lourdes exigences de la profession, en comparaison du travail plus facile que j'avais effectué chez Air India. J'étais indéniablement frustré et commençais à me reprocher d'avoir abandonné le confortable emploi que j'avais chez Air India. Ma frustration fut d'autant plus accrue qu'on m'attribuait tous les clients dont les cas étaient considérés comme sans espoir ou très difficiles, en s'attendant à me voir les résoudre, en particulier les affaires d'impôts sur le revenu. Aucune des assurances données par N.K.P. ne fut remplie. On avait promis de faire de moi un associé chez Salve and co., promesse qui ne resta qu'une promesse. Mes rappels répétés n'eurent aucun résultat. On m'offrit, à la place, un partenariat dans deux autres cabinets, en tant que prête-nom, dans lesquels je n'eus jamais de responsabilités ni de fonctions. On ne me donna pas non plus le statut que je méritais : peut-être mon frère pensait-il que je n'étais pas capable répondre à ses attentes.

En 1973, Shri Mataji se rendit à Nagpur accompagnée de Sir C.P. et de Ses enfants, et Elle emmena 12 de ses disciples. Je me souviens que l'un d'entre eux, monsieur Pai, un Brahmane dévoué, Lui offrit un Puja dans le style traditionnel hindou qui exclut tout profane. Plus tard, on m'expliqua que lorsqu'ils faisaient un puja à Shri Mataji, les vibrations étaient très fortes, et que toute intrusion dans la pièce aurait gêné les vibrations. Le puja m'apparaissait comme un rituel de plus, et cette pensée m'éloigna un peu plus encore de Sahaja Yoga; pour moi c'était une religion ritualiste de plus, dénuée de toute spiritualité. Il y a un événement que je voudrais cependant vous narrer. Un après-midi, alors que Shri Mataji était assise sous la véranda, dans la maison de mon frère N.K.P., un homme aux vêtements miteux et au visage non rasé se posta sur le perron et cria: Ma, Ma, (c'est-à-dire Mère, Mère), Où êtes-Vous ? Dès qu'il vit Shri Mataji, il se prosterna devant Elle, se mit à sangloter sans pouvoir s'arrêter, et murmura que la mission de sa vie était accomplie. En voyant ses habits sales et son apparence tout aussi négligée, j'avais envie de le voir quitter immédiatement la maison, pensant que c'était un mendiant ou quelque chenapan de la rue, qui avait entendu parler de Shri Mataji et voulait profiter de la situation en prétendant qu'il était un de ses disciples. Shri Mataji, comme toujours, fut très généreuse à son égard, et lui demanda s'il voulait quelque chose à manger ou à boire. J'étais un peu stupéfait car je m'attendais à ce qu'Elle voulût qu'il parte. Au contraire, Elle se montra charitable envers lui. En réponse à sa question, il sollicita un verre d'eau, les larmes aux yeux. Shri Mataji rentra à son tour à l'intérieur et me demanda d'aller lui chercher un verre d'eau, ce que je fis. Quand je ressortis, l'individu aux habits sales demeurait introuvable; pensant qu'il était peut-être allé sous le porche et m'y rendis à mon tour, pour découvrir que seul un homme de la sécurité s'y trouvait mais personne d'autre! La maison d'N.K.P avait une très grande enceinte mais un seul portail permettait d'en sortir. Or, l'homme de la sécurité se tenait devant lui.

Après m'être renseigné auprès du garde, il me dit qu'un homme était venu et qu'il avait pris à droite et non à gauche où se trouvait la sortie, puis avait mystérieusement disparu. Je suivis la direction que l'individu avait dû prendre, et fut abasourdi de constater qu'il n'y avait personne. Comme cela menait à un cul-de-sac, l'homme était obligé de sortir par le portail. L'épisode tout entier était déconcertant et j'en parlais à Shri Mataji, qui me dit que c'était un Saint, une âme réalisée ayant le pouvoir de disparaître. Je ne La crus pas bien évidemment, mais j'ai un souvenir très vif et très fort de cette histoire.

Au début de l'année 1974, en tant qu'épouse du directeur de l'O.N.U. maritime (Organisation de Coopération Maritime Internationale), Shri Mataji s'installa en Angleterre. Je me retrouvais tout

seul à livrer bataille pour ma carrière, dans une position qui n'était pas très confortable pour moi. Opter pour le changement arrivait néanmoins un peu tard dans ma vie, car j'étais responsable de l'éducation mes deux fils. J'espérais qu'un jour ma compétence, quelle qu'en fût sa valeur, me gagnerait une position dans la profession. Je continuais à travailler chez Salve and co. avec cet espoir, bien que le cœur n'y fût pas, en raison de l'attitude négative de mon entourage. Shri Mataji rentrait à Nagpur à chaque Noël, et me prodiguait toujours des paroles encourageantes.

Dès 1970 et jusqu'à 1983, Shri Mataji essaya de me donner la Réalisation. Ses visites à Nagpur pendant les vacances de Noël n'y firent pas exception. Elle mettait habituellement ses mains et ses pieds sur mon corps, essayait de nettoyer mes chakras (centres énergétiques), mais sans succès. A chaque fois, ma Kundalini s'élevait mais retombait immédiatement quand je regardais ma sœur. Son désir de me donner la réalisation du soi était si fort, que les efforts qu'Elle fournissait dans ses tentatives pour me la donner, La faisaient transpirer même durant les mois d'hiver. Je me sentais alors très mal, et à plusieurs occasions, je lui demandais d'abandonner en considérant que j'étais un cas incorrigible. Malgré un désir des plus enthousiastes, je lui faisais défaut à chaque fois et n'obtenais pas ma Réalisation.

Comme je n'étais pas entièrement épanoui dans ma profession, je m'essayais par pur dépit au commerce de la fabrication de volets roulants, mais ce fut aussi un grand échec. A la fin de l'année 1975, j'étais devenu très ami avec un certain monsieur L.S. Dewani, avocat de premier plan à Nagpur. Il s'intéressait beaucoup à moi et à chaque fois que je me plaignais des sentiments amers que j'entretenais vis-à-vis de ma profession, il me conseillait toujours d'ouvrir mon propre cabinet, sans la protection de Salve and co. C'était une décision majeure à prendre, car j'avais 40 ans passés, et me plonger dans une pratique indépendante pouvait signifier un suicide professionnel, (hara kiri), si je ne réussissais pas dans ma pratique. Shri Mataji m'encourageait aussi dans ce sens lors de Ses visites à Noël. Alors, en décembre 1977, je demandais à Shri Mataji la permission de démarrer un travail indépendant. Cependant, je devais aller au bout de mes engagements dans l'entreprise de mon frère, et cela dura un certain temps. Monsieur Dewani m'offrit un de ses bureaux dans le quartier de Gandhi bagh, une zone commerçante au centre-ville de Nagpur, un téléphone, tout le mobilier, et cela gratuitement. Ce geste de sa part n'était pas seulement de la générosité, noblesse oblige, mais signifiait simplement son désir de m'aider. Le premier août 1978, je fis mes adieux à Salve and co. et commençai à exercer en mon nom. Il m'était interdit d'ajouter le suffixe and co. à mon nom, car N.K.P. pensait que je pourrais détourner une partie de ses affaires en ayant la même dénomination. Aussi je mis en route mon cabinet sous le nom et le style de H.P. Salve, sans ajouter de préfixe ni de suffixe. Ajit, mon neveu, un certain monsieur Menghani et Nandlal le coursier (péon), composaient tout mon personnel. Je n'avais aucun dossier en cours et bientôt je n'aurais plus d'argent. Pendant les quinze premiers jours, je n'eus aucun client et me mis à penser que j'avais encore fait une erreur. Cependant, après cela, j'eus une forte clientèle et cela alla de mieux en mieux dans mon travail.

Dans les années 1979-1980, Shri Mataji emmena un groupe d'étrangers à Nagpur, qui faisait partie du tour du Maharashtra. J'organisais des programmes publics et des visites guidées. Je les emmenais au sanctuaire de Tadoba Tiger, et ils eurent de magnifiques expériences dans la jungle. Je mentionne plus particulièrement cet événement, car le traiteur que j'avais engagé était monsieur Gangaram, qui devait jouer ultérieurement un rôle majeur dans mon initiation à Sahaja Yoga.

En 1980, je fus élu Président de la branche de Nagpur pour l'Institut des Experts Comptables, poste que je gardais jusqu'en 1982. Je devins responsable de cette branche alors qu'elle était sur le point d'être condamnée, mais, grâce aux efforts sincères du comité de travail, nous fûmes non seulement capables de la sortir de la crise, mais avant que ma période de direction n'eût pris fin, elle fut déclarée la meilleure de toute l'Inde.

Comme l'activité de Sahaja Yoga avait commencé à gagner du terrain dans et autour de Bombay, la durée des séjours de Shri Mataji en Inde devenait plus importante, et j'avais le privilège d'assister aux programmes de félicitations pour son anniversaire, ainsi qu'à quelques pujas. Je trouvais que les pujas étaient très monotones et ennuyeux. J'étais convaincu qu'Elle prêchait une religion universelle avec un seul Dieu, ce à quoi je croyais fermement aussi. J'étais toujours opposé à suivre les religions faites par les hommes, car elles compartimentaient artificiellement les êtres humains, intention qui ne pouvait venir de la Divinité. Elle disait toujours que nous devrions aller au-delà de ce qui paraissait évident, pour ressentir l'aspect subtil, mais, comme je n'étais pas réalisé, je croyais habituellement que « sentir le subtil » tenait plus de l'imagination que du réel. Je ne pouvais pas non plus comprendre pourquoi, si le Divin était sans forme, ils vénéraient Shri Mataji en tant que Déesse, alors qu'Elle avait forme humaine. Tout cela dépassait mon entendement, c'est pourquoi j'en conclus que ses discours allaient au-delà du monde réel, ou du moins au-delà de ma compréhension. Dès lors, je ne portais plus beaucoup d'intérêt à Son activité spirituelle.

En 1983, le séminaire du Maharashtra fut célébré à Bordi, aux portes du Gujarat, et on demanda à Gangaram d'en être le traiteur. Il fut extrêmement mal géré du début jusqu'à la fin, et aboutit à des pertes pour Gangaram, car beaucoup de personnes des villages voisins s'introduisaient furtivement sur les lieux du repas, pour déjeuner et dîners sans déboursier d'argent. Par conséquent, quand on lui proposa d'être le traiteur du séminaire de 1984, Gangaram insista pour que je fusse aussi présent, de peur de subir d'autres pertes. Je ne me serais donc pas rendu à Bordi, sans son insistance à m'y retrouver.

Le séminaire de 1984 se tint encore pendant les mois de décembre et janvier. Il y avait environ 300 à 400 yogis, dont 60 à 70 venaient de l'étranger. J'avais pris un vol direct entre Calcutta et Bombay, puis le train jusqu'à Bordi. Je m'étais attendu à une réception en grande pompe, mais mon ego fut très blessé car personne ne vint me chercher à la gare. Le séminaire ne se trouvait pas à une grande distance, et quelques yogis étaient venus de Bombay. Je les suivis en tonga, (voiture à cheval). En arrivant à l'endroit du séminaire, j'allais directement dans la chambre de Shri Mataji, sans observer le moindre protocole, (je ne savais d'ailleurs pas qu'il existait un protocole pour entrer dans Sa chambre). J'exposais mes griefs: personne n'était venu m'accueillir ! Voyant ma fureur, Elle me calma en disant que personne ne savait par quel train précis j'allais arriver, (j'avais pourtant pris la peine d'envoyer un télégramme aux organisateurs, détaillant l'horaire exact de mon arrivée). De toute façon, ajouta-t-Elle, quoi qu'il se fût produit, c'était du passé maintenant, et que je devais me décontracter et apprécier le séminaire.

Ce soir-là après le dîner, nous suivions comme d'habitude le même programme musical : on demanda à un Sahaja Yogi américain (dont j'ai oublié le nom) de chanter un « bhajan », un chant indien dévotionnel. Au départ, j'étais bien sûr ébahi de voir qu'un Américain pût se frotter à un bhajan, et j'attendais sa prestation avec beaucoup d'impatience. On accorda une guitare, qui était le seul instrument de musique à accompagner le chant. Il n'y avait pas de tabla ni d'harmonium, ni aucun autre instrument traditionnel indien. Je me demandais avec perplexité quel genre de bhajan il allait pouvoir entonner. Il commença avec Raghupati Raghav Raja Ram, un morceau très populaire certes, mais qu'il chanta dans un style rock n' roll. Je ne savais pas s'il fallait en rire ou en pleurer, surtout quand il commença à improviser dans un style typiquement rock, chantonnant un-deux-trois-Raghu-quatre-Raghu-Raghu! J'eus envie de lui demander d'arrêter, de lui dire le fond de ma pensée sur sa façon de massacrer ce bhajan qui, non seulement était une source de psalmodies pour tous les Indiens, mais était en plus très cher au Mahatma Gandhi! J'étais complètement dérouter et éberlué de voir que Shri Mataji le félicitait pour sa prestation. C'en était trop pour moi. Comment une dame, qui toute Sa vie avait écouté, et écoute encore, le nec plus ultra des musiciens de l'Inde, pouvait-Elle être exposée à une telle musique, torturée par ces sons si ridiculement discordants, et ensuite louer la démonstration ! Cela dépassait mon seuil de tolérance. Je ne pouvais pas supporter l'idée que ma sœur, une mélomane avertie, puisse subir l'affront d'écouter une déplorable

cacophonie ! C'est à ce moment-là que je pris la décision que dès qu'un séminaire aurait lieu, j'emmènerais mes musiciens de Nagpur, pour qu'Elle puisse apprécier de la bonne musique.

J'ai oublié de signaler qu'en 1973, on me nomma juge d'une compétition musicale dans laquelle Prabhakar Dhakde (Guruji), interpréta un « ghazal » (chanson populaire). J'ai tout de suite saisi son potentiel et priai les organisateurs de lui demander de m'appeler. Je fus très impressionné non seulement par ses talents musicaux mais aussi parce qu'il dirigeait une école de musique pour les pauvres et les opprimés, en leur faisant un tarif minimum, voire aucun. Je pris la décision de l'aider et nous créâmes un organisme du nom de Swar Madhuri, (douce note). Sous les auspices de cette organisation, nous avons organisé la programmation d'artistes de renom comme Ustad Amjad Ali Khan Sahib, Budhadit Mukerji, pandit Jagdish Prasad, M. Rajam et un groupe de chanteurs de Qawwalis très célèbres (chants spirituels), Shankar Shambhu. Par conséquent, il existait un très bon rapport entre Guruji, ses musiciens et moi-même. J'étais sûr qu'ils seraient très heureux de venir jouer pour Shri Mataji. Il est bon de mentionner ici que Shri Mataji était elle-même très impressionnée par le fait que Guruji dirigeait une école pour les pauvres. Elle visita d'ailleurs cette école lors de l'un de Ses séjours à Nagpur.

Voilà la résolution que je pris sans la rendre publique. Elle représente, selon moi, le tournant le plus décisif de ma vie, et ironiquement, il me faut admettre que je la dois à ce chanteur américain. Étranges sont les chemins qu'emprunte la destinée !

Après le séminaire, je rentrais en voiture avec Shri Mataji, de Bordi à Bombay. Elle avait réquisitionné mon véhicule pendant tout le voyage autour du Maharashtra, et j'étais très fier de pouvoir Lui être utile. Cependant, au niveau subtil, c'était Elle qui m'aidait à mieux La comprendre. En atteignant Bombay, Elle me proposa d'accepter de l'argent pour que je pusse rentrer en voiture jusqu'à Nagpur. Mais je refusais, car disais-je, j'avais mes propres fonds et j'allais en récupérer d'autres auprès de mes clients de Bombay. Je refusais Son aide financière malgré Son insistance. J'avais décidé de rentrer à Nagpur le matin suivant, après avoir rencontré mes clients. Ce qui se produisit le lendemain contribua une fois encore à m'ouvrir les yeux: c'était dimanche et donc tous les bureaux de mes clients étaient fermés, car ils s'étaient tous rendus à un pique-nique sur une île voisine. Je demandais à ma nièce si elle pouvait me prêter des liquidités, mais, me répondit-elle, tout son argent était à la banque et il lui serait impossible de m'aider avant lundi. Comme j'avais un rendez-vous important à Nagpur ce lundi-là, je n'eus pas d'autre choix que de quitter Bombay le jour même vers midi. Alors, tel un soldat vaincu, je me rendis tête basse chez Shri Mataji et lui confessais que j'aurais dû prendre l'argent qu'Elle s'était offerte de me donner, et que c'était par ego que j'avais refusé. Elle se mit à rire et me le prêta en me conseillant de ne jamais plus La contredire, puisqu'Elle pouvait voir le futur.

Une situation semblable se produisit plusieurs années plus tard en 1987, alors que je me trouvais à Pune. On m'avait demandé de rencontrer le Directeur général des impôts sur le revenu. Je demandais donc à ma femme de ranger un costume et une cravate dans la valise que j'emportais à Pune. Mon rendez-vous avec le Directeur général avait lieu dans l'après-midi, et ce matin-là, Shri Mataji m'appela pour m'offrir une très belle cravate, m'expliquant qu'Elle ne m'en avait encore jamais donnée. Je protestais une fois de plus, et lui disais qu'Elle avait dû m'en donner au moins une centaine! Cependant, Elle insista, disant que je devais garder cette énième cravate, ce que je refusais catégoriquement, ajoutant que sa générosité allait me gêner. Donc cet après-midi-là, en me préparant pour mon entretien, je tombai effectivement sur mon costume mais ne trouvai pas ma cravate. J'avais vraiment honte. Pour éviter d'être embarrassé, je voulus en emprunter une auprès de n'importe quel Sahaja Yogi, Sahaja Yogis étrangers y compris, travaillant à la construction de sa maison de Prathistan.

À cette époque, Shri Mataji leur proposait régulièrement de l'argent pour leur travail, mais ils refusaient. Ce n'est qu'après moult persuasions qu'ils finirent par accepter.

Comme ils portaient tous des kurtas (longue chemise en coton), aucun d'entre eux ne possédait de cravate ! Alors finalement, je dus retourner voir Shri Mataji et Elle me rappela encore la même chose : Elle pouvait voir l'avenir et moi non. De même, les inflexibles Sahaja Yogis avaient fini par accepter d'être payés pour leur travail. Ils avaient fini par accepter car ils avaient besoin de cet argent. Cette clairvoyance m'a été démontrée à maintes reprises!

La première chose que je fis de retour à Nagpur, fut de contacter Guruji et d'autres musiciens, et leur demander de réserver le mois de décembre et le début du mois de janvier de l'année 1985-1986, ce à quoi ils souscrivirent volontiers.

Le succès de mon travail me rapporta indéniablement beaucoup d'argent, mais aussi un très gros ego. J'avais l'habitude de fumer la pipe en prenant de grands airs pour m'adresser à mes clients. Mon humilité s'était envolée et avait été remplacée par de l'arrogance et de l'égoïsme. Je commençais à me sentir très fier de mes réussites et m'en vantais, ce qui était très contraire à mon comportement en général. D'une certaine façon, je croyais que si je me vantais de mes succès, j'obtiendrais plus de clients et serais acclamé comme une personne exceptionnelle. Je me laissais porter par le courant de la gloire et de la renommée, d'une vie que je croyais réussie. En septembre 1985, je pris soudain la décision d'arrêter de fumer et renoncer aux quelques verres que je consommais.

Un soir, lors d'un dîner organisé par un de mes amis, j'étais entouré de toutes les dames et leur racontais des blagues. Puisqu'aucune d'elles ne buvait ni ne fumait, je promis d'en faire autant, du moins pour ce soir-là. Plus tard dans la soirée, je me mis à méditer sur ma vie passée, et d'une certaine façon, je sentis que ma vie allait vraiment être gâchée, et que le succès matériel que je connaissais n'allait pas durer. Je me suis interrogé sur mes habitudes. Étais-je en train de devenir l'esclave de la routine? En réalité, étais-je mon propre maître ou alors faisais-je semblant de l'être ? Toutes ces questions et bien d'autres m'ébranlaient de l'intérieur, et je décidais que dès le lendemain, je ne serais plus dépendant de mes manies. Je pensais qu'il était dans mes habitudes d'être égoïste, et que je ne devais plus me permettre de me laisser dominer par mon ego. Cela semblait être le deuxième pas que je faisais vers Sahaja Yoga. Cependant, à ce moment-là, je n'imaginai même pas devenir un jour Sahaja Yogi. Je possédais sept pipes, une par jour de la semaine, et la première chose que je fis le jour suivant, fut de les distribuer à mes différents amis. Je me sentis très heureux et victorieux, car je pensais avoir gagné une bataille.

Pour la première fois, le séminaire annuel allait être organisé à Ganapatipule, et devait commencer, si je me souviens bien, durant les vacances de Noël, pour se terminer un ou deux jours après le nouvel an. Gangaram fut engagé comme traiteur. Un peu avant Noël, je quittais Nagpur pour me rendre à Ganapatipule avec un groupe de musiciens. Il n'est pas besoin de souligner que ni moi ni les musiciens n'étions des Sahaja Yogis, mais j'avais promis de présenter de la bonne musique à ma Sœur. Nous ne pouvions chanter aucun bhajan ni aucune chanson. En fait, Nirmal Sangeet Sarita n'existait pas encore, ce n'était qu'un groupe de musiciens, et j'avais la double responsabilité de superviser Gangaram d'un côté, et de procurer de la musique de l'autre. Il y avait un ensemble musical venant de Nasik, dirigé par monsieur Saundankar, et un groupe de Shri Rampur. Le premier soir, je me souviens que nous étions les derniers à passer car nous n'avions pas encore fait nos preuves en tant que musiciens. Nous chantâmes des chansons de Kabir. Guruji joua du violon et Nasir du sitar, accompagnés aux tablas par Mujumdar. La musique que nous avons présentée fut très appréciée, et beaucoup d'étrangers vinrent nous féliciter. Je pensais que c'était par pure formalité, car j'étais dubitatif sur la compétence des étrangers à comprendre la musique indienne ! Le langage des vibrations nous était totalement inconnu, c'est pourquoi nous pensions que l'auditoire, surtout les personnes venant d'autres pays, ne pouvait pas sincèrement apprécier la musique. Nous étions seulement heureux de voir que Shri Mataji était très contente et à ce moment-là, le seul objectif de notre venue à Ganapatipule avait été atteint.

Le séminaire annuel se tenait dans un champ de manguiers, sous les arbres. J'ai estimé à 400 ou 500

le nombre de participants. Comme nous n'étions concernés que par la musique, nous ne participions à aucun autre événement. L'organisateur du séminaire était un Sahaja Yogi de Bombay, et je me souviens avoir été installé dans l'une des chambres proche du temple, car les chambres de l'office du développement du tourisme du Maharashtra étaient réservées aux VIP. En fait, c'était un petit complexe touristique et peu de chambres avaient été retenues pour le séminaire.

Je fus très amusé de voir que les étrangers se moquaient éperdument de la façon dont ils étaient habillés. Leurs kurtas pyjamas, ensemble fait de coton tissé à la main, (khadi), amassaient beaucoup de poussière rouge, mais ils ne s'en souciaient guère car comme ils me l'expliquèrent, ils étaient en pèlerinage et ce qu'ils portaient n'avait que peu d'importance. Les dames venant d'autres pays portaient des saris de coton fournis par Shri Mataji. La simplicité de leurs vêtements, plus leurs mines vraiment radieuses et joyeuses, faisaient qu'en comparaison, les Indiens, surtout les non Yogis, semblaient avoir moins d'allure que ces personnes. J'étais désolé de ne pas pouvoir m'identifier aux Sahaja Yogis, et je me sentais bien seul, malgré la foule.

C'est dans cet état d'esprit que je restais debout sous un manguier, écoutant la conversation du docteur Rustum Barjorji et de monsieur Rajesh Shah, qui parlaient de leur évolution dans Sahaja Yoga, et de la vitesse avec laquelle Shri Mataji les faisait maintenant évoluer. Décelant un sourire rêveur sur mon visage, Rajesh Shah me dit que comme je n'étais pas Réalisé, il me serait difficile de suivre leur conversation. Rustum fut surpris d'apprendre que je n'avais pas reçu ma réalisation du soi, et me demanda pourquoi. Je l'interrogeais en retour en lui demandant s'il aurait accepté que sa propre sœur fût l'Adi Shakti ou une Divinité ? Il me dit qu'il pouvait me donner la Réalisation du Soi en deux minutes. Je pensais qu'il débitait des sottises, car Shri Mataji en personne avait tout essayé pendant 13 ans et n'avait jamais réussi. Le prenant au mot je le mis au défi de me donner la Réalisation du Soi. Il me demanda de m'asseoir sous un arbre et mit sa main sur ma tête, ébouriffant mes cheveux, ce qui ne me plaisait pas. De toutes manières, je dis que son échec serait mon triomphe, tellement j'étais sûr qu'il n'arriverait pas à me donner la réalisation du soi. Il commença à me poser des questions; la première concernait ce que j'aimais le plus. Je répondis, Shri Mataji évidemment. Il m'interrogea sur ce que j'aimais le plus en dehors de Shri Mataji. « la musique, assurément » répondis-je. Ensuite il me posa une question très innocente. Il me demanda ce qui représentait le mieux la musique par définition, quel était son point ultime, son pinacle. Je réfléchis un moment puis répondis: Cette note qui est créée par l'artiste et que l'auditoire reçoit totalement, sans perdre aucune de ses caractéristiques. Je pensais que j'avais merveilleusement répondu et je m'attendais à ce que Rustum soit stupéfait de ma réponse, mais il répliqua soudainement: Pense que Shri Mataji n'est pas ta sœur, mais le summum de la musique que tu viens juste de décrire si joliment. Cette phrase venant de lui, me toucha en plein coeur. Le lien de ma relation fraternelle avait été si fort, et l'attachement si indestructible, que je n'avais pas pu abandonner le conditionnement de ma relation avec Shri Mataji. Mais en l'identifiant comme étant la note représentant l'apogée de la musique, cette entrave s'était rompue. Les chaînes étaient brisées et tout d'un coup je découvris un nouvel aspect de Shri Mataji, qui était totalement sans forme, qui n'avait ni préfixe ni suffixe, qui n'était pas entaché par une relation ou un lien quelconque. Je fis une étrange expérience en moi-même, comme si l'identité de ma sœur était envahie par l'identité de cette note de musique sans forme. Je sus à ce moment précis qu'une transformation s'opérait en moi-même. Soudain, je me sentis très frais dans tout le corps, surtout dans mes mains et sur ma tête, et mes yeux se mirent à se dilater. J'étais devenu involontairement sans pensée, et j'avais l'impression de ne rien enregistrer, comme si j'étais en extase, dans un autre monde.

Dès que Rajesh vit mes yeux se dilater, il commença à danser de joie et dit: Babamama l'a reçue! Puis il courut voir Shri Mataji pour lui communiquer la nouvelle. Plus tard, Rustum m'emmena près d'Elle et Elle me dit que bien que tardivement, j'étais arrivé à destination. Cela se produisit le 28 décembre 1985. Ce soir-là, je racontai à Guruji et aux autres musiciens ce qui m'était arrivé, et leur dis que bientôt ils devraient m'emboîter le pas, car la Réalisation du Soi est une expérience

fantastique.

Après le séminaire, je rentrais à Nagpur. En retournant au travail, j'étais alors très confus. Shri Mataji m'avait demandé de méditer le matin, ce que je faisais très régulièrement, mais je ne pouvais pas me concentrer et j'avais un million de questions à l'esprit, et pour lesquelles je n'avais aucune réponse. Mes interrogations étaient généralement d'une nature très terre à terre, plus pour établir ma supériorité intellectuelle que pour satisfaire le chercheur en moi-même. Par exemple: Comment faire la différence entre le bien et le mal? Comment juger une personne? Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que la religion? Quel est le lien entre l'être humain, la religion et Dieu ? Est-ce que la religion est nécessaire pour atteindre Dieu?

Ces questions, qui n'étaient qu'à un niveau mental, commencèrent à me déranger, et c'est pourquoi, bien qu'ayant eu ma Réalisation, je nageais dans la confusion. Je me trouvais à un point très critique de ma vie quand soudain je reçus un coup de fil de Shri Mataji m'annonçant que je devais me rendre à Calcutta pour assister au programme public qu'Elle y avait organisé. On devait se trouver dans la troisième semaine de janvier 1986. Alors je pris un train pour Calcutta qui dut faire un arrêt non prévu près d'une de ses banlieues. Je voyageais dans un compartiment non climatisé, et l'odeur des déchets en décomposition, ajoutée à celle de l'eau stagnante de cette ville de la périphérie était suffocante. Afin de détourner mon attention des ordures et de l'eau croupie, je pris involontairement un stylo, du papier, et me mis à écrire.

Soudain, je réalisai que j'étais en train de créer une poésie en langue ourdou, poésie découlant de la plus prosaïque des atmosphères, qui me laissa totalement sidéré car je savais que ce n'était pas moi qui écrivais. Quelque chose émanait de l'intérieur de moi-même et passait à travers le stylo jusque sur le papier. Au moment où je composais mon poème, je devins complètement inconscient de ce qui m'entourait, et les relents ne me dérangèrent plus du tout. L'irrésistible influence de la poésie était si puissante que j'en oubliais même que je me trouvais dans un train. Mais je suis sincère en vous disant que ce n'était pas moi qui écrivais. Quelqu'un me poussait virtuellement à écrire, ou dirait-on, me dictait les mots que je ne faisais que reproduire. Ce fut mon premier poème, Na Khuda Ko Dubte Bich Majdhar Dhoondte He (dans une situation critique, pris au milieu du courant, on ne recherche que le Navigateur). Ce qui fut, on pourrait dire, ma première oeuvre poétique, devint une chanson très populaire par la suite. Je me rendis à Calcutta, rencontrai Shri Mataji et tous les autres Sahaja Yogis, mais ne me risquais pas à montrer aux autres mes écrits de peur d'en être la risée.

Un jour, lors d'un programme de réalisation du soi, j'étais assis à côté du docteur Talwar, qui ne m'était pas seulement apparenté par un mariage, mais qui était aussi un des leaders de Delhi. Quand j'abordais le sujet de la poésie en langue Ourdou, il commença à me réciter quelques strophes qui se révélèrent être très futiles. J'osais alors prendre le bout de papier sur lequel j'avais écrit mon poème et en entamais la lecture. Quand il apprit que j'avais écrit ce texte, il m'arracha le papier des mains et le donna immédiatement à Shri Mataji. En parcourant le poème, Elle me demanda si c'était moi qui l'avais écrit. Je lui répondis très humblement: Oui. Ses paroles me prirent alors au dépourvu. Non seulement, dit-Elle, un grand poète était né, mais la langue Ourdou s'en trouvait libérée, car jusqu'ici elle avait été détournée par des poètes qui ne l'employaient que pour exprimer leur malheur, leur tristesse, la souffrance d'un amant ou le cœur de pierre de l'être aimé.

Bien sûr, je ne crus pas Shri Mataji, connaissant très bien Sa nature portée à faire l'éloge des gens et mes capacités limitées en tant que poète. Durant toute ma vie, mon point faible avait été la littérature. Le fait d'écrire des poèmes en ourdou n'était pas seulement incompréhensible, cela sortait du cadre de la réalité. Pas seulement parce que je ne savais pas comment la lire ni l'écrire, mais aussi parce qu'écrire de la poésie dans cette langue requérait une très profonde connaissance de celle-ci, que je ne possédais pas. Aussi j'ignorais les louanges de Shri Mataji et attribuais mes écrits à un hasard extraordinaire, qui, j'en étais sûr, ne se reproduirait jamais. Cependant, ce poème, me donna une reconnaissance immédiate dans le monde Sahaj, et l'on me présenta désormais comme un grand poète de langue ourdou. J'étais à chaque fois intimidé par ce titre, de peur

d'exposer mon ignorance au grand jour. Aussi, je mis de côté l'idée d'écrire d'autres poèmes, et partis pour assister à ce programme public de Shri Mataji, auquel beaucoup de personnes participèrent.

Comme Shri Mataji allait quitter Calcutta, Je me rendis auprès d'elle pour solliciter la permission de rentrer à Nagpur, mais Elle me demanda de l'accompagner à Bombay. Je réfléchissais à ce qui l'avait incitée à me demander cela, car Elle savait que les mois de janvier, février et mars, sont les plus chargés dans l'emploi du temps d'un expert-comptable. Mais comme je l'ai dit plus haut, j'avais décidé de ne plus jamais la contredire, donc j'allais quelques jours à Bombay avant de rentrer à Nagpur.

Le premier février, c'est-à-dire, un jour après mon retour à Nagpur, Shri Mataji m'appela pour me demander de l'accompagner à Hong Kong. Au départ, j'en fus ravi, mais quand Elle m'expliqua qu'Elle voulait que je vienne m'acheter des affaires, cela me laissa très perplexe et confus. Une Dame désirant que je m'éloigne de la Maya, (du matérialisme), voulait en même temps que je me rendisse à Hong Kong pour y faire des achats ! Avec beaucoup d'impertinence, je dis que d'un côté Elle attendait un détachement total vis à vis des choses, et de l'autre, Elle me poussait dans cette même Maya. Elle répondit immédiatement en disant que sans posséder d'objets matériels, comment pouvait-on développer un détachement vis-à-vis de ceux-ci? Pour Elle, le détachement ne signifiait pas tout abandonner ou se retirer du monde, mais rester dans le monde et ne pas s'attacher aux choses. C'était une leçon de plus pour moi. Nous allâmes donc à Hong Kong. Un de mes amis, Avinash Siria, vint aussi avec nous, ce qui était totalement contraire au protocole, mais Shri Mataji toléra cet écart.

A Hong Kong, Shri Mataji donna trois ou quatre programmes publics, et le docteur australien Warren Reeves présenta un discours d'introduction avant de laisser la parole à Shri Mataji. Elle me demanda d'acheter parmi d'autres choses, une télévision, un magnétoscope, un appareil photo, une montre bracelet. Elle acheta les mêmes objets pour mon autre frère Balasahib et mon neveu Harish. Par conséquent, je transportais trois exemplaires de chaque objet électronique. Durant mon séjour à Air India, j'avais appris que tous ces objets entraînaient de forts frais de douane. En faisant mes valises, je recherchais ce que j'allais devoir déclarer et ce que j'allais pouvoir faire passer sous le manteau, puis j'emballais mes habits autour du magnétophone portable ainsi que d'autres petits matériels électroniques.

Le séjour à Hong Kong fut vraiment très exaltant et chaque soir Shri Mataji nous emmenait manger à l'extérieur dans un restaurant chinois. Elle était une experte dans le choix des plats cuisinés, et non seulement commandait l'exacte quantité de nourriture, mais aussi choisissait des mets très agréables au palais dont le goût était délicieux.

À l'aéroport de Hong Kong, nous eûmes un excédent de bagages, et comme on dit, les mauvaises habitudes ont la vie dure. Je commençai à marchander avec le directeur de l'aéroport, car étant du métier, je savais que si l'on créait des ennuis, le directeur autoriserait la plupart des bagages excédentaires à passer pour des bagages réglementaires, mais Shri Mataji insista pour payer le prix normal de l'excédent. Je n'aimais pas beaucoup cette idée car j'aurais aimé lui faire économiser un peu d'argent. Plus tard, je réalisais que pour Elle l'honnêteté était une vertu, et non pas une politique qui pouvait fluctuer selon les circonstances.

Pendant toute la durée du voyage je fus très tendu, principalement parce que je planifiais en permanence la façon de passer en fraude la plupart du matériel électronique. En atterrissant à Bombay, tous les douaniers vinrent toucher les pieds de Shri Mataji, et lui souhaitèrent la bienvenue en joignant les mains (signe traditionnel namaste). Je poussais un soupir de soulagement, car j'étais sûr à présent que personne ne fouillerait nos bagages! Cependant, Shri Mataji, après avoir pris des

nouvelles de la santé de chacun et de leurs problèmes familiaux, dit aux officiers de douane que Son frère, c'est à dire moi, et Avinash, avions en notre possession des articles qui étaient taxés par la douane. Elle leur demanda d'appliquer le véritable taux qu'Elle réglerait. Tous mes projets pour passer la douane en fraude s'étaient évanouis et je dus déclarer le moindre matériel à la douane. Elle nous attendait dehors pendant que nous nous acquittions de nos taxes, parlant aux Sahaja Yogis qui s'étaient rassemblés afin de l'accueillir, le moins du monde concernée par la somme qu'Elle allait devoir payer en taxes. Les douaniers étaient tout à fait conscients de Sa nature, et prélevèrent la somme exacte. Il est habituel de soudoyer le douanier pour obtenir une faveur, mais parce que Shri Mataji avait le sens de l'honnêteté, les douaniers étaient aussi très honnêtes dans leurs taxations. D'une certaine façon, Elle transmettait son honnêteté à toute personne qui l'entourait, moi y compris.

Après un ou deux jours, je rentrais à Nagpur dans un état complètement hébété, me demandant ce que j'avais bien pu faire pour mériter tant de bénédictions de la part de Shri Mataji.

Cet été-là, je me rendis avec ma famille à Dharamshala, invité par Yogi Mahajan, puis dans les vallées de Kulu et de Manali, accompagné d'amis et de leur famille. Comme j'étais du genre sobre, j'avais formé un groupe avec les enfants de mes amis et leurs femmes, et d'une certaine façon, nous avions boycotté mes amis buveurs d'alcool. Cet été-là, la vallée de Manali se révéla être extrêmement froide, et nous étions vraiment mal équipés pour faire face au froid sévère. Nous achetâmes donc des lainages alors que partout ailleurs le temps était estival.

Mon frère aîné, Balasahib, était devenu juge à la Cour suprême de Bombay et siégeait en permanence au tribunal d'Aurangabad de cette même Cour. Je me souviens d'être allé en voiture à Goa pour raisons professionnelles, et au retour, de m'être arrêté à Aurangabad pour rencontrer mon frère ainsi que Shri Mataji qui se trouvait alors chez lui. Un de mes neveux qui s'était récemment marié, était aussi présent. Balasahib nous avait arrangé une visite touristique incluant les fameuses grottes d'Ajanta et d'Ellora. Un jour donc, tous les quatre, c'est-à-dire Shri Mataji, le nouveau couple de mariés et moi-même, nous allâmes visiter les grottes. Comme on pouvait s'y attendre, le couple était perdu dans la contemplation l'un de l'autre. Cela m'octroya l'opportunité de poser une foule de questions qui s'était accumulée dans ma tête depuis mon retour de Hong Kong, telles que: Qu'est-ce que l'âme? Qu'est-ce que le mental? Quel but Dieu poursuivait-il en créant les êtres humains? Qu'est-ce que le cosmos? Qu'est-ce que l'univers? Où habitent les divinités? etc... et bon nombre d'autres vaines questions qui me tracassaient. Dès que j'en eus la possibilité, je débitai l'une après l'autre mes interrogations auprès de Shri Mataji. Elle me répondit avec beaucoup de patience. À la question concernant la façon dont le cosmos avait été créé, Elle dit qu'Elle devrait esquisser un croquis pour me l'expliquer. Alors nous abandonnâmes la visite des grottes pour nous rendre à la chambre d'hôte qui nous avait été réservée, et Elle débuta son explication.

## Chapitre 9

1986

### La création du Cosmos

Elle me dit que certains faits devaient être tenus pour acquis, avant qu'Elle ne m'expliquât la création du Cosmos. Je devais accepter qu'il n'y ait qu'un seul Dieu qui pénètre tout, car il est Omnipotent et Omniprésent. J'acceptais volontiers, car j'avais moi aussi la ferme conviction qu'il ne devait y avoir qu'un seul Dieu. Elle rajouta que dans la Bible, au livre de la Genèse, il est écrit qu'au commencement était l'obscurité et que l'Esprit planait partout.

On peut appeler cet Esprit Sadashiva, dit-Elle, ou bien le Créateur qui est Omniprésent.

Le pouvoir de la vibration, émanant de Sadashiva au repos, se répandait autour du cosmos selon un motif circulaire allant dans le sens des aiguilles d'une montre. L'énergie du Désir, ( Icha Shakti), située à l'intérieur de Sadashiva, était vraiment lasse de graviter autour de l'orbite de Sadashiva, ( Parikrama ), et exprima Son envie de devenir indépendante de Lui. Il accéda à Sa requête à une condition : Elle devait rester dans Son orbite à Elle, et ne revenir à Lui qu'à sa demande. Icha Shakti accepta et Sadashiva La plaça sur Son propre orbite, qui tournait aussi dans le sens des aiguilles d'une montre.

Plusieurs millions d'années après, Icha Shakti Se fatigua de Sa solitude et voulut rejoindre Sadashiva, ignorant la clause selon laquelle Elle ne pouvait Le retrouver que s'Il le désirait, mais pas de Son plein gré. Comme Icha Shakti commençait à se rapprocher de Sadashiva, Il étendit la main pour L'arrêter, et ce faisant, heurta Son orbite qui avait la forme d'un bracelet. L'orbite se désintégra en trois parties, ce qui généra un son. Puis ces parties se recombinaient pour former le

AUM.

Ce fut le premier son créé (naad), ou, comme Shri Mataji le dit, la première note musicale.

J'écoutais avec une profonde attention Ses explications concernant le point qui se trouve au sommet du troisième morceau désintégré, qui est en fait Sadashiva lui-même. Shri Mataji poursuivit en disant que ces trois parties segmentées étaient les trois énergies, celle de Mahakali, Mahasaraswati et Mahalaxmi, que l'on connaît maintenant sous le nom de Trinité.

Ces trois énergies voulaient faire quelque chose de bien pour le cosmos. Elles demandèrent à Sadashiva la permission de se manifester. C'est ainsi que les Seigneurs Shiva, Vishnu, Brahma, et les Déeses Sarasvati, Laxmi et Parvati, se manifestèrent à travers ces trois énergies. Shiva épousa Parvati, Vishnu se maria avec Laxmi et Brahma avec Sarasvati.

Même après avoir créé ces six déités, les trois énergies n'avaient pas de tâche à accomplir, Elles n'avaient rien qui eut pu profiter d'Elles. C'est pourquoi l'Adi Shakti décida de créer l'être humain. Shri Mataji continua en disant que l'Adi Shakti tourna et tourna encore, accompagnée de toutes les énergies qui commencèrent à se condenser. Puis tout explosa en morceaux, en produisant une grande détonation, (ce qui explique la théorie du Big Bang). Un des fragments dont l'énergie venait de Mahalaxmi, que l'on appelle maintenant la Terre, se désagrèga et continua sur sa lancée dans un mouvement de rotation. D'autres éclats comme le Soleil et la Lune retombèrent avec les pouvoirs de Mahasaraswati et de Mahakali. Le Soleil, qui était très brûlant, devint supportable grâce à son éloignement, mais la Lune devint très froide. La Lune et les étoiles étaient aussi visibles de la Terre, bien qu'elles fassent elles-mêmes partie intégrante du cosmos. A ce moment-là, la Terre fut éloignée du Soleil et rapprochée de la Lune. La fraîcheur de la Lune refroidit la Terre ce qui entraîna la formation de glace, puis, quand la Terre fut rapprochée du Soleil, la glace fondit et l'eau fut créée. Le soleil étant plus proche de la partie médiane, celle-ci se réchauffa tandis que les deux pôles se couvrirent de glace.

Sadashiva créa Adam et Ève à Son image, et comme ils étaient l'image de Dieu différencié, Il n'introduisit pas la connaissance du Dharma dans le système de ce nouveau monde. (NDT : le Dieu primordial, l'Un, on l'appelle Parambhrama le dieu non différencié. La différenciation de Dieu en Sadashiva, principe masculin, et Adi Shakti, principe féminin, permet la création du monde. Cette dualité se retrouve chez Adam, image du côté masculin et Dieu, et Eve, image de son côté féminin). Vous tous le savez, Adam et Eve goûtèrent au fruit défendu de la connaissance à la demande de l'Adi Shakti, qui se présenta à eux sous la forme de la Kundalini, c'est-à-dire d'un serpent. Et comme ils ne possédaient aucun libre arbitre, ils étaient comme des animaux supérieurs. Beaucoup d'espèces différentes durent être détruites, surtout parce que la connaissance du Dharma n'avait pas été installée dans le système. Ce fut la cause du fameux déluge et, à l'exception d'un seul spécimen de chaque créature, tout fut détruit.

Cela signifiait qu'il n'y avait toujours pas de travail pour les déités puisque aucune espèce n'avait la connaissance. L'Adi Shakti décida de faire évoluer un être humain plutôt que d'en créer un. Les déités entrèrent alors en action, et établirent différents centres ou « chakras » à l'intérieur de l'être humain. C'est ce qui fit progresser l'homme qui, auparavant, était semblable à un animal.

Shri Mataji poursuivit en disant que l'évolution de l'atome de carbone jusqu'au stade de l'être humain actuel aurait dû prendre plusieurs millions d'années de plus que ce qui s'est réellement produit. En fait, Elle prit l'exemple de la fusée Spoutnik et expliqua l'évolution d'une façon très claire. Une capsule transporte plusieurs autres capsules imbriquées les unes dans les autres. Elle dessina la première capsule, le corps, dans laquelle se trouvait la deuxième capsule, les émotions en développement, qui contenait à son tour la troisième, l'intellect.

Quand la première capsule explosa, les deux autres furent éjectées dans l'espace avec une vitesse

bien plus grande. Puis la deuxième capsule explosa, ce qui projeta la troisième à une vitesse encore supérieure, et la propulsa dans une zone sans force de gravité.

L'être humain fut finalement créé au cours de l'évolution, et en parallèle, fut créée l'évolution de la connaissance du Dharma. Selon Shri Mataji, le concept de « Dharma » correspond aux limites dans lesquelles une activité peut être accomplie. Les animaux possèdent le Dharma mais n'en ont pas conscience. Pour illustrer ceci, Elle donna l'exemple d'un arbre. Il ne peut jamais pousser à l'intérieur de la terre, et ne peut croître au-delà d'une certaine hauteur, parce que son Dharma ne le permet pas. Mais l'arbre n'a aucune connaissance de ce cela.

De la même façon, un être humain fut aussi doté du Dharma et de sa connaissance, initialement manifestée par le conscient, le subconscient et le supra conscient, puis plus tard par la sagesse et l'éveil spirituel. Pour permettre la connaissance ultime du Dharma, la Kundalini, reflet de l'Adi Shakti, fut éveillée de son état latent. Cette Kundalini, une fois éveillée, établit un rapport direct avec les Vibrations omniprésentes (Paramchaitanya). La première chose qui se produit c'est que vous devenez sans pensée, tout en étant conscient des choses qui vous entourent. Comme cette énergie est l'énergie Divine de l'amour, elle peut, quand on lui permet de s'écouler, accomplir des choses qui paraissent humainement impossibles.

Cette révélation très en détails de Shri Mataji concernant la création de la Trinité, du Cosmos, de l'Univers et du Monde, dans un laps de temps si court et avec tant de croquis, me laissa sans voix. Je ne savais que dire. Aussi j'exprimai la première chose qui me vint à l'esprit, qui était pourquoi Elle ne m'en avait pas parlé beaucoup plus tôt. Elle me répondit qu'alors je n'étais pas assez mûr, et qu'il y avait encore bien d'autres choses que j'apprendrais d'Elle au fur et à mesure que j'approfondirais Sahaja Yoga. Elle ajouta que poser une question ne reflète que l'habileté mentale de quelqu'un, et lui répondre n'apporte qu'une satisfaction mentale, alors que ce qu'Elle proférait tenait plus de l'expérience que de la compréhension. C'est pourquoi, dit-Elle, je devrais donner plus d'importance à l'expérimentation des choses qu'à leur compréhension.

A dire vrai, j'étais complètement ébahi devant le puits de connaissances que Shri Mataji dévoilait, ce qu'Elle ne montrait ni n'exposait jamais, à moins qu'une occasion ne se présentât. Pour moi, Elle a toujours été une sœur gentille et affectueuse. Ses tendances spirituelles ont pour moi, toujours fait partie de sa personnalité, car Elle était quelqu'un de très paisible et clément, mais pour être honnête, je ne lui avais jamais accordé de sagesse ni de connaissances aussi stupéfiantes. C'est pourquoi il était naturel que je sois si surpris. Qu'Elle pût en savoir autant sans m'en avoir jamais parlé me semblait inconcevable, moi qui me croyais si proche d'Elle ! Manifestement, ma capacité à comprendre a certainement évolué à Son contact. Je réalisais aussi que la transformation qui s'était opérée en moi n'était pas de nature temporaire. Cela me conduisit à croire que je n'avais pas écrit de poèmes par accident ou par hasard, mais que j'avais été le véhicule de son inspiration.

Tout était dit. Je pris soudain conscience qu'Elle était la Divinité, quel que soit le nom qu'on Lui donne. Jusqu'à ce moment, je L'avais appelée par le prénom utilisé en famille, mais maintenant, je me risquai à Lui demander si comme les autres, je pouvais L'appeler « Shri Mataji ». A cela Elle répondit que le nom qu'on Lui donnait ne faisait aucune différence à ses yeux. Mais puisque maintenant je L'avais reconnue, je pouvais L'appeler Shri Mataji.

Je lui demandais alors pourquoi Elle avait choisi de naître dans la famille Salve. Elle répondit que je n'étais pas conscient des vertus et des qualités humaines de notre famille. La première priorité de nos parents était d'élever correctement leurs enfants. Ils étaient altruistes, avaient un sens très élevé du respect de soi-même et de la dignité, et étaient des puits de connaissances, autant spirituelles que non spirituelles. Ils étaient des êtres humains très pieux et très vertueux. La famille appartenait à la royauté, à la caste des guerriers de Chittodgarth, (où Padmini s'immola par le feu (Johar), accompagnée de trente-deux mille femmes voulant préserver leur chasteté de la luxure et de l'avidité du roi musulman Adil Shah Khilji.) C'est pourquoi ils étaient fortement nationalistes et

patriotes vis-à-vis de la nation, et leur culture était profondément ancrée en eux.

Mon père et ma mère étaient tous deux les symboles d'une vie simple associée à une pensée élevée. Surtout mon père qui était un grand amateur d'art et admirateur d'artistes. Par-dessus tout, leur sens de l'honnêteté et leur intolérance de l'injustice envers les autres êtres humains, étaient leurs points les plus forts, qualités rares. Ils étaient tous deux moralement et mentalement incorruptibles, et n'auraient jamais fait de compromis vis-à-vis de leur valeurs. Ils étaient aussi exceptionnellement brillants et humbles; d'autre part, ils étaient perfectionnistes dans tous leurs actes, et s'attendaient aux mêmes qualités de la part de leurs enfants. Ils aimaient leurs enfants et tout autant ceux qu'ils connaissaient, et recevaient chaque personne avec le même amour et la même chaleur. Nos parents aimaient particulièrement la musique et le sport, et n'avaient aucune mauvaise habitude liée à une dépendance. Ils éprouvaient beaucoup de respect pour toutes les religions, car ils étaient érudits en chacune d'elles, et ne forcèrent jamais leur enfant à adhérer à aucune d'entre elles, y compris le Christianisme dans lequel ils étaient nés. Ils étaient tous deux des personnes de grand savoir avec une vaste culture. Notre père était un grand linguiste et possédait une mémoire photographique. C'était des personnes parfaites aux caractères sans tache ni stigmate. Shri Mataji choisit de S'incarner dans cette famille pour de tels parents purs et parfaits.

En rentrant sur Nagpur en voiture, j'étais dans un état de joie totale, et pris la décision d'ouvrir dès mon retour un centre pour propager Sahaja Yoga. Donc, en juin-juillet 1986, je démarrais un petit centre dans mon appartement. Nous n'étions que deux à nous rendre régulièrement aux méditations du dimanche, l'autre personne étant Chanda Deshpande.

Graduellement, ma vie sociale se transforma aussi. Ma vie mondaine en était réduite à son minimum, et ma popularité auprès de mes amis amateurs de vins était au plus bas. A chaque fois que je les rencontrais, je leur parlais de Sahaja Yoga, et par conséquent ils commencèrent à éviter ma compagnie. Je pris rapidement conscience que Sahaja Yoga ne peut pas être imposé aux gens, mais devrait d'abord être accepté. On ne devrait parler de Sahaja Yoga qu'aux personnes qui cherchent sincèrement

C'est à cette époque que je m'occupais d'un dossier très complexe et difficile sur l'imposition des revenus d'un groupe très riche et célèbre, « le Dhanwatey group ». Je devais continuellement planifier leur future ligne d'action ce qui signifiait que je devais visualiser les événements à venir. Cependant, Shri Mataji m'avait dit : « le passé et le futur ne sont pas importants, tu dois apprendre à vivre au présent ». Je me trouvais donc dans une impasse. Comment ne pas me projeter dans le futur, tout en anticipant des événements à venir ? J'appelai donc Shri Mataji à Londres. Elle me dit qu'à chaque fois que je me sentais aller dans le futur, je devais Lui demander de le faire pour moi, et rester le témoin de ce qui arrivait. Depuis lors, à plusieurs occasions, quand un client m'interroge sur le futur, je ferme simplement les yeux et prie Shri Mataji d'être mon guide.

Le séminaire de l'année 1986 fut encore organisé à Ganapatipule au mois de décembre. Il fut précédé d'un tour du Maharastra, où Shri Mataji emmena les Sahaja Yogis étrangers dans les villages les plus petits et vécu avec eux dans des conditions spartiates et inconfortables. Au moment où nous étions prêts à partir pour Ganapatipule, ma poésie semblait s'être épanouie car j'avais écrit de huit à dix chansons, quelques-unes en ourdou, d'autres en hindi ou en marathi, et deux en anglais. J'avais aussi décidé de participer activement à l'organisation du séminaire de Ganapatipule. D'abord, je ne comprenais pas ce qu'était un Puja, et croyais que c'était un rituel de plus. Mais, étonnamment, en assistant au Puja, je sentis que ma Kundalini s'élevait et qu'elle purifiait mes pensées. Je percevais la conscience sans pensée. Après chaque Puja, je sentais que j'approfondissais la connaissance de la vérité absolue, car ma sensibilité aux vibrations se clarifiait. Je demandai au leader de Sahaja Yoga de proposer une réunion rassemblant tous les volontaires car

je voulais leur parler. Un rendez-vous fut pris donc à Bombay, auquel je me rendis pour m'adresser à eux. Sur mon ordre, on forma plusieurs comités pour s'occuper de la réception, des programmes, de la nourriture et du ravitaillement, etc. Chaque comité avait un responsable et à Ganapatipule, avant que le séminaire ne commence, je les rassemblai tous pour leur expliquer leur devoir et leur rôle. Mais ce qui en réalité se produisit fut en totale opposition avec mes instructions. Un membre s'occupant du transport se mêlait du comité de la nourriture, un autre de la réception était vu avec le comité de la régie. En d'autres termes, c'était un méli-mélo général ! Cela me mit hors de moi, et sans observer le protocole que l'on doit suivre en entrant dans la chambre de Shri Mataji, j'entrai dans la pièce en colère et contrarié. Je lui dis, car je me sentais vraiment déçu, que les Sahaja Yogis étaient tous inefficaces et que nous ne pourrions jamais les organiser ! A cela Elle me répondit que les Sahaja Yogis n'étaient pas près de tomber du ciel, et que nous devons travailler avec cet ensemble désorganisé. Elle ajouta que Sahaja Yoga n'était pas fait pour l'organisation, qu'Elle n'avait aucun personnel rémunéré ni aucune assistante personnelle. Ce que les gens faisaient émanait de leur dévotion, et la dévotion doit venir du cœur qui ne peut être organisé. Encore aujourd'hui, bien qu'il y ait des millions de Sahaja Yogis, il n'existe pas un seul membre qui soit payé pour s'occuper des diverses activités que conduit Shri Mataji. Même maintenant, je ne dirais pas que Sahaja Yoga est une organisation, mais plutôt un processus en pleine croissance, une progression de l'être humain dans son évolution et vers son salut. Une telle collectivité de Sahaja Yogis aussi éclairés transformera l'humanité toute entière.

Devant la popularité des chansons interprétées par Nirmal Sangeet Sarita, Shri Mataji me demanda de les enregistrer sur une cassette. Au séminaire de Ganapatipule, des personnes comme Guido et ses amis de même esprit, me prièrent de me rendre à l'étranger afin de chanter pour la collectivité qui réside là-bas. J'étais vraiment ravi de cette idée et allais demander la permission à Shri Mataji. Elle apprécia ce projet et me dit qu'Elle m'en donnerait confirmation une fois à l'étranger. En mars 1987, alors que Shri Mataji était occupée par la construction de Prathistan, notre groupe de musiciens se rendit à Pune pour recevoir Ses bénédictions, puis à Bombay où nous fîmes irruption chez le pauvre monsieur Magdum, pour enregistrer une cassette du nom de Bandagi. Madame et monsieur Magdum se montrèrent très généreux non seulement dans leur hospitalité, mais aussi pour avoir financé la cassette. Nous retournâmes à Pune afin d'offrir un de nos enregistrements à Shri Mataji, et il se trouva que la première chanson que nous lui fîmes écouter fut « Bhrama Shodile ». A l'écoute de cette cassette, Shri Mataji eut les larmes aux yeux, ainsi que tous les Sahaja Yogis présents pour l'événement. Pour des raisons que j'ignore, j'étais aussi en larmes. Ce fut un moment de joie intense et de splendeur.

Comme nous devons quitter Pune pour rentrer à Nagpur, Shri Mataji me fit appeler pour me dire qu'Elle aimerait inviter quelques-uns d'entre nous en Andorre (Espagne) pour le Puja du Gourou, et que nous devons tous faire une demande de passeports et de visas. Notre groupe était constitué par Guruji, Mujumdar, Shankar, Nasir, Ashok, Chhayya, Sanjay Talwar, Nagarao, et bien sûr moi-même. Trois d'entre nous, Ashok, Chhayya et Nagarao ne possédaient pas de passeport et ne le reçurent que la veille du départ. Grâce aux bénédictions de Shri Mataji, nous pûmes obtenir un visa pour l'Espagne et l'Italie, mais les trois derniers n'en reçurent pas pour la Grande Bretagne. En Andorre, le Puja se déroula au bord d'une très belle rivière, l'endroit était pittoresque. Les Yogis assistant au Puja dirent que la musique en extérieur n'était pas seulement de très bonne qualité, mais qu'elle donnait aussi beaucoup de vibrations. Je dois avouer qu'à ce stade, je ne pouvais pas imaginer que la musique puisse donner des vibrations.

Cette année-là, il y eut des mariages. Ceux qui ont vu l'Ashram de Garlate savent qu'il est situé sur les berges d'un lac et que la procession des futurs mariés se déroula à bord de bateaux avec en tête Nagarao au Shennai et Ashok aux Tablas. Rajesh avait organisé une danse traditionnelle indienne (raas leela), et tout le monde, y compris les futurs mariés, dansait avec joie. C'était très amusant.

Après la cérémonie, nous allâmes visiter Venise, de là Genève, puis l'Angleterre, avant de rentrer en Inde.

Après 1987, il y a peu de choses à dire qui pourrait ajouter à la connaissance des Sahaja Yogis, puisque la majeure partie de ma vie fut consacrée à Sahaja Yoga ou au travail Sahaj. De 1987 à 1998, Nirmal Sangeet Sarita a offert 14 cassettes pour le monde Sahaj, et nous nous sommes rendus à l'étranger tous les ans. Jusqu'en 1994, nous avons fait le tour de l'Europe en voiture et dans tous les sens, pour environ un mois chaque fois, mais depuis que Shri Mataji s'est installée à Cabella, notre tour d'Europe s'est confiné à l'Italie, et ce pour le Puja du Gourou. Entre temps, je me suis très souvent rendu en Russie et deux fois en Australie.

En 1991, j'ai demandé à Shri Mataji de me permettre d'ouvrir une académie de musique à Nagpur, mais Elle me répondit que c'était prématuré, et que je devais encore attendre un peu. En 1994 à Ganapatipule, j'avais abandonné l'espoir d'ouvrir une école de musique à Nagpur, quand Shri Mataji m'appela pour m'annoncer d'une façon des plus inattendues que je pouvais ouvrir mon école dès janvier 1995. Comme je m'occupais de la régie, je m'assurais que l'annonce de l'ouverture de l'école de musique fut réitérée aussi souvent que possible, dans l'espoir d'être submergé par les requêtes.

Finalement, je n'eus que trois étudiants, Sia d'Autriche, Lyndon et Nick Buff d'Australie. Ce fut de cette façon qu'au nom de mon père, l'académie de musique de Nagpur débuta. Je suis fier d'annoncer que pour l'année 1998-1999, nous avons plus de soixante-dix étudiants.

En 1996, Shri Mataji me fit acheter presque 25 hectares de terre près d'une petite rivière, à environ 20 kilomètres de Nagpur. La terre émet tellement de vibrations que j'en ai demandé la raison à Shri Mataji. Elle me dit qu'Elle s'était rendue à cet endroit à maintes occasions, lorsqu'enfant, Elle accompagnait mon père à la pêche.

Il existe une anecdote concernant l'acquisition de ce terrain. Au départ, Shri Mataji voulait construire l'académie dans un champ de 2 à 2,5 hectares. La route menant à Chhindwara était la seule qui possédait des terrains libres alentour, c'est pourquoi je contactais un certain maître Mohangoankar qui officie à Patansaongi, situé à environ 6 kilomètres de l'académie. Pour commencer, il me montra un champ adjacent à la route, que je n'ai pas apprécié car il était trop cher, n'échappant pas à la pollution sonore, et par-dessus tout, n'émettant aucune vibration. Il continua à me faire visiter terrains après terrains, que je rejetais tous pour une raison ou pour une autre. Dégoûté, il finit par me demander ce que je recherchais exactement. Je lui répondis que je cherchais un morceau de terre proche d'une rivière, sans pollution et possédant de bonnes vibrations. Il me dit ne pas comprendre le langage des vibrations, mais qu'il existait environ 22 hectares de terre sur les bords de la rivière Kolhar. Le problème étant qu'il n'y avait pas de route pour y accéder et que pour atteindre la ferme, il fallait patauger dans des eaux montant jusqu'aux genoux. Je lui dis vouloir visiter les lieux et un jour, après avoir traversé la rivière à gué, et m'être frayé un chemin à travers arbustes et buissons qui avaient poussé sur le chemin menant à la ferme, nous nous retrouvâmes sur les lieux en question. Dès que je vis l'endroit, je me sentis comme au paradis. Ce n'était pas seulement un emplacement calme et paisible, mais il n'était pas du tout pollué. Par-dessus tout, il avait de très bonnes vibrations et je pouvais sentir une légère brise au fur et à mesure que nous pénétrions plus avant dans la ferme. Je vis l'envol de paons, presque une vingtaine d'entre eux, et d'une certaine façon je ressentis que c'était la terre promise, l'endroit idéal pour établir l'académie.

Les problèmes les plus évidents en étaient le prix ainsi que la taille de la ferme qui me semblait trop grande. En rencontrant Shri Mataji cette année-là à Pune, je lui mentionnai avec hésitations le terrain et son prix, m'attendant à recevoir des réprimandes (papatch) pour avoir outrepassé les instructions. Quand Elle en connut le coût et la localisation, Elle me demanda de l'acheter

immédiatement. Il y eut quelques difficultés juridiques à résoudre et qui finirent par s'arranger, car l'attention de Shri Mataji était constamment posée sur cette terre. En juin 1996, nous prîmes possession des lieux.

## Chapitre 10

1999

### Shri Mataji, ma Rédemptrice

Vous devez avoir remarqué, en lisant ce livre, qu'en bien des occasions je fus sauvé par Shri Mataji. Je connus des difficultés financières lorsque je démarrai mon commerce de volets roulants, et ce fut elle qui vint me secourir en m'aidant financièrement et en me donnant les conseils dont j'avais besoin. Ce qui s'est récemment produit, prouve cependant la mesure de l'amour et de l'intérêt qu'Elle a pour moi. Je ne décris pas cette épreuve pour me glorifier ni pour attirer la sympathie, mais pour partager avec les Sahaja Yogis mon expérience face à la mort, et la façon dont j'avais vaincu cette adversité.

Très récemment, le 5 janvier 1999, après être rentré de Ganapatipule absolument frais et dispos, je me mis soudainement à tousser, et les médicaments habituels ne furent d'aucun secours. Mon médecin de famille, le docteur Chaube, était en déplacement à Calcutta, et comme je souffrais d'une simple toux, je pensai pouvoir en consulter un autre. Aussi je me rendis chez un docteur qui ne connaissait pas mon passé médical, et qui me prescrivit un médicament du nom de « Voveron ». Je pris ces comprimés entre le 11 et le 15 janvier, mais sans résultat. Ma toux augmenta alors que mes sécrétions urinaires diminuèrent. C'était manifestement le résultat d'une mauvaise médication, car je n'avais aucun antécédent de problèmes rénaux. Le 18 janvier, je cessai complètement d'uriner, et un néphrologue de Nagpur diagnostiqua un arrêt total des fonctions rénales. Je fus transporté d'urgence à l'hôpital, et, avant même de pouvoir consulter Shri Mataji, je fus mis sous dialyse. Au départ, on m'accorda seulement 300 millilitres d'eau par jour et une nourriture sans sel. Entre le 18 et le 23 janvier, j'endurai 5 dialyses. Ne trouvant pas le néphrologue suffisamment compétent, je consultai le docteur Chaube qui était alors rentré de Calcutta, afin qu'il confirme le traitement à suivre et qu'il me dise si je devais me rendre à Bombay pour faire des analyses des différents paramètres de la défaillance rénale. Entre-temps, j'avais réussi à parler à Shri Mataji, qui me demanda de me rendre à Bombay sur-le-champ.

Je me rendis donc à Bombay accompagné de ma femme et de l'un de mes fils, le matin du 27 janvier, et nous allâmes directement voir Shri Mataji, qui commença à me traiter. Étonnamment, j'eus envie d'uriner et réussis après une très longue période d'incapacité. J'obtins le soir même un rendez-vous avec une doctoresse de l'hôpital d'Hinduja, et elle me conseilla une hospitalisation immédiate. Cependant, Shri Mataji avait d'autres projets.

Le 28 janvier, Elle me conduisit à l'hôpital de Vashi, et commença à me soigner avec le docteur Rai. Elle me traita constamment au moyen des vibrations, et tous les paramètres de ma maladie se mirent à réagir. Le taux de sucre dans mon sang se normalisa, ainsi que celui de mon potassium et de mon

sodium. La toux due au gonflement de ma poitrine disparut. Ma tension artérielle redevint normale. Je me sentais comme avant, mais le taux d'urée dans mon sang ainsi que celui de la créatinine ne redescendaient pas. C'était manifestement parce qu'on m'avait mis sous dialyse. La nuit du 30 janvier, le résultat de mes analyses montrait un niveau de créatinine à 17, alors que la normale n'est qu'à 1,5. Ce taux est très élevé en lui-même, et s'il avait un tant soit peu augmenté, j'aurais souffert d'urémie et autres complications qui s'avèrent généralement fatales. Je demandai à Shri Mataji de me permettre de rentrer à l'hôpital, et je fus admis à Hinduja vers 1 heure trente du matin le 31 janvier. Mon traitement débuta à sept heures ce matin-là. Là aussi, le médecin dit qu'un retard supplémentaire m'aurait certainement exposé à des complications, à cause d'une accumulation de liquides dans le corps. Je me retrouvais de nouveau sous dialyse. Mes reins ne répondaient pas et les docteurs parlaient de greffe.

La première nuit, je me tins le discours suivant : « si je crois que Shri Mataji est l'Adi Shakti, c'est-à-dire, l'Énergie Primordiale, comment une quelconque négativité pourrait-elle L'empêcher de guérir l'un de Ses dévots ? » J'étais convaincu que rien ne pouvait empêcher l'Adi Shakti de me guérir, et cela restaura ma confiance. Mais les docteurs parlaient toujours de greffe de reins. J'étais sûr que tôt ou tard, Son énergie ferait effet. Il arriva que le 3 février au matin, je pus uriner bien qu'en faible quantité. Les médecins dirent que cela pouvait se produire après une dialyse, mais exclurent la possibilité d'une régénération de mes reins, et continuèrent à parler de transplantation. Cependant, je m'accrochais à la conviction que mes reins allaient revivre grâce au Paramchaitanya, le pouvoir de l'Adi Shakti.

Les instructions de Shri Mataji me parvenaient tous les jours par l'intermédiaire de monsieur Pradhan, qui je dois dire, fut d'un très grand secours pour faire bouger les choses à l'hôpital, ce qui n'aurait pas été possible sans son intervention. Je suivais Ses instructions à la lettre, même si j'étais cloué au lit. A partir du 7 février, mes urines dépassaient les 1200 millilitres par jour, et j'étais maintenant persuadé que Shri Mataji avait ressuscité mes reins grâce à Son énergie. Les médecins étaient eux-mêmes surpris et décrivaient ce qui m'arrivait comme un miracle, car une fois que le patient est sous dialyse, la régénération des reins est très rare et n'arrive qu'une fois sur un million.

Quand je fus de retour à Nagpur le 13 février, je me soumis à un examen qui diagnostiqua que mes reins fonctionnaient à 40 pour cent. Comment cela s'était-il produit, alors que Shri Mataji Elle-même avait dit qu'une fois qu'un patient est sous dialyse, Ses vibrations n'atteignent pas la zone malade ? Malgré ma maladie, je m'accrochais à ma foi, à la croyance que rien ne peut empêcher l'Adi Shakti de réussir par le pouvoir de Son attention. Shri Mataji avait cité le cas de personnes ayant subi des dialyses et qu'Elle avait traitées par les vibrations : de hauts dirigeants de l'Inde, y compris un ex Premier Ministre, mais aucun d'entre eux n'était Sahaja Yogi, tout du moins, n'avait de dévotion pour Shri Mataji. De cette façon, j'ai prouvé qu'on peut vaincre la mort grâce à une foi totale et absolue envers Sahaja Yoga, pourvu que, face à l'adversité, on ne la laisse pas faiblir ni se décourager. Je suis sûr que mon expérience aidera beaucoup d'entre vous à approfondir votre obédience (« surrender ») envers votre Sainte Mère.

J'ai commencé à écrire ce livre en 1995, mais la nécessité de faire des recherches sur des faits historiques a retardé sa rédaction. Je l'ai écrit car je sens que m'incombe la responsabilité particulière de faire partager aux dévots de Shri Mataji, Sa vie familiale et l'histoire de la famille à laquelle Elle appartient. C'est ma première tentative en matière d'écriture, et si je l'ai réussie, tout le crédit en revient à Shri Mataji. Si je n'ai pas bien fait les choses, j'en suis le seul responsable.

Permettez-moi de conclure en exprimant ma gratitude envers ma grand-mère Sakhubai, qui me donna un père si merveilleux dont je serai toujours fier, envers ma mère, pour son sens de la discipline et pour l'amour bienveillant dont elle a fait preuve en élevant ses enfants. J'espère et je prie pour que tout le monde ait une mère comme elle, si franche, si altruiste, une patriote, et par-

dessus tout, une grande mathématicienne. Je dois exprimer ma reconnaissance envers tous mes frères et sœurs, surtout à Shalini Vahini, qui me donna amour et protection quand j'en avais le plus besoin. Gratitude aussi envers les membres de ma famille et mes amis qui m'aidèrent énormément pour compiler les faits de ce livre; ma reconnaissance envers monsieur L.S. Dewani, pour être un ami merveilleux, et à Josh, Joshi, Jain, Shastrabuddhe, et autres collègues, sans l'aide desquels je n'aurais pas pu être ce que je suis aujourd'hui. Mon sentiment de gratitude le plus élevé va au seul et unique Sir C.P. , qui je crois est l'exemple même des qualités humaines, et qui je pense, était le seul à pouvoir épouser la Divinité, c'est-à-dire, Shri Mataji. Ma vénération et mes « Pranams », mes salutations respectueuses, à Sa Sainteté Shri Mataji Nirmala Devi, qui ne fut pas seulement une sœur très aimante pendant presque 50 années de ma vie, mais qui est ma Mère Divine, l'Adi Shakti, la Rédemptrice, la Bienfaitrice et la Force Primordiale qui gouverne cet univers.

On trouve dans la Bible les paroles suivantes du Christ : « Je vous enverrai un Conseiller, un Consolateur et un Rédempteur ». Je fus très occupé à rechercher cet Esprit Saint, dont les termes sont tellement ambigus que je ne pouvais pas les comprendre. Ce fut une telle joie de découvrir que le Christ avait envoyé ma sœur vénérée Shri Mataji Nirmala Devi. En éveillant ma Kundalini, Elle me donna la pure connaissance de la vérité et toutes les solutions nécessaires. Elle est celle qui m'offrit Son aide, la possibilité de devenir riche, et qui m'apprit comment dépenser judicieusement cet argent. Elle me fit comprendre à quel point les religions sont toutes reliées les unes aux autres.

Comme il est décrit dans le Coran, mes mains ont commencé à parler grâce à ma résurrection. J'ai pu ressentir les vibrations au sommet de mon crâne sous l'aspect d'une brise fraîche, comme Kabîr et Shri Adi Sankarâchârya l'avaient décrit. Je pouvais sentir mon propre système subtil ainsi que celui des autres sur le bout de mes doigts, et je savais comment soigner les gens grâce au diagnostic vibratoire s'inscrivant sur le bout des doigts.

J'eus une expérience formidable, mais pas sur le plan de la connaissance théorique. La poésie a commencé à s'écouler de mon cœur, alors que je n'avais jamais été un bon étudiant en langues. La connaissance innée vint à partir de l'expérience innée. Je devins très honnête autant que compétent dans ma profession. Je commençais à apprécier ma connaissance de la spiritualité et soudain, je sentis que j'étais devenu une personne très intègre et religieuse. J'abandonnai la foi dans les religions institutionnalisées. Les membres de ma famille s'étaient perdus dans le labyrinthe des mots (shabad jalam). Avant ma réalisation du soi, je n'avais jamais compris Khalil Gibran, Kabîr, Adi Sankarâchârya. Maintenant je sais que leurs paroles sont un tel puits de connaissances subtiles et merveilleuses ! Le Christ a dit aux chercheurs : « Connais-toi toi-même » et je pris conscience que c'était la seule façon de se purifier. Mon mental découvrit le bonheur d'un nouvel horizon sans plainte, rancune, haine ni jalousie. Mon attention commença à s'écouler dans un courant de vie subtil, et je réalisai que le monde entier ne fait qu'un, et que nous faisons partie intégrante d'un seul Grand Etre.

Aujourd'hui, j'ai trouvé beaucoup de frères et sœurs qui se sont débarrassés de leurs habitudes destructrices comme la boisson, le tabac ou les jeux d'argent. Ce sont de si grandes âmes et leurs enfants sont de telles fleurs parfumées et magnifiques ! Peut-être devrais-je écrire un autre livre pour décrire la spiritualité éminente que j'ai atteinte, comme bien d'autres dans le monde entier.

J'ai découvert que lorsque nous n'avons pas de relation avec le Divin, de yoga spirituel, cela engendre des maladies dans notre esprit, notre corps et notre vie. Nous continuons à parcourir les chemins de l'illusion engendrée par nos réactions mentales. On ne peut pas donner de l'argent pour obtenir la Vérité, on ne peut pas la forcer en renonçant artificiellement aux choses, ou en utilisant toutes sortes d'expédients. Ce fut une expérience fantastique de savoir que nous sommes une petite goutte d'eau fondue dans l'océan d'amour. Tout cela est arrivé grâce aux bénédictions de Shri Mataji Nirmala Devi. Pour une personne très simple comme moi, ce fut une résurrection qui me

donna une vraie compréhension de ce que sont l'amour, la paix et la joie.

Après l'illumination, je fus stupéfait de voir que ma compréhension de chaque aspect de la vie, se manifestait dans toute sa splendeur. Comme les fleurs, nous ne connaissons pas le parfum que nous possédons. Mais en connaissant votre soi, vous découvrez l'arôme avec lequel le Divin vous a béni.

J'ai vu des milliers et des milliers de personnes venir à Sahaja Yoga pour obtenir leur renaissance. J'ai pris conscience que nous vivons la période du Jugement Dernier dont le Christ a parlé. Tant de personnes désirent leur émancipation, et elles ont obtenu la réalisation du soi sans le moindre effort (sahaja). Je ne peux pas totalement décrire cette expérience par des mots humains, chacun doit la goûter de lui-même.

Shri Mataji Nirmala Dévi a pris naissance dans ce millénaire, afin de sauver l'humanité de la noyade et de la destruction. Il est remarquable qu'Elle accomplisse ce travail formidable toute seule et dans le monde entier. Elle a apporté le silence à notre mental, qui au départ était en effervescence mais qui maintenant s'est apaisé, nous plongeant en conscience sans pensées ( nirvichara ) . Comme moi, des milliers de personnes ont appris à vivre dans le présent qui est la Réalité. Maintenant je n'ai plus de doutes au sujet du pouvoir de Shri Mataji et de Sahaja Yoga. Je n'ai pas besoin d'abandonner ma famille ni mes amis, aussi lents soient-ils à comprendre les subtilités de Sahaja Yoga. Je n'ai pas eu besoin de quitter ma profession pour me réfugier dans un coin perdu des Himalayas. C'est en vivant au milieu du monde que je me suis établi dans cet état. La lumière de mon esprit a pénétré mon attention. Je suis devenu complètement détaché et j'ai appris à respecter les autres. J'ai découvert des Sahaja Yogis dans le monde entier, qui me respectaient comme je les respectais.

Je sais qu'il est difficile de comprendre comment tant de Sahaja Yogis du monde entier peuvent vivre ensemble dans cette harmonie exceptionnelle. Un seul désir me hante, c'est de quelle façon apporter Sahaja Yoga à tous ceux qui sont égarés, mais recherchent l'amour pur et La Vérité Absolue. C'est la dernière chance de notre évolution, la dernière tentative d'entrer dans une nouvelle race humaine aux personnalités éclairées.

## 1 Généalogie

Analyse des informations et suppositions sur l'ascendance des Salve

### 1) Dynastie des Chandragupta Maurya

- quatrième siècle av. J.C. et jusqu'au troisième siècle environ

### 2) Dynastie Satvahan

- au centre, et sud de l'Inde au troisième siècle av. J.C jusqu'au début du troisième siècle après J.C.

3) Le futur empereur Shalivahan

- Shalivahan vient de Chittodgarh, au premier siècle après J.C.
- migre du nord de l'Inde jusqu'à Pratistan (maintenant Paithan)
- contemporain de Jésus Christ, il le rencontre (Le Bhavishya Purana)
- vainqueur du roi Vikramditya en 78 après J.C.
- met en place le calendrier « Shalivahan shaka » toujours utilisé dans le sud de l'Inde et au Maharashtra

4) Dynastie des Maratha, caste de guerriers dans la religion hindoue

- descendante du roi Shalivahan
- règne sur un territoire près de Rahuri, incluant Shrigoan. Leur autorité s'étend jusqu'à Hyderabad

5) Les Shalivahan au XVII ème siècle après J.C.

- caste de guerriers dévots de la Déesse Devi
- les Shalivahans protègent Malojirao le grand-père maternel de Shivaji, et Jadhav, le père de Shivaji contre Aurangzeb
- donnent le village de Nandgoan, en face de Shrigoan, sur l'autre rive du fleuve Devnadi au grand-père de Shivaji et à son fils Jadhav
- les descendants des Shalivahanas protègent les descendants de Malojirao
- se font plus tard appeler « Salve ».

6) Au XVII ème siècle :

- une forte inondation détruit le palais de Pratistan (Paithan)
- le descendant est recueilli par le Maharaja Shri Shivaji
- il reçoit un territoire incluant la ville de Rahuri et Shrigoan par le Maharaja Shri Shivaji
- ils sont élevés au rang de Shabanow kali, caste de guerriers, par le Maharaja
- construisent un château dans la ville de Shrigoan

7) L'arrière-arrière-grand-père appartenait à la caste des Maratha

8) Le grand-père Keshavrao

- descendant de la dynastie des Shalivahan
- né de la première famille de chrétiens (sœur de l'ancêtre mariée à un ancien brahmane, convertis au christianisme)
- sa femme Sakhubai perd le château de Shrigoan volé par la branche hindouiste de la famille
- Ces faits sont enregistrés dans les archives des anglais.
- lui et ses parents habitent dans le palais «Salve wada »
- meurt à la mi-juin 1883

9) Le père Prasadrao

- né le 15 juillet 1883 à Ujjain dans le Maharashtra
- perd avec sa mère Sakhubai le palais « Salve wada » au profit de la branche hindouiste de la famille.
- décède le 17 février 1955

10) Le Naiakanche Shingune. Shingune, le château du Naik

- reçoit le titre de « mottabbar » du royaume, (dirigeant de la cour)
- prend le pouvoir après le départ des « Salve » de Shrigoan du temps des Zamindaris , à la fin XIXème siècle .

11) Prasadrao épouse en premier mariage Karunabai en 1906

- Karunabai décède le 29 août 1919

Enfants :

- Urmilla née en 1908

- Vimila (décède le 1/11/1931),

- Aswini et Kamala, nées avant 1914

- Sushil né en 1916

12) Cornéliabai Jadhav

- née le 20 décembre 1892 près d'Ahuri Nandgoan

- descendante de Shri Shivaji

- devient la belle-mère des 5 premiers enfants de Prasadrao et de Karunabai

- mère de 7 enfants dont Shri Mataji et Babamama

- décédée le 11 octobre 1970 à Nagpur.

13) Prasadrao épouse en deuxième mariage Cornéliabai Jadhav le 21 juin 1920

Enfants :

- Narendra surnommé Poléan, ou N.K.P., né le 18 mars 1921

- Shri Mataji 21 Mars 1923

- Shantaseela née le 6 mai 1924

- Vinaykumar dit Balasahib, puis Balamama, né le 10 juin 1926

- Indubala née le 25 août 1928

- Shaskikala née le 28 juin 1930

- Babamama né le 2 mai 1933

14) Sakhubai, la grand-mère, décède en 1925

15) Shri Mataji

- née le 21 mars 1923 à Chhindwara

- prénoms: Nirmala, Daisy. Appelée Népalie par le Mahatma Gandhi

- décédée le 23 février 2011

16) Hemant Prasadrao dit Babamama

- né le 2 mai 1933 à Nagpur

- décédé le 28 février 2000